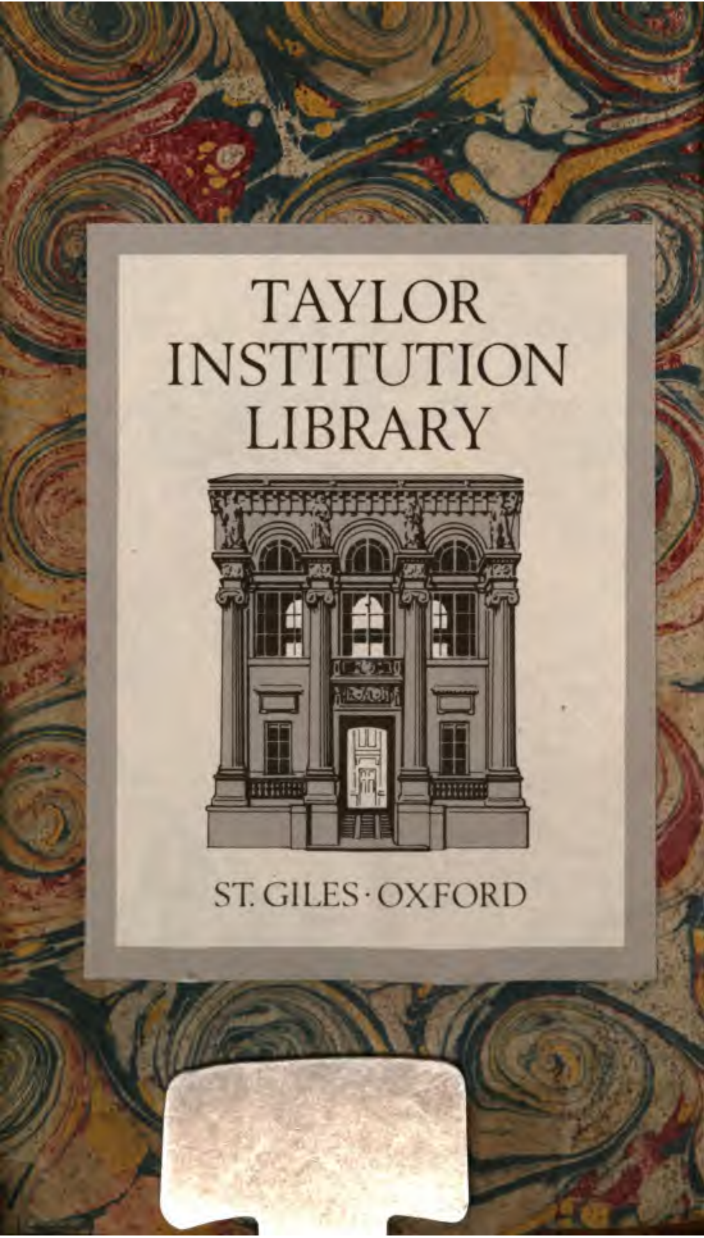



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



Ex Dono D. De Croner
in cujus rei fidem subscripsi
Die 7a mensis 8bri 1784

Jaury Bil. praef.

Fénelon


910

ABREGÉ DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES,

AVEC

UN RECUEIL DE LEURS plus belles Maximes.

Par M. D. F.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

QUOIQU'IL ait déja paru quelques Ouvrages sur la vie des Philosophes, on se flatte que le Public fera un accueil favorable à celui-ci. On en a reçu le manuscrit des mains de M. le Duc de C**. Ce Seigneur a assuré qu'il est du célébre M. de Fenelon Archevêque de Cambray. Un si grand nom en fait d'avance l'éloge. Tout ce qui part d'une plume aussi délicate & aussi châtiée, mérite de l'attention, j'ose même dire de la reconnoissance. Il ne paroît rien dans cet Abregé qui

démente la réputation de l'Auteur; il est methodique & circonstancié; le stile en est naturel, net, concis; on y voit d'un coup d'œil, comme dans un tableau racourci la naissance, l'éducation, les voyages, les avantures, les principes physiques, les maximes morales & politiques, & les bons mots de tous les anciens Philosophes de la Gréce, avec beaucoup d'ordre, de précision, de varieté & d'agrément. On ne prétend point par ce discours prévenir le jugement des Connoisseurs. Le Public a son goût; sa critique est impérieuse, & ses arrêts souve-

rains. Il pensera ce qu'il lui plaira & de l'Auteur, & de l'Ouvrage. En vain tâcheroit-on de lui imposer par un nom illustre, ou de l'éblouir par des louanges anticipées; il rappelle tout à son tribunal, & décide en maître. On n'a eu intention que de lui faire plaisir en lui presentant *un petit* Ouvrage qui a servi à l'éducation d'un Grand Prince, & qu'on croit la continuation de ceux de cet Illustre Prélat, dont la mémoire sera toujours précieuse dans la République des Lettres aussi bien que dans l'Eglise.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, l'*Abregé des Vies des anciens Philosophes*. A Paris le deuxiéme Juillet mil sept cent trente-huit.

J. B. CIMON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve ESTIENNE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'elle souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public: *Abregé des Vies des anciens Philosophes*; *Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Cérémonial*; *Sacrifice de foi & d'amour au Très Saint-Sacrement*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Priviléges sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desd. Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer ou faire imprimer lesd. Ouvrages ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un

tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers à lad. Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desd. Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Libraire, & notamment à celui du 10. Avril 1725 ; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de Copie à l'impression desd. Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre Regne le vingt-quatriéme. Par le Roi, en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 227. fol. 206. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 4 Mai 1739. LANGLOIS, Syndic.

TABLE DES PHILOSOPHES dont il est parlé dans ce Volume.

ABREGE



ABREGE' DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES.

THALE'S

Né la premiere année de la 35e Olympiade : Mort à la 58e, âgé de 92 ans.



THALE'S Milesien, originaire de Phenicie, descendoit de Cadmus fils d'Agenor. L'indignation que ses parens avoient contre les Tirans qui opprimoient

les gens de bien, les obligea à quitter leur pays, ils vinrent s'établir à Milet Ville d'Ionie, où Thalès naquit la premiere année de la 35e Olympiade. C'est lui qui a merité le premier le glorieux titre de Sage, & qui a été l'Auteur de la Philosophie qu'on a appellée Ionique, du nom du pays où il avoit pris naissance.

Il passa quelque tems dans la Magistrature, & après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois, le desir de connoître les secrets de la nature, lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte, où les sciences florissoient pour lors: il employa plusieurs années à converser avec les Prêtres qui étoient les Docteurs du pays; il s'instruisit des mysteres de leur Religion, & s'appliqua particulierement à la Geometrie & à l'Astronomie. Il ne s'attacha ja-

mais à aucun maître, & hors le commerce qu'il eut avec les Prêtres Egyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses experiences & à ses profondes méditations les belles connoissances dont il a enrichi la Philosòphie.

Thalès avoit l'esprit élevé, parloit peu & réfléchissoit beaucoup; il négligeoit son interêt particulier, & étoit fort zelé pour celui de la Republique.

Juvenal parlant des gens qui croyoient que la vengeance étoit un bien plus desirable que la vie même, dit, que ces sentimens-là sont fort éloignés de ceux de Chrysippe & de la douceur de Thalès.

At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ:
Chrysippus non dicat idem, nec mite Thaletis
Ingenium.......

Quand Thalès fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, & ne songea plus qu'à

contempler les choſes celeſtes. L'amour de la ſageſſe lui fit préferer la douceur du celibat aux ſoins qui accompagnent le mariage. Il n'étoit encore âgé que de vingt-trois ans lorſque Cleobuline ſa mere le preſſa d'accepter un parti avantageux qui ſe preſentoit. Quand on eſt jeune, dit Thalès, il n'eſt pas tems de ſe marier : quand on eſt vieux il eſt trop tard, & un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir aſſez de loiſir pour ſe choiſir une femme. Quelques-uns diſent qu'il épouſa ſur la fin de ſa vie une Egyptienne qui a fait pluſieurs beaux ouvrages.

Un jour des Etrangers de Milet paſſant par l'Iſle de Cô, acheterent de quelques Pêcheurs ce qu'ils alloient tirer du coup de filet qu'ils venoient de jetter dans la Mer. Ces Pêcheurs tirerent un trepied d'or maſſif qu'on dit

qu'Helene revenant de Troye avoit jetté autrefois dans cet endroit à cause d'un ancien Oracle dont elle s'étoit souvenue; cela fit d'abord de la contestation entre les Pêcheurs & les Etrangers, à qui auroit le trepied. Ensuite les villes s'y interesserent & prirent parti chacune pour ses gens. On étoit prêt à passer à une guerre ouverte, lorsqu'on s'accorda de part & d'autre de s'en tenir aux décisions de l'Oracle. On envoya à Delphes; l'Oracle fit réponse qu'il falloit donner le trepied au premier des Sages. On alla aussi-tôt le porter à Thalès qui le renvoya à Bias. Bias par modestie le remit à un autre, & cet autre à quelqu'autre qui le renvoya à Solon. Solon dit qu'il n'y avoit rien de plus sage qu'un Dieu; il fit porter le trepied à Delphes, & le consacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprocherent un jour à Thalès que sa science étoit fort sterile, puisqu'elle le laissoit dans l'indigence. Thalès voulut leur faire connoître que si les Sages n'amassoient pas de grands biens, c'étoit par un pur mépris pour les richesses, & qu'il leur étoit facile d'acquerir les choses dont ils ne faisoient aucun cas.

Il prévit, à ce qu'on dit, par ses observations Astronomiques que l'année seroit très fertile. Il acheta avant la saison tous les fruits des Oliviers qui étoient autour de Milet, la récolte fut fort abondante. Thalès en tira un profit considérable : mais comme il étoit tout-à-fait desinteressé, il fit assembler les Marchands de Milet & leur distribua tout ce qu'il avoit gagné.

Thalès avoit accoutumé de remercier les Dieux de trois cho-

ses; d'être né raisonnable, plutôt que bête; homme, plutôt que femme; grec, plutôt que barbare.

Il croyoit que le monde avoit été disposé de la maniere que nous le voyons, par une intelligence qui n'avoit point de commencement, & qui n'auroit jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les ames étoient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander, si nous pouvions cacher nos actions aux Dieux? Nos pensées mêmes les plus secretes, répondit-il, ne sçauroient jamais leur être inconnues.

Il disoit que la chose du monde la plus grande étoit le lieu, parcequ'il renfermoit tous les Etres; que la plus forte étoit la nécessité, parcequ'elle venoit à bout de tout; que la plus prom-

pte étoit l'eſprit, puiſqu'en un inſtant il parcouroit tout l'univers; que la plus ſage étoit le tems, puiſqu'il découvroit les choſes les plus cachées: mais que la plus douce & la plus aimable étoit de faire ſa volonté.

Il repetoit ſouvent, que de parler beaucoup n'étoit pas une marque d'eſprit.

Qu'on devoit ſe ſouvenir également de ſes amis preſens ou abſens.

Qu'il falloit aſſiſter ſon pere & ſa mere, pour mériter d'être aſſiſté de ſes enfans.

Qu'il n'y avoit rien de ſi rude que de voir vieillir un Tiran.

Que ce qui nous peut conſoler dans notre mauvaiſe fortune, c'eſt d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, ſont auſſi malheureux que nous.

Qu'il ne falloit point faire ce qu'on reprenoit dans les autres.

Que le veritable bonheur consistoit à jouir d'une santé parfaite, à avoir un bien raisonnable, & à ne pas passer sa vie dans la molesse & dans l'ignorance.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de si difficile que de se connoître soi-même; c'est ce qui lui fit inventer cette belle maxime, qui fut depuis gravée sur une lame d'or, & consacrée dans le temple d'Apollon : CONNOIS-TOI TOI-MESME.

Il tenoit que la vie & la mort, ne differoient en rien; & quand on lui demandoit pourquoi il ne se faisoit pas mourir, c'est, répondoit-il, parceque vivre ou être mort étant la même chose, rien ne peut déterminer à prendre un parti plutôt que l'autre.

Il se divertissoit quelquefois à la Poësie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexametres.

Un homme juſtement accuſé d'adultere, vint un jour lui demander s'il lui étoit permis de ſe juſtifier par ſerment. Thalès lui répondit en ſe mocquant : Le parjure eſt-il un crime moins grand que l'adultere ?

Mandrete de Pryene, qui avoit été ſon diſciple, le vint voir à Milet, & lui dit : Quelle récompenſe voulez-vous que je vous donne, ô Thalès, pour vous témoigner combien j'ai de reconnoiſſance de tous les beaux préceptes dont je vous ſuis redevable ? Quand l'occaſion vous donnera lieu d'enſeigner les autres, répondit Thalès, faites leur connoître que c'eſt moi qui ſuis l'Auteur de cette doctrine. Ce ſera pour vous une modeſtie louable, & pour moi une récompenſe très précieuſe.

Thalès a été le premier de tous les Grecs qui ſe ſoit appli-

qué à la Physique & à l'Astronomie. Il croyoit que l'eau étoit le premier principe de toutes choses : Que la terre n'étoit qu'une eau condensée, l'air une eau rarefiée : Que toutes choses se changeoint perpetuellement les unes dans les autres ; mais qu'en dernier lieu tout se resolvoit en eau. Que l'Univers étoit animé & rempli d'êtres invisibles qui voltigeoient sans cesse de côté & d'autre. Que la terre étoit au milieu du monde ; qu'elle se mouvoit autour de son propre centre, qui étoit le même que celui de l'Univers ; & que les eaux de la mer sur quoi elle étoit posée, lui donnoient un certain branle qui étoit la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aïman & de l'ambre, & la simpathie entre les choses de même nature lui ont fait croire qu'il

n'y avoit rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyoit que la cause de l'inondation du Nil venoit de ce que les vents Etesiens qui soufloient du septentrion au midi, retardoient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion, & les contraignoient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil & de la lune, & qui a fait des observations sur les differens mouvemens de ces deux astres. Il croyoit que le soleil étoit un corps lumineux de lui-même, dont la masse étoit cent vingt fois plus considérable que celle de la lune. Que la lune étoit un corps opaque qui n'étoit capable de réfléchir la lumiere du soleil que par une seule moitié de sa surface; & sur cette supposition il rendoit raison des differentes figures

ſous leſquelles la lune nous paroît.

C'eſt lui qui a recherché le premier l'origine des vents; la matiere des foudres; la cauſe des éclairs, & du tonnerre.

Perſonne avant lui n'avoit connu la maniere de meſurer les hauteurs des tours & des piramides par leur ombre meridionale, lorſque le ſoleil eſt dans l'Equinoxe.

Il fixa l'année à trois cent ſoixante-cinq jours; il regla l'ordre des ſaiſons, & borna chaque mois à trente jours: à la fin de chaque douzaine de mois il ajoûtoit cinq jours pour achever le cours de l'année: c'étoit une méthode qu'il avoit priſe des Egyptiens.

C'eſt lui qui a donné la connoiſſance de la petite ourſe dont les Pheniciens ſe ſervoient pour regler leur navigation.

Un jour comme il ſortoit de ſon logis pour aller contempler les aſtres, il ſe laiſſa tomber dans un foſſé; une vieille ſervante de ſa maiſon courut auſſi-tôt à lui, & après l'avoir retiré, lui dit en ſe moquant : Quoi, Thalès, vous croyez pouvoir découvrir ce qui ſe paſſe dans les Cieux, & vous ne voyez pas ſeulement ce qui eſt à vos pieds.

Thalès fut pendant toute ſa vie dans une conſideration très diſtinguée; on le conſultoit ſur les affaires les plus importantes. Créſus après avoir entrepris la guerre contre les Perſes, s'avança à la tête d'une groſſe armée juſques ſur les bords du fleuve Halis; il ſe trouva fort embarraſſé pour paſſer; il n'avoit ni ponts ni bateaux, & le fleuve n'étoit point guéable. Thalès qui ſe rencontra pour lors dans ſon camp, lui aſſura qu'il

lui donneroit le moyen de faire traverſer ce fleuve à ſon armée ſans pont & ſans bateaux. Il fit auſſi-tôt travailler à un grand foſſé en forme de croiſſant, qui commençoit à une des extrémités du camp & finiſſoit à l'autre; ce fleuve ſe diviſa par ce moyen en deux bras qui étoient gueables l'un & l'autre, & toute l'armée paſſa ſans difficulté Thalès ne voulut jamais ſouffrir que dans cette occaſion les Mileſiens fiſſent alliance avec Créſus qui les recherchoit avec beaucoup d'empreſſement. Cette prudence fut cauſe de la conſervation de ſa patrie; car Cyrus victorieux des Lydiens, ſacagea toutes les villes qui étoient entrées en confédération avec eux, & épargna ceux de Milet qui n'avoient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalès étant fort vieux, ſe

fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'Amphithéatre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardoit les combats. C'étoit dans la 58e Olympiade, & la 92e année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funerailles.



SOLON

Naquit la troisiéme année de la 35e Olympiade ; fut Préteur à Athénes la troisiéme année de la 45e, & mourut au commencement de la 55e, âgé de 78 ans.

SOLON originaire d'Athénes, naquit à Salamine en la 35e Olympiade. Exceſtide ſon pere deſcendoit du Roi Codrus, & ſa mere étoit couſine-germaine de la mere de Piſiſtrate. Il employa une partie de ſa jeuneſſe à voyager en Egypte, qui étoit pour lors le théatre de tous les gens ſçavans. Après s'être inſtruit de la forme du gouvernement, & de tout ce qui regardoit les loix & les coutumes du pays, il s'en revint à Athénes, où ſon rare mé-

rite & sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon étoit un homme d'une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté & de sincerité. Il étoit excellent Orateur, Poëte, Legislateur, & bon homme de guerre. Il fut pendant toute sa vie fort zelé pour la liberté de sa patrie, grand ennemi des Tirans, & peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, non plus que Thalès. Il négligea la connoissance des causes de la nature, pour s'appliquer entierement à la morale & à la politique. C'est lui qui est l'Auteur de cette belle maxime : *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon étoit à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avoit obligé de faire un

voyage. Après s'être entretenu quelque tems avec ce Philosophe, il lui dit : Je m'étonne, ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous marier, vous auriez des enfans que vous prendriez plaisir à élever. Thalès ne répondit rien sur le champ. Quelques jours après il aposta un certain homme qui feignit d'être étranger, & qui vint leur rendre visite ; cet homme dit qu'il arrivoit d'Athénes tout nouvellement. Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau ? Rien que je sçache, répondit l'étranger, sinon qu'on portoit en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnoit la pompe funebre, parcequ'il étoit d'une condition distinguée, & fils d'un homme fort estimé de tout le peuple ; cet homme-là, ajouta l'étranger, est hors d'Athénes il y a quelque tems ; ses

amis ont résolu de lui ménager cette nouvelle, pour empêcher que le chagrin ne le fasse mourir. O pauvre pere malheureux, s'écria Solon, & comment l'appelloit-on? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas; je sçai bien que tout le monde disoit que c'étoit un homme d'une grande sagesse. Solon dont l'inquiétude augmentoit à tous momens, parut tout troublé; il ne put s'empêcher de demander si ce n'étoit point Solon. L'étranger répondit brusquement: Oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif & si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, & se battre la tête; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire & de dire tous ceux qui sont outrés de douleurs. Pourquoi

tant pleurer & ſe tourmenter, lui dit Thalès, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde? Ah! répondit Solon, c'eſt cela même qui me fait pleurer; je plains un mal qui n'a point de remede. A la fin Thalès ſe prit à rire de toutes les differentes poſtures que faiſoit Solon. O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage; j'en redoutois le joug, & je connois par la douleur du plus ſage des hommes, que le cœur le plus ferme ne peut ſoutenir les afflictions qui naiſſent de l'amour & du ſoin des enfans; ne t'inquiéte pas davantage, tout ce que l'on vient de te dire n'eſt qu'une fable faite à plaiſir.

Il y avoit eu pendant longtems une cruelle guerre entre les Athéniens & les Mégariens au ſujet de l'Iſle de Salamine. En-

fin après plusieurs carnages de part & d'autre, les Athéniens qui avoient eu du desavantage, las de répandre tant de sang, ordonnerent une punition de mort contre le premier qui seroit assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine, dont ceux de Mégare étoient en possession. Solon craignit que s'il parloit, il ne se fît tort à lui-même, ou que s'il se taisoit, son silence ne fût desavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou, afin que sous ce prétexte il lui fût permis de dire & de faire impunément tout ce qu'il voudroit. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avoit perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élegiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré, une corde à son col, un vieux

bonnet crasseux sur sa tête : tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avoit coutume de faire les proclamations publiques, & récita des vers contre sa coutume : Plût aux Dieux, s'écria-t-il, que jamais Athénes n'eût été ma patrie ; ah ! je voudrois être né à Pholegandes ou à Sieine, ou dans quelque lieu encore plus affreux & plus barbare ; au moins je n'aurois pas le chagrin de me voir montrer au doigt, & d'entendre dire : voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine. Vengeons promptement l'affront que nous avons reçû, & reprenons un séjour si agréable, que nos ennemis nous retiennent si injustement. Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens qu'ils révoquerent aussi-tôt l'Edit qu'ils avoient fait ; ils prirent les ar-

mes & resolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes, il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs bateaux de Pêcheurs. Il étoit suivi d'une Galere à trente-six rames, & il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étoient dans la ville s'apperçûrent de quelque chose, coururent aux armes tout en desordre. Ils détacherent un de leurs vaisseaux qu'ils envoyerent pour découvrir ce que c'étoit. Ce vaisseau s'approcha de trop près, il fut pris par Solon qui fit aussi-tôt lier tous les Mégariens qui étoient dedans; il fit embarquer à leurs places les plus braves d'entre les Athéniens, & leur commanda de faire voile vers Salamine en se cachant le plus qu'ils pourroient. Solon prit avec lui le reste de ses gens & descendit à terre

terre par un autre endroit; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étoient mis en campagne, & pendant qu'il leur donna bataille, ceux qu'il avoit envoyés dans le vaisseau arriverent & se rendirent maîtres de la ville. Solon après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les Prisonniers qui avoient été faits dans le combat, & érigea un temple à l'honneur du Dieu Mars dans le propre lieu où il avoit remporté la victoire. Quelque tems après, ceux de Mégare s'opiniâtrerent inutilement à vouloir recouvrer Salamine: Enfin on convint de part & d'autre qu'on prendroit les Lacedemoniens pour arbitres. Solon prouva devant les députés de Sparte, que Philus & Eurisaces, enfans d'Ajax Roi de Salamine, étoient venus demeurer à Athénes, & qu'ils donne-

rent cette Isle aux Athéniens à condition qu'on les feroit Citoyens d'Athénes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux & fit voir que ceux de Salamine tournoient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athénes; au lieu que les Mégariens les tournoient du côté opposé, qu'enfin ils faisoient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort; ce qui étoit particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tarderent pas long-tems à avoir leur revanche; car les differens qui regnoient depuis long-tems entre les descendans de Cylon & ceux de Mégaclès s'augmenterent jusqu'à un tel point, qu'ils penserent faire perir entierement la ville. Cylon avoit eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athénes; sa conspiration fut découverte, il fut massacré avec plu-

ſieurs de ſes complices. Tous ceux qui purent échaper, ſe ſauverent dans le temple de Minerve. Mégaclès qui étoit pour lors Magiſtrat fit tant par ſes belles paroles qu'il leur perſuada de venir ſe preſenter devant les Juges en tenant un filet attaché par un de ſes bouts à la ſtatue de la Déeſſe, afin de ne point perdre leur franchiſe. Comme ils deſcendoient du temple le filet ſe rompit; Mégaclès dit que c'étoit une marque évidente que la Déeſſe leur refuſoit ſa protection; il en arrêta pluſieurs qui furent auſſi-tôt lapidés par le peuple, ceux qui recoururent aux autels y furent preſque tous maſſacrés ſans aucun reſpect; il ne s'en ſauva que quelques-uns pour qui les femmes des Magiſtrats s'employerent, & les firent remettre en liberté.

Une action ſi noire rendit

odieux les Magiſtrats & leurs deſcendans, qui furent depuis ce tems-là très haïs du peuple. Pluſieurs années après les deſcendans de Cylon devinrent très puiſſans; la haine qui étoit entre les deux partis s'allumoit tous les jours de plus en plus. Solon, pour lors Magiſtrat, craignit que leurs diviſions n'entraînaſſent la perte de toute la ville; il les fit conſentir les uns & les autres à prendre des Juges pour terminer leurs differens; les Juges déciderent en faveur des Cyloniens. Tous les deſcendans de Mégaclès furent bannis, & les os de ceux qui étoient morts furent déterrés & jettés hors du territoire d'Athénes. Les Mégariens profiterent de cette occaſion favorable pour eux; ils prirent les armes pendant que les diviſions étoient dans leur plus grande chaleur, & recouvrerent Salamine.

A peine cette ſédition étoit appaiſée, qu'il en ſurvint une autre dont les ſuites ne devoient pas être moins dangereuſes. Les pauvres étoient ſi endettés, qu'on les ajugeoit tous les jours comme eſclaves à leurs créanciers, qui les faiſoient travailler ou les vendoient à leurs fantaiſies. Quantité de gens du menu peuple s'attrouperent, réſolus de ſe choiſir un Chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait eſclave dans la ſuite, faute d'avoir payé ſes dettes au jour nommé, & pour obliger les Magiſtrats à partager tous les biens également, comme Lycurgus avoit fait à Sparte. Les troubles étoient ſi grands & les ſéditieux tellement animés, qu'on ne connoiſſoit aucun remede pour les appaiſer. Solon fut élu du conſentement des deux partis pour terminer toutes choſes à l'amiable; il fit

beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux ; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre ; tout le monde lui avoit entendu dire autrefois que l'égalité empêchoit toutes les contestations ; chacun interprétoit cette sentence en sa faveur : les pauvres croyoient qu'il vouloit rendre tous les hommes égaux : les riches au contraire s'imaginoient qu'il avoit dessein de mesurer toutes choses selon la naissance & la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns & aux autres, qu'ils le presserent d'accepter la souveraineté. Les gens mêmes qui n'étoient point interessés dans ces brouilleries, ne connoissant point de meilleur remede pour appaiser les divisions, consentoient volontiers d'avoir pour maître celui qui passoit pour le plus homme de bien,

& le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort, & déclara hautement qu'il n'y consentiroit jamais. Ses meilleurs amis ne pouvoient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien simple, lui disoient-ils : Quoi, sous prétexte d'un vain nom de Tiran vous refusez une Monarchie qui vous sera par la suite très légitimement acquise. Timondas ne s'est-il pas fait autrefois déclarer Roi d'Eubée ? & Pittaque ne regne-t-il pas aujourd'hui à Mytilene ? Solon fut inflexible à tous ces discours. La principauté légitime & la tirannie, répondit-il, sont à la verité de très belles places, un très bel endroit : mais on est environné de précipices de tous côtés ; & il n'y a point de chemin pour en sortir, lorsqu'on y est une fois entré. Jamais on ne le put résoudre à accepter ce parti avantageux

qu'on lui presentoit. Tous ses amis le traitoient de fou & d'insensé. Solon s'appliqua sérieusement à appaiser les troubles qui étoient à Athénes. Il commença à ordonner que toutes les dettes passées seroient entierement abolies, sans que jamais personne en pût rien demander à ses debiteurs : & pour donner exemple à tout le monde, il remit sept talens qui lui devoient revenir de la succession de son pere. Il déclara nulles les dettes qui se feroient dans la suite sous obligation du corps, afin d'empêcher à l'avenir l'inconvenient qui avoit été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontens de ce Jugement; les riches étoient fâchés de ce qu'on leur avoit fait perdre ce qui leur appartenoit; & les pauvres ne l'étoient pas moins de ce qu'on n'avoit

pas partagé les biens également. Mais les uns & les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des reglemens de Solon, qu'ils le choisirent tout de nouveau pour appaiser les troubles causés par trois differentes factions qui partageoient la ville d'Athénes, & lui donnerent pouvoir de réformer les loix à sa fantaisie, & d'établir tel gouvernement qu'il lui plairoit.

Les gens de la montagne vouloient que le peuple fût entierement le maître des affaires. Ceux de la plaine prétendoient qu'il n'y eût qu'un certain nombre de Citoyens des plus considérables : & les gens de la marine vouloient que les Magistrats fussent tirés de l'une & l'autre condition. Solon qu'on avoit choisi pour souverain arbitre, commença par casser toutes les loix de Dracon son pré-

déceſſeur, à cauſe qu'elles étoient trop ſévéres. Les fautes les plus legerès étoient punies de mort, comme les plus énormes crimes; & il n'étoit pas moins dangereux d'être convaincu d'oiſiveté, de voler des fruits, ou des herbes, que de commettre des ſacriléges, des meurtres, & tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'eſt ce qui avoit donné lieu de dire qu'elles étoient écrites avec du ſang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avoit ordonné des peines de mort pour toutes ſortes de crimes indifferemment: c'eſt parce, répondit-il, que les moindres méritent ce châtiment, & que je n'en connois point de plus rigoureux pour les crimes plus énormes.

Solon diviſa les Citoyens en trois differens ordres, ſelon les biens dont chaque particulier ſe

trouva alors en possession. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple, excepté aux artisans qui ne vivoient que de leur travail. Ceux-là étoient exclus des charges, & ne jouissoient pas des mêmes priviléges que les autres.

Il ordonna que les principaux Magistrats seroient perpetuellement choisis entre les Citoyens du premier ordre.

Que dans une sédition celui qui n'auroit pris aucun parti seroit noté d'infamie.

Que si un homme qui avoit épousé une riche héritiere se trouvoit impuissant, sa femme pourroit avoir commerce avec celui qu'elle voudroit des plus proches parens de son mari.

Que les femmes n'apporteroient pour dot à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur.

Qu'on pouvoit tuer impunément un adultere, lorsqu'on le surprenoit sur le fait.

Il modera les dépenses des Dames, & abolit plusieurs cérémonies qu'elles avoient coutume d'observer.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettoit aux gens qui n'avoient point d'enfans d'instituer héritiers tous ceux qu'ils voudroient, pourvû qu'ils fussent dans leur bon sens lors de leur testament.

Que celui qui auroit dissipé son bien seroit noté d'infamie, & déchu de tous ses priviléges, de même que celui qui ne nourriroit pas son pere & sa mere dans leur vieillesse. Le fils n'étoit point tenu de nourrir son pere, s'il ne lui avoit fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvoit

être fait citoyen d'Athénes, s'il n'avoit été banni à perpetuité de son pays, ou s'il ne venoit s'y établir avec toute sa famille pour y exercer quelque vacation.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnoit ordinairement aux Athletes.

Il ordonna que le public éleveroit les enfans de ceux qui seroient morts en combattant pour la patrie.

Qu'un tuteur ne pourroit demeurer avec la mere de ses mineurs, & que le plus proche héritier ne pourroit jamais être élu tuteur.

Que tout vol seroit puni de mort, & que celui qui auroit crévé un œil à quelqu'un, seroit condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les loix de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés, firent

ferment qu'ils les obſerveroient, & les feroient obſerver exactement. Ceux mêmes à qui on en avoit confié le ſoin, jurerent ſolemnellement que ſi quelqu'un d'eux y manquoit, il ſeroit obligé de faire preſent au temple d'Apollon d'une ſtatue d'or auſſi peſante que lui. Il y avoit des Juges établis pour interpréter les loix, lorſque quelques differends naiſſoient entre le peuple ſur ce ſujet.

Un jour, comme Solon compoſoit ſes loix, Anacharſis ſe moqua de ſon entrepriſe. Quoi, dit-il, vous prétendez avec quelques écritures réprimer l'injuſtice & les paſſions des hommes? Telles ordonnances, ajouta-t-il, reſſemblent proprement aux toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choſes dont ils ſont convenus

ensemble, répondit Solon. Je ferai mes loix de telle maniere que tous les Citoyens connoîtront qu'il leur est plus utile d'y obéir que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avoit fait aucune contre les parricides? C'est parce, répondit-il, que je n'ai pas crû qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur pere ou leur mere.

Il disoit ordinairement à ses amis, qu'un homme de soixante-dix ans ne devoit plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie.

Que tous les gens de cour ressembloient aux jettons dont on se sert pour compter, qu'ils representoient plus ou moins selon la fantaisie du Prince.

Que ceux qui approchoient des Princes ne devoient pas leur conseiller ce qui étoit de plus

agréable : mais ce qui étoit de plus avantageux.

Que nous n'avions point de meilleur guide pour nous conduire que notre raiſon ; & qu'il ne falloit jamais rien dire, ni rien faire ſans l'avoir conſultée.

Qu'on devoit faire beaucoup plus de fond ſur la probité d'un homme que ſur ſon ſerment.

Qu'il ne falloit pas ſe faire des amis ſi legerement : mais qu'il étoit très dangereux de rompre lorſque l'amitié étoit une fois liée.

Que le moyen le plus ſûr & prompt pour repouſſer l'injure, étoit de l'oublier.

Qu'il ne falloit jamais s'ingerer de commander ſans avoir appris à obéir.

Que le menſonge devoit être en horreur à tout le monde.

Qu'enfin il falloit honorer les Dieux, reſpecter ſes parens, &

n'avoir jamais aucun commerce avec les méchans.

Solon s'apperçut que Pisistrate se faisoit un gros parti à Athénes, & qu'il prenoit les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain ; il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins : il assembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, & découvrit l'entreprise de Pisistrate. O Athéniens, s'écria-t-il, je suis plus sage que ceux qui ne connoissent point les mauvais desseins de Pisistrate, & plus courageux que ceux qui les connoissent, & que la crainte ou le peu de courage empêchent de s'y opposer ; je suis prêt à me mettre à votre tête & à combatre généreusement pour la défense de la liberté. Le peuple qui favorisoit Pisistrate traita Solon de fou. Pisistrate quelques jours après se blessa lui-même & se fit porter

tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, & dit que ses ennemis l'étoient venu prendre en trahison & l'avoient mis dans l'état pitoyable où on le voyoit. La populace s'émeut aussitôt, & fut prête à prendre les armes en faveur de Pisistrate. O fils d'Ipocrase, lui dit Solon, tu joues mal le personnage d'Ulisse; Ulisse s'égratigna pour tromper ses ennemis, & toi tu te blesses pour tromper tes propres Citoyens. Le peuple s'assembla: Pisistrate fit demander cinquante gardes: Solon remontra fortement devant tout le monde les dangereuses suites d'une telle innovation, mais il ne put rien gagner sur la populace émue qui permit à Pisistrate d'en prendre quatre cent, & de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse. Les principaux de la ville furent fort étonnés: cha-

tun songea à se retirer de côté & d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux Citoyens leur bêtise & leur lacheté : Auparavant, leur dit-il, il vous étoit plus facile d'empêcher que cette tirannie ne se formât, mais à present qu'elle est établie ce vous sera une plus grande gloire de l'abolir & de l'exterminer entiérement. Quand il vit que tous ses discours ne pouvoient faire revenir les Citoyens, de la grande consternation où ils étoient, il s'en alla à sa maison, & prit ses armes qu'il alla poser devant la porte du Senat, en s'écriant: O ma chere patrie, je t'ai secourue autant que j'ai pû par mes paroles & d'effet ! j'atteste les Dieux que je n'ai rien oublié pour la défense des loix & de la liberté de mon pays ! ô ma chere patrie ! je parts & te quitte pour jamais, puisque je

ſuis le ſeul qui me déclare ennemi du tiran, & que tous les autres ſont diſpoſés à le recevoir pour maître.

Solon ne put jamais ſe reſoudre d'obéir à Piſiſtrate, & comme il craignoit d'ailleurs que les Athéniens ne l'obligeaſſent à réformer ſes loix qu'ils avoient fait ſerment d'obſerver, il aima mieux s'exiler volontairement, & avoir le plaiſir de voyager pour connoître le monde, que de vivre deſagréablement à Athénes. Il paſſa en Egypte où il demeura quelque tems à la Cour d'Amaſis. Piſiſtrate qui eſtimoit infiniment Solon, fut fort touché de ſa retraite; il lui écrivit cette lettre obligeante pour eſſayer de le faire revenir.

„ Je ne ſuis pas le ſeul parmi „ les Grecs qui me ſuis emparé de „ la ſouveraineté de mon pays; „ je ne commets rien contre les

Loix ni contre les Dieux, «.
puisque je tire mon origine de «
Codrus, & que les Athéniens «
ont juré qu'ils conserveroient «
le Royaume à ses descendans. «
J'ai grand soin de faire obser- «
ver vos Ordonnances avec «
beaucoup plus d'exactitude que «
si l'Etat étoit gouverné par la «
populace. Je me contente des «
tributs que j'ai trouvés établis, «
& hors certains honneurs qui «
sont dûs à ma dignité, je n'ai «
rien qui me distingue du moin- «
dre des Citoyens. Je n'ai aucun «
ressentiment contre vous de ce «
que vous avez découvert mes «
desseins; je suis persuadé «
que c'étoit plutôt par amour «
pour la patrie, que par haine «
contre moi, parceque vous «
ne sçaviez pas de quelle ma- «
niere je me devois comporter, «
& si vous l'eussiez sçû, peut- «
être n'auriez vous pas desa- «

„ prouvé mon entreprise. Revenez donc avec assurance, & „ croyez sur ma parole que Solon „ ne doit rien craindre de Pisistrate, puisque même je n'ai „ pas voulu faire de mal à ceux „ qui de tout tems avoient été „ mes ennemis. Je vous considererai comme mon meilleur „ ami, & vous aurez toutes „ sortes d'agrémens auprès de „ moi, parceque je ne vous „ connois pas capable d'aucune „ infidelité; si vous avez des „ raisons qui vous empêchent de „ revenir à Athénes, vous demeurerez par tout ailleurs où „ vous voudrez; je serai content „ pourvû que ce ne soit pas moi „ qui soit la cause de votre exil.

Solon lui fit cette réponse :

„ Je crois bien que vous ne me „ feriez aucun mal; car j'étois „ de vos amis avant que vous „ fussiez tiran, & je ne dois pas

vous être plus odieux que tout « autre qui hait la tirannie. Je « laisse la liberté à un chacun de « juger selon sa pensée, s'il est « plus utile aux Athéniens d'ê- « tre gouvernés par un maître « absolu que par plusieurs Magi- « strats. J'avoue que vous êtes le « meilleur des tirans ; mais je « ne crois pas devoir retourner « à Athénes ; car après y avoir « établi un gouvernement libre, « & refusé la principauté qu'on « m'avoit offerte, on auroit rai- « son de me blâmer, & de croire « que j'aprouverois votre en- « treprise, si on m'y voyoit re- « venir. «

Solon écrivit une autre lettre à Epimenides en ces termes :

Comme mes loix ne doivent « pas apporter un grand profit, « aussi en les cassant n'a-t-on pas « causé une grande utilité à la « ville. Les Dieux ni les Legisla- «

„ teurs ne peuvent ſervir de rien „ aux villes, mais bien à ceux qui „ menent le peuple comme ils „ veulent, lorſqu'ils ſont bien „ intentionés: mes loix n'ont „ point été utiles, mais ceux qui „ les ont violées ont entiére- „ ment renverſé la republique, „ en n'empêchant pas Piſiſtrate „ d'envahir la ſouveraineté. J'ai „ prédit tout ce qui devoit ar- „ river: on ne m'a point crû; „ Piſiſtrate qui flattoit les Athé- „ niens leur paroiſſoit plus fidele „ que moi qui leur diſois la veri- „ té. J'ai offert de me mettre à la „ tête des Citoyens pour préve- „ nir les malheurs qui ſont ar- „ rivés; on m'a traité de fou, „ on a accordé des gardes à Pi- „ ſiſtrate qui s'en eſt ſervi pour „ réduire toute la ville en eſcla- „ vage, & moi j'ai pris le parti „ de me retirer.

Créſus Roi des Lydiens, ſe rendit

rendit tributaires tous les Grecs de l'Asie. Quantité des plus habiles gens de ce siécle quitterent la Grece pour differens sujets, & se retirerent à Sardis capitale de l'Empire de Crésus. Cette ville étoit pour lors très florissante en honneurs & en richesses; chacun y parloit si avantageusement de Solon, que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir: il l'envoya prier de venir s'établir chez lui: Solon lui fit cette réponse.

J'estime infiniment l'amitié « que vous me témoignez, & je « prens les Dieux à témoins que « si je n'avois pas résolu dès il y « a long-tems de demeurer dans « un état libre, j'aimerois mieux « vivre dans votre royaume, qu'à « Athénes même, pendant que « Pisistrate y exercera une puis- « sance tirannique: mais je suis « avec plus de douceur, selon le « genre de vie que j'ai embrassé, «

„ dans un lieu où tout est égal ;
„ j'irai pourtant vous voir pour
„ avoir le plaisir de demeurer
„ quelque tems avec vous.

Solon s'en alla à Sardis à la sollicitation de Crésus, qui témoignoit un empressement extraordinaire pour le voir. En traversant la Lydie, il rencontroit quantité de Grands Seigneurs avec de gros cortéges & des trains magnifiques ; il croyoit à tout moment que ce fût le Roi. Enfin on le presenta devant Crésus qui l'attendoit assis sur son trône, & qui s'étoit exprès revêtu de ce qu'il avoit de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vûe de tant de magnificence. Crésus lui dit : Mon hôte, je connois ta sagesse par réputation ; je sçai que tu as beaucoup voyagé : mais as-tu jamais vû personne vêtue si magnifiquement que moi ? Oui, répondit Solon,

les Faisans, les Coqs & les Paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus : il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors, & qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avoit de meubles précieux dans son Palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vû, lui dit-il, un homme plus heureux que moi? Oui, répondit Solon, c'est Tellus citoyen d'Athénes, qui a vécu en honnête homme dans une République bien policée; il a laissé deux enfans fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister, & enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour

ſa patrie ; les Athéniens lui ont dreſſé un tombeau dans le lieu même où il avoit perdu la vie, & lui ont rendu de grands honneurs.

Créſus ne fut pas moins étonné que la premiere fois. Il crut que Solon étoit un inſenſé. Eh bien, continua-t-il, quel eſt le plus heureux des hommes après Tellus ? Il y a eu autrefois deux freres, répondit-il, dont l'un s'appelloit Cléobis, & l'autre Byton : ils étoient ſi robuſtes, qu'ils ſont toujours ſortis victorieux de toutes ſortes de combats ; ils s'aimoient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête la Prêtreſſe de Junon leur mere, pour qui ils avoient beaucoup de tendreſſe, devoit aller néceſſairement faire un ſacrifice au temple ; on tardoit trop à amener ſes bœufs ; Cléobis & Byton s'attelerent à ſon char, & la traî-

nérent jusqu'au lieu où elle vouloit aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Leur mere ravie de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui leur étoit plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, & qu'ils eurent fait très bonne chere, ils allérent se coucher, & moururent tous deux cette même nuit. Crésus ne put s'empêcher de faire paroître sa colere. Comment, repliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? O Roi des Lydiens, répondit Solon, vous possedez de grandes richesses, & vous êtes maître de quantité de peuples: mais la vie est sujete à de si grands changemens, qu'on ne sçauroit décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carriere. Le tems fait tous les jours naître de nouveaux accidens, dont même on n'auroit

jamais pû se douter; on ne doit point s'assurer de la victoire lorsque le combat n'est pas encore fini. Crésus fut fort mécontent: il renvoya Solon, & ne redemanda plus à le voir.

Esope qui étoit pour lors à Sardis où on l'avoit fait venir pour divertir Crésus, fut fâché de la mauvaise réception que le Roi avoit faite à un homme d'un mérite si distingué. O Solon, lui dit-il, il ne faut point approcher les Princes, ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. Au contraire, répondit Solon, il ne faut jamais s'en approcher, ou bien il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut, & ne leur dire jamais que la verité.

Cyrus tenoit prisonnier Astiages son grand-pere maternel, & l'avoit dépouillé de tous ses Etats; Crésus s'en offensa; il prit

parti pour Astiages, & fit la guerre aux Perses. Comme il avoit des richesses immenses, & qu'il se voyoit à la tête d'une nation qui passoit pour la plus belliqueuse de tout le monde, il croyoit que rien ne lui étoit impossible; il fut malheureusement défait, & se retira à Sardis, où il fut assiégé & fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui le fit charger de chaînes. On le monta aussi-tôt au haut d'un bûcher, où on l'attacha au milieu de quatorze enfans Lydiens, pour y être brûlé à la vûe de Cyrus & de tous les Perses. Comme on mettoit le feu au bûcher, Crésus dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avoit autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant, ô Solon, Solon, Solon. Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'étoit quelque Dieu

qu'il invoquoit dans ſes malheurs. Créſus ne répondit rien. Enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit tout accablé de triſteſſe : Ah ! je viens de nommer un homme que les Rois devroient toujours avoir auprès d'eux, & dont ils devroient plus eſtimer la converſation que tous les tréſors & leur magnificence. On le preſſa d'en dire davantage. C'eſt un Sage de la Grece, continua-t-il, que j'ai autrefois envoyé querir exprès pour lui faire admirer ma grande proſperité ; il me dit froidement, comme s'il m'eût voulu faire connoître que cela n'étoit qu'une ſote vanité, que j'attendiſſe la fin de ma vie, & qu'il ne falloit point trop préſumer d'une félicité qui étoit ſujette à une infinité de calamités. Je reconnois à preſent la verité de toutes les choſes qu'il m'a prédites. Pendant que Créſus par-

loit, le feu s'étoit déja allumé au bas du bûcher, & alloit gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un Prince qui avoit été si puissant, le fit rentrer dans lui-même; il craignit que quelque disgrace pareille ne lui arrivât dans la suite; il commanda aussi-tôt que l'on éteignît le feu; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il étoit chargé; il lui rendit tous les honneurs possibles, & se servit de son conseil dans ses affaires les plus importantes.

Solon après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie où il bâtit une ville de son nom qu'il appella Solos. On lui apprit que Pisistrate se maintenoit toujours dans la tirannie, & que les Athéniens se repentoient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes :

„ Vous avez grand tort d'ac-
„ cuser les Dieux de votre mau-
„ vaise fortune. Si vous souffrez
„ maintenant, vous ne devez
„ vous en prendre qu'à votre le-
„ gereté, & à votre folie de n'a-
„ voir pas voulu croire les gens
„ bien intentionnés pour la pa-
„ trie, & de vous être laissés sur-
„ prendre aux belles paroles &
„ aux ruses d'un homme qui ne
„ cherchoit qu'à vous tromper.
„ Vous lui avez permis de lever
„ des gardes qui serviront à vous
„ tenir en esclavage le reste de
„ votre vie.

Periandre tiran de Corinthe, fit sçavoir à Solon l'état de ses affaires, & le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

„ Vous m'écrivez que quan-
„ tité de gens conspirent contre

vous. Quand vous vous déli- «
vreriez de tous vos ennemis «
en les faisant mourir, vous n'a- «
vanceriez pas beaucoup vos af- «
faires. Ceux dont vous ne vous «
doutez point vous dresseront «
des embûches. Ce sera quel- «
qu'un qui craindra pour lui, ou «
quelqu'autre qui ne pourra ap- «
prouver vos manieres défian- «
tes, ou enfin quelqu'autre qui «
croira rendre un bon service à «
sa patrie. Le meilleur parti que «
vous puissiez prendre est de re- «
noncer entiérement à la tiran- «
nie. Si vous ne pouvez pas vous «
y résoudre, faites venir des trou- «
pes étrangeres suffisamment «
pour tenir le pays en bride, «
afin que vous n'ayez plus lieu «
de rien craindre, & que vous «
ne soyez plus obligé à exiler «
personne. «

Solon passa en Chypre; il fit amitié avec Philocypre Prince

d'Oepie. Cette ville étoit bâtie dans un endroit fort ſtérile. Solon conſeilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choiſit une belle plaine très fertile, conduiſit lui-même toute cette entrepriſe qui réuſſit très bien. Philocypre par reconnoiſſance voulut que cette ville s'appellât Soles.

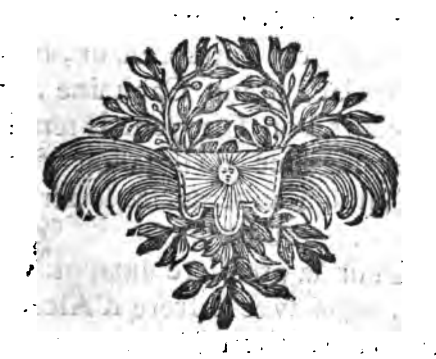
Solon n'a jamais été ennemi du plaiſir pendant tout le tems qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chere, la muſique & tout ce qui pouvoit contribuer à la vie délicieuſe. Il haïſſoit les repreſentations où on ne diſoit jamais que des choſes inventées à plaiſir. Il croyoit que cela étoit pernicieux à la Republique, & que de là pouvoient naître une infinité de ſéditions. Du tems qu'il étoit en grand crédit à Athénes, Theſpis commença lui-même à jouer des tragédies qu'il avoit compo-

ſées. Cela plaiſoit merveilleuſement au peuple à cauſe de la nouveauté. Solon qui aimoit ſon divertiſſement s'y trouva un jour. Quand tout fut fini il appella Theſpis. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir devant tant de monde? Il n'y a point de mal, répondit Theſpis, car ce n'eſt que pour rire. Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenoit dans ſa main. Oui, repliqua-t-il, mais ſi on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guéres à les trouver dans nos actes publics, & dans les affaires les plus ſérieuſes. C'eſt ce qui fit que lorſque Piſiſtrate, ſe fut fait porter tout ſanglant au milieu de la place publique, Solon parlant de ces repreſentations, s'écria: Voilà la malheureuſe ſource d'où naiſſent toutes ces fourberies.

Quelques-uns attribuent à So-

lon l'établissement de l'Areopage ; c'étoit un conseil composé de ceux qui avoient passé par toutes les charges à Athénes. On demanda un jour à Solon quel état étoit le mieux policé. C'est celui, répondit-il, où les gens qui n'ont point été outragés pousuivent avec autant de chaleur la réparation de l'injure faite à autrui, que s'ils l'avoient reçûe eux-mêmes. Sur la fin de ses jours il avoit commencé un Poëme sur le rapport qu'on lui avoit fait en Egypte d'une Ile Athlantide qu'on plaçoit au-delà de l'ocean connu. La mort le surprit en Chypre avant que son ouvrage fût achevé. C'étoit dans la cinquante-cinquiéme Olympiade, environ la quatre-vingtiéme année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brûlât, & qu'on en jettât les cendres par

toute la campagne. Les Athéniens après sa mort lui dressérent une statue de bronze qui le representoit, son Livre des loix à la main, avec les habits de Prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dressérent une autre qui le representoit en Orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.



PITTACUS

Florissoit dans la 42e Olympiade, mourut la troisiéme année de la 52e, âgé de 70 ans.

PITTACUS fils d'Hirradius, originaire de Thrace, naquit à Mytiléne petite ville de l'Isle de Lesbos, environ la 29e Olympiade. Il fut pendant sa jeunesse fort entreprenant, brave soldat, grand Capitaine, & toujours bon Citoyen. Il tenoit pour maxime qu'il falloit s'accommoder au tems, & se servir de l'occasion.

Pour sa premiere entreprise, il se ligua avec le frere d'Alcée, contre le tiran Mélanchre qui avoit usurpé la souveraineté de l'Isle de Lesbos, & le mit en déroute. Cette action lui donna

une grande réputation de bravoure. Il y avoit depuis longtems une cruelle guerre entre les Mytilenéens & les Athéniens au sujet de la possession d'un territoire nommé Achillitide. Les Mytilenéens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en presence & prêtes à donner bataille, Pittacus proposa de décider le differend par un combat particulier; il appella en duel Phrynon Général des Athéniens, qui étoit toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats, & qui avoit été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demeureroit sans contredit conquerant du territoire en question. Ces deux Généraux s'avancerent seuls au milieu des deux armées. Pittacus avoit caché un filet sous

son bouclier, il prit son tems si adroitement, qu'il envelopa Phrynon lorsqu'il ne se doutoit de rien ; & s'écria : Je n'ai pas pris un homme, c'est un poisson. Pittacus le tua à la vûe des deux armées, & demeura maître du territoire. C'est de-là qu'est venu l'origine des filets qu'on representoit depuis sur le Théatre pour divertir le peuple.

L'âge modera fort la grande ardeur de Pittacus ; il commença peu à peu à goûter la douceur de la Philosophie. Ceux de Mytiléne qui avoient un respect particulier pour lui, lui donnerent la principauté de leur ville. Une longue & pénible experience lui fit regarder avec un courage élevé les differentes faces de la fortune. Après avoir établi un très bon ordre dans la Republique, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenoit depuis

douze ans, & se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune, après les avoir fort souhaités. Les Mytilenéens, en considération des grands services qu'il leur avoit rendus, lui offrirent un lieu fort agréable, arrosé de ruisseaux, & environné de bois & de vignes, avec plusieurs métairies dont les revenus étoient suffisans pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard, qu'il lança de toutes ses forces, & se contenta de l'espace en quarré qu'il avoit pû atteindre avec le dard qu'il avoit lancé. Les Magistrats surpris de sa retenue, le prierent de leur en dire la raison. Il leur répondit, sans s'expliquer davantage, qu'une partie étoit plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivoit un jour pour le prier de venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse :

„ Vous voulez m'attirer en
„ Lydie pour voir vos trésors ;
„ sans les avoir vûs, je ne doute
„ point que le fils d'Haliattes ne
„ soit le plus puissant des Rois ;
„ mais quand j'aurois tout ce que
„ vous possedez , je n'en serois
„ pas plus riche ; je n'ai aucun
„ besoin de biens ; je me conten-
„ te du peu qui est nécessaire pour
„ me faire vivre moi & quelques
„ amis ; j'irai pourtant vous voir
„ pour vous contenter.

Crésus après avoir subjugué les Grecs d'Asie, resolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître des Isles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau dans la Grece. Prince, lui dit Pittacus, les Insulaires

ont acheté dix mille chevaux ; ils ont résolu de vous faire la guerre, & de venir attaquer Sardis. Crésus prit cela fort sérieusement. Plût aux Dieux, dit-il, d'inspirer aux Insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la Cavalerie ! Il semble, repliqua Pittacus, que vous souhaitez voir les Insulaires à cheval & en terre ferme ; vous avez raison, mais ne pensez-vous pas aussi que les Insulaires riront bien quand ils sçauront que vous voulez mener une armée navale contr'eux ? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer, vous & les Lydiens, pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits en servitude. Crésus crut que Pittacus étoit instruit de ce qu'il méditoit ; il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux, & fit alliance avec les Grecs des Isles.

Pittacus étoit d'une figure as-

ſez difforme ; il avoit toujours mal aux yeux ; il étoit fort gras & fort négligé, & marchoit deſagréablement, à cauſe de quelques infirmités qu'il avoit aux piés. Il avoit épouſé la fille du Legiſlateur Dracon ; c'étoit une femme d'une fierté & d'une inſolence inſupportable, qui n'avoit rien qu'un très grand mépris pour ſon mari, à cauſe qu'il étoit mal fait, & qu'elle croyoit être d'une naiſſance diſtinguée. Un jour Pittacus avoit invité à dîner pluſieurs Philoſophes de ſes amis : quand tout fut préparé, ſa femme, qui étoit toujours de mauvaiſe humeur, alla renverſer la table & toutes les viandes qui étoient deſſus. Pittacus ſans s'émouvoir, ſe contenta de dire aux conviés : C'eſt une folle ; il faut excuſer ſa foibleſſe. Cette grande meſintelligence qui avoit toujours été entre lui & ſa fem-

me, lui avoit donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Un jour un homme vint le trouver pour sçavoir de lui quelle femme il devoit prendre de deux qui étoient à son choix, dont l'une étoit à peu près de même condition que lui, & l'autre beaucoup plus considérable par ses biens & par sa naissance. Pittacus leva le bâton sur lequel il étoit appuyé: Va-t-en, lui dit-il, dans ce carefour où les petits enfans s'assemblent pour jouer; suis l'avis qu'ils te donneront là-dessus. Le jeune homme y alla. Ces petits enfans se divertissoient de tout leur cœur, & se disoient: Choisis ton égal. Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui étoit beaucoup plus considérable que lui, & à prendre son égale. Pittacus étoit si sobre, qu'il ne buvoit presque jamais que de l'eau de fontaine; quoi-

que les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytiléne.

Il conseilla secretement à Periandre de s'abstenir de l'usage du vin, s'il vouloit réussir dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de Corinthe, & s'il vouloit se conserver dans la tirannie.

Il ordonna qu'un homme qui auroit commis quelque faute étant yvre, seroit puni doublement.

Il disoit ordinairement que la nécessité étoit quelque chose de si fort, que les Dieux mêmes étoient obligés d'obéir à ses loix.

Que c'étoit dans le gouvernement de la République qu'un homme faisoit connoître l'étendue de son esprit.

Que les sages devoient prévoir les malheurs qui leur pouvoient arriver, afin de les pouvoir détourner, & que les gens de

de cœur les devoient ſupporter généreuſement lorſqu'ils étoient arrivés.

Qu'il étoit très difficile d'être homme de bien.

Qu'il n'y avoit rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Que pour réuſſir, il falloit méditer à loiſir, & exécuter promptement les choſes qu'on avoit projettées.

Que les victoires les plus eſtimables, étoient celles qu'on remportoit ſans effuſion de ſang, & qu'afin qu'un Empire fût bien gouverné, il falloit que le Roi & tous ceux qui étoient en autorité, obéiſſent aux loix comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque choſe, diſoit-il à ſes diſciples, ne vous en vantez jamais: car ſi par malheur vous ne pou-

viez venir à bout de votre entreprise, on se moqueroit de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune, de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne, non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis, & vivez avec eux avec autant de retenuë, que s'ils devoient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté, la frugalité & la verité.

Respectez les Dieux.

Rendez fidélement le dépôt qu'on vous aura confié, & ne revelez jamais le secret.

Il avoit fait certains vers où il disoit qu'il falloit prendre son arc & ses flêches, & aller tuer un méchant homme par tout où on le rencontroit, parceque, comme son cœur étoit toujours dou-

ble, sa bouche ne disoit jamais rien sur quoi on se pût fier.

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement : Je suis plus riche la moitié que je ne voudrois ; car mon frere est mort sans enfans, & sa succession me revient.

Pittacus avoit les réparties promptes & vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé, quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose la plus changeante ? Le cours des eaux, répondit-il, & l'humeur d'une femme.

Quelle étoit la chose qu'on ne devoit faire que le plus tard qu'on pouvoit ? Emprunter de l'argent de son ami.

Quelle étoit la chose qu'on devoit faire en tout lieu, & en tout tems ? Profiter du bien & du mal qui arrivent.

Ce qu'il y avoit de plus agréable ? le tems. De plus caché ? l'avenir. De plus fidéle ? la terre. De plus infidéle ? la mer.

Phocaicus lui dit un jour qu'il vouloit s'adresser à un honnête homme pour quelque chose qu'il avoit dans l'esprit : Vous avez beau chercher, répondit Pittacus ; vous n'en trouverez jamais.

Tyrrée fils de Pittacus étoit un jour à Cumes dans la boutique d'un Barbier, où les jeunes gens s'assembloient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passoit ; un ouvrier, par mégarde, jetta une coignée qui tomba sur la tête de Tyrrée, & la lui fendit en deux. Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier, & l'amenerent devant le pere du mort. Pittacus après s'être exactement informé de toutes les circonstances de l'action, trouva qu'il n'y avoit point de la faute

de celui qui avoit fait le coup; Il le renvoya libre, parce, dit-il, qu'une faute commise sans volonté mérite pardon, & que celui qui s'en vange, devient coupable par l'injuste punition d'un innocent.

Pittacus se divertissoit quelquefois à la poësie. Il a écrit ses loix & quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire, étoit de tourner une meule pour moudre du bled. C'est lui qui a été le Maître de Pherecide, que plusieurs ont mis entre les Sages de Grece, & dont la fin est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour lorsque la guerre étoit plus allumée que jamais entre les Ephésiens & les Magnésiens; Pherecide, qui étoit fort porté pour les Ephésiens, rencontra un homme sur son chemin: il lui demanda de quel pays il étoit. Dès qu'il eut

appris qu'il étoit d'Ephése : Prend-moi par les jambes, lui dit-il, traîne-moi dans le pays des Magnésiens, & va promptement dire aux Ephésiens la maniere dont Pherecide a voulu que tu le traitasses : avertis-les bien qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès qu'ils auront remporté la victoire. Cet homme traîna Pherecide, & alla aussi-tôt conter à Ephése l'avanture qu'il avoit eue. Les Ephésiens furent remplis d'esperance. Ils donnerent bataille dès le lendemain, & remporterent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allerent promptement à l'endroit où on leur avoit dit qu'étoit Pherecide. Ils le trouverent mort sur la place : ils l'emporterent, & lui firent de magnifiques funerailles.

Pittacus mourut dans l'Isle de Lesbos, âgé de plus de 70 ans : c'étoit dans la 52e Olympiade.

BIAS

Contemporain de Pittacus, florissoit du tems qu'Haliattes, & ensuite Crésus regnoient en Lydie.

BIAS de Priene, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grece sous le regne d'Haliattes & de Crésus Rois de Lydie, depuis la quarantiéme Olympiade jusqu'à sa mort. C'étoit un excellent Citoyen, fort desinteressé, fin politique, honnête homme. Il vivoit simplement, quoiqu'il fût né très riche : il dépensoit tout son bien à secourir ceux qui en avoient besoin : il passoit pour le plus éloquent Orateur de son tems ; il employoit son talent à défendre les pauvres & tous ceux qui étoient dans l'affliction, sans

vouloir tirer d'autre utilité que la gloire de ſervir ſa patrie. Jamais il n'entreprenoit aucune cauſe qu'il ne crût très-juſte ; cela avoit paſſé en proverbe par tout le pays ; quand on vouloit marquer qu'une cauſe étoit excellente, on diſoit : C'eſt une cauſe dont Bias ſe chargeroit. Et lorſqu'on vouloit louer extrémement un Orateur : Il réuſſit encore mieux que Bias.

Des pirates firent un jour une courſe proche Meſſene dans le Peloponneſe, & enleverent pluſieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priene. Bias les acheta ; il les retira chez lui, & les nourrit comme ſes propres enfans ; il leur fit des preſens à toutes, & les renvoya à leurs parens : cette action généreuſe lui donna une ſi grande réputation, que quantité de gens ne l'appelloient que le Prince des Sages.

Quelque tems après les Pêcheurs de Messene trouverent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or ; où ces mots étoient gravés : AU PLUS SAGE. Le Senat de Messene s'assembla pour déliberer à qui on le devoit donner; les filles que Bias avoit traité si humainement, se présenterent à l'assemblée avec leurs parens, & ils crierent tous ensemble qu'il n'y avoit personne plus sage que Bias. Le Senat de Messene lui envoya ce vase. Bias le considera, & après avoir lû l'inscription qui étoit autour, il refusa de l'accepter, & dit que ce titre n'appartenoit qu'à Apollon.

Quelques-uns croyent que ce vase est la même chose que le trepied dont il est parlé dans la vie de Thalès, & que cette histoire n'a point d'autre fondement, que parceque le trepied fut renvoyé à Bias. D'autres mê-

mes disent que ce fut à lui à qui on l'apporta le premier.

Haliattes Roi de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grece Asiatique, vint mettre le siege devant Priene. Bias étoit pour lors le premier Magistrat de la ville ; il fit une vigoureuse résistance pendant très long-tems : Mais comme Haliattes paroissoit s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, & que d'ailleurs la ville étoit réduite dans une grande misere à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux Mulets qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils s'étoient échappés d'eux-mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine : il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville ; il lui donna

ordre secretement de remarquer en quel état étoient les assiegés. Bias se douta bien du dessein d'Haliattes ; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment, & fit ensorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance sans que céla parût affecté. Haliattes trompé par cette ruse, résolut aussi-tôt de lever le Siege ; il laissa les Prienéens en paix, & fit alliance avec eux. Il eut la curiosité de voir Bias ; il lui envoya dire de lui venir rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députés : Dites au Roi que je demeure ici, & que je lui commande de manger des oignons, & de pleurer le reste de ses jours.

Bias aimoit fort la Poësie : Il a fait plus de deux mille vers où il donnoit des preceptes pour enseigner à tout le monde la maniere dont chacun pouvoit vivre

heureux, & pour bien gouverner la République en paix & en guerre.

Il disoit ordinairement : Tâchez de plaire à tout le monde : si vous réussissez vous trouverez mille agrémens dans le cours de la vie ; le faste & le mépris qu'on fait paroître pour les autres, n'a jamais rien produit de bon.

Aimez vos amis avec discretion ; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec moderation ; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis ; ayez pour eux une même tendresse, mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, & soyez persuadés que la vertu de vos amis

ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler, c'est une marque de folie.

Tâchez pendant que vous êtes jeune d'acquerir la sagesse, ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition; c'est la seule chose dont la possession soit certaine, & qu'on ne pourra vous ravir.

La colere & la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très rares; les méchans & les foux sont en nombre infini.

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous aurez promis.

Parlez des Dieux d'une maniere convenable à leur grandeur ; & rendez-leur graces de toutes les bonnes actions que vous ferez.

Ne soyez pas importun ; il vaut beaucoup mieux qu'on vous oblige à recevoir, que d'obliger les autres à vous donner.

N'entreprenez rien témérairement ; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-la avec vigueur.

Gardez-vous bien de louer un homme à cause de ses richesses, s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, & comme si vous deviez rester long-tems sur la terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature ; les richesses ordinairement sont un effet du hazard ; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle étoit la chose qui flatoit davantage les hommes ? C'est l'esperance, répondit-il.

Quelle étoit celle qui leur plaisoit davantage ? le gain.

Quelle étoit la plus difficile à supporter ? le renversement de la fortune.

Il disoit qu'un homme étoit bien malheureux, lorsqu'il ne sçavoit pas souffrir les disgraces qui lui arrivoient.

Il étoit un jour dans un vaisseau, avec quelques impies : Il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse, que le vaisseau étoit à tout moment prêt à périr. Ces impies effrayés de la crainte de la mort invoquoient les Dieux. Taisez-vous, leur dit Bias, de peur qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes ici ; car nous serions tous perdus.

Une autre fois un impie lui

demanda quel étoit le culte qu'on devoit rendre aux Dieux ? Bias ne répondit rien. L'impie le pressa de lui dire la raison de son silence; C'est parce, répondit Bias, que tu me demandes des choses qui ne te regardent pas.

Il disoit qu'il aimoit beaucoup mieux juger un different entre deux de ses ennemis, qu'entre deux de ses amis, parce qu'on ne manquoit presque jamais à se brouiller avec celui de ses amis qu'on avoit condamné, & qu'il se pouvoit faire qu'on se racommoderoit avec celui de ses ennemis en faveur de qui on auroit décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devoit être puni de mort. Avant que de prononcer l'Arrêt, il se mit à pleurer en plein Senat : Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un, puisqu'il ne tient

qu'à vous de condamner ou d'absoudre un criminel? Je pleure, répondit Bias, parceque la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux, & que la Loi m'ordonne de n'avoir point d'égard au mouvement de la nature.

Bias n'a jamais compté au rang des veritables biens, aucunes des choses qui dépendent de la fortune: il croyoit que les richesses étoient des amusemens dont on se pouvoit passer aisément, & qu'elles ne servoient souvent qu'à détourner les hommes du chemin de la vertu.

Il se rencontra par hazard à Priene, lieu de sa naissance, lors de la prise & du sac de cette malheureuse ville: tous les Citoyens emportoient tout ce qu'ils pouvoient, & s'enfuyoient dans les lieux où ils croyoient pouvoir se mettre en sûreté; le seul Bias demeuroit tranquille au milieu

d'une si grande desolation, sans se remuer non plus que s'il eût été tout-à-fait insensible aux malheurs de sa patrie. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne songeoit pas à sauver quelque chose comme les autres? Je le fais aussi, répondit Bias; car je porte tout mon bien avec moi.

L'action qui termina les jours de Bias, n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'étoit fait porter dans le Senat, où il défendit l'interêt d'un de ses amis avec beaucoup de zele: comme il étoit déja fort vieux, il se trouva fatigué; il appuya sa tête contre la poitrine d'un fils de sa fille qui l'avoit accompagné. Quand l'Orateur de son adversaire eut fini son discours, les Juges prononcerent en faveur de Bias, qui expira aussitôt entre les bras de son petit-fils.

Toute la ville lui fit de magnifiques funerailles, & témoigna un regret extraordinaire de sa mort; on lui érigea un superbe tombeau sur lequel on fit graver ces paroles:

Priene a été la patrie de Bias, qui fut autrefois l'ornement de toute l'Ionie, & qui a eu des pensées plus relevées que le reste des Philosophes.

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où ceux de Priene lui rendoient des honneurs extraordinaires.



PERIANDRE

Tiran de Corinthe, contemporain des Philoſophes précédens; on ne ſçait pas préciſément l'année de ſa naiſſance, ni celle de ſa mort.

IL eſt aſſez extraordinaire que les Grecs ayent donné le titre de Sage à un homme auſſi fou que Periandre. Ils ſe ſont laiſſés ſurprendre à l'éclat de ſes illuſtres maximes, ſans avoir aucun égard à la vie déreglée qu'il a menée pendant qu'il a été ſur la terre. Il a toujours parlé comme un veritable ſage, & a perpetuellement vécu comme un enragé. Il eut pendant long-tems un commerce infame avec Cratée ſa propre mere, ſans avoir honte de ſe deshonorer. Un jour il fit vœu que s'il remportoit le prix

aux jeux Olympiques, il feroit ériger une ſtatue d'or en l'honneur de Jupiter : il fut victorieux dans les premiers jeux qu'on célébra ; mais comme il n'avoit point d'argent pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il fit arracher les ornemens à toutes les Dames qui s'étoient parées magnifiquement pour aſſiſter à une fête, & trouva par ce moyen de quoi accomplir ſon vœu.

Periandre étoit fils de Cypſele de la famille des Heraclides, & exerçoit la tirannie à Corinthe ville de ſa naiſſance, ſous le regne d'Haliattes Roi de Lydie. Il avoit épouſé Lyſis fille de Proclée Prince d'Epidaure. Il témoigna toujours beaucoup de paſſion pour elle, & changea ſon nom de Lyſis en celui de Meliſſe. Il eut deux fils de ce mariage ; Cypſele l'aîné avoit l'eſprit peſant & paroiſſoit preſque hebêté : mais Ly-

cophroon le cadet avoit un génie élevé, & étoit très propre à gouverner un Royaume.

Quelques concubines tâcherent de donner ombrage à Periandre de la conduite de Meliſſe ſa femme qui étoit groſſe pour lors, & lui firent quelques rapports dont il conçut une jalouſie furieuſe. Il la rencontra ſur le champ comme elle montoit un eſcalier, il lui donna un ſi grand coup de pié dans le ventre qu'il la jetta du haut en bas, & tua la mere & l'enfant qu'elle portoit. Il s'en repentit auſſi-tôt ; & comme il en étoit éperduement amoureux, il ſe jetta ſur le corps mort, où la paſſion & le deſeſpoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions : il fit éclater ſa colere ſur les femmes qui lui avoient mis ces ſoupçons dans l'eſprit ; il les fit prendre, & commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avoit fait à sa chere fille, il envoya querir ses deux petits-fils pour qui il avoit toute la tendresse possible, il les garda quelque tems avec lui pour se consoler : & lorsqu'il les renvoya, il leur dit en les embrassant : Mes enfans, vous connoissez le meurtrier de votre mere ; l'aîné ne prit point garde à ce que cela vouloit dire, mais le cadet en fut touché si sensiblement, que quand il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais parler à son pere, ni répondre à ce qu'il lui demandoit. Periandre indigné de la mauvaise humeur de son fils, le chassa de sa maison. Il fit plusieurs questions à Cypsele son aîné pour sçavoir ce que leur avoit dit Proclée. Cypsele qui avoit tout oublié, lui conta seulement le bon traitement

qu'ils en avoient reçû : cela ne contenta pas Periandre qui se douta bien qu'il falloit qu'il y eût autre chose ; il le pressa tant qu'à la fin Cypsele se ressouvint des dernieres paroles que Proclée leur avoit dites en partant, & en fit le récit à son pere. Periandre comprit aussi-tôt ce qu'on avoit voulû dire à ses enfans ; il tâcha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui ; il défendit à ceux qui le logeoient de le garder davantage dans leur maison. Lycophroon chassé de son asile, se presenta pour entrer dans plusieurs autres maisons, mais on le rebutoit par tout, parcequ'on craignoit les menaces de son pere. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort, & qui le reçurent chez eux, au hazard de desobéir au Roi. Periandre fit publier que quiconque

quiconque le recevroit, ou lui parleroit seulement, seroit puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouventa tous les Corinthiens; personne n'osoit plus avoir relation avec lui. Lycophroon passoit toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyoit comme une bête farouche. Quatre jours après, Periandre qui le vit presque mort de faim & de misere, fut touché de compassion : il alla à lui : O Lycophroon, lui-dit-il, quel sort est le plus souhaitable de mener une vie malheureuse comme tu fais, ou de disposer de ma puissance, & d'être entiérement le maître de tous les trésors que je possede? Tu es mon fils & Prince de la florissante ville de Corinthe; s'il est arrivé quelque accident, j'en ai des ressentimens d'autant plus vifs, que j'en suis

moi-même la cause : pour toi, tu t'es attiré toutes ces disgraces en irritant celui que tu devois respecter ; mais à present que tu connois ce que c'est que de s'opiniâtrer contre son pere, je te permets de revenir dans ma maison. Lycophroon insensible comme un rocher aux discours de Periandre, lui répondit froidement : Vous méritez vous-même la peine dont vous avez menacé les autres, puisque vous m'avez parlé. Quand Periandre vit qu'il étoit entiérement impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de ses yeux ; il le relegua à Corcyre qui étoit un pays de son obéissance.

Periandre étoit fort irrité contre Proclée qu'il croyoit auteur de la mesintelligence qui étoit entre lui & son fils : il leva des troupes, il se mit à la tête, &

alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure, il le fit prisonnier, & le garda sans lui ôter la vie.

Quelque tems après Periandre qui commençoit déja à devenir vieux, envoya à Corcyre querir Lycophroon, pour se démettre en sa faveur de la puissance Souveraine au préjudice de son aîné, qui étoit peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophroon ne voulut seulement répondre un mot à celui que Periandre avoit envoyé pour lui porter cette nouvelle. Periandre qui aimoit tendrement son fils, ne se rebuta point : il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre, croyant qu'elle auroit plus de crédit sur l'esprit de son frere, que toutes les finesses dont il s'étoit servi jusqu'alors pour le

gagner. Dès que cette jeune Princesse fut arrivée, elle conjura son frere par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher davantage de vaincre son opiniâtreté. Aimez-vous mieux, lui dit-elle, que le Royaume tombe à un étranger qu'à vous? La puissance est une maîtresse inconstante qui a quantité d'amans: notre pere est vieux & près de la mort; si vous ne venez promptement, notre maison va périr: songez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent & qui vous appartiennent légitimement. Lycophroon lui assura qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant que son pere y seroit. Quand la Princesse fût de retour & qu'elle eut raconté au Roi son pere la résolution de Lycophroon, Periandre renvoya pour la troisiéme fois à Corcyre, pour faire sçavoir à son fils

qu'il pouvoit venir quand il voudroit, se mettre en possession du Royaume de Corinthe; & que pour lui il étoit résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit; ils se disposerent l'un & l'autre à changer de pays; les Corcyriens en furent avertis, ils en eurent tant de peur, qu'ils massacrerent Lycrophoon de crainte que Periandre ne vînt demeurer chez eux. Periandre fut au desespoir de la mort de son fils. Il fit aussi-tôt prendre trois cens enfans des meilleures familles de Corcyre, & les envoya à Haliattes pour en faire des Eunuques; le vaisseau dans lequel ils étoient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menoit ces jeunes malheureux à Sardis, ils en eurent compassion; ils leur conseillerent secrettement de se

jetter dans le temple de Diane : dès qu'ils y furent entrés ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, & leur dirent qu'ils étoient sous la protection de la Déesse. Ils trouverent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Periandre : ils envoyoient tous les soirs tous les jeunes gens de Samos, garçons & filles, danser ensemble autour du temple ; ils leur donnoient des gâteaux faits avec du miel, que ces jeunes gens jettoient dans le temple en dansant. Les enfans de Corcyre les ramassoient & en vivoient. Comme ces danses recommençoient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyerent, & s'en retournerent chez eux. Periandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils comme il le voulut, qu'il résolut de ne pas

vivre davantage : mais comme il ne vouloit point que personne sçût le lieu où seroit son corps, il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y promener la nuit suivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreroient, & d'enterrer sur le champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là, & en fit revenir quatre autres, à qui il commanda de se promener par ce même chemin, & de ne pas manquer à tuer & à enterrer aussi-tôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreroient ensemble. Quand il eut renvoyé ceux-là, il en fit revenir un plus grand nombre, à qui il commanda pareillement de massacrer ces quatre-là, & de les enterrer dans le lieu où ils auroient fait le coup. Après qu'il eut ainsi disposé toutes choses

comme il le souhaitoit, il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il falloit dans le chemin détourné, où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrerent. Les Corinthiens lui firent une representation de tombeau, où ils graverent une épitaphe pour honorer sa memoire.

Periandre a été le premier qui s'est fait accompagner de gardes, & qui changea son nom de magistrat en celui de tiran. Il ne permettoit pas à tout le monde indifferemment de demeurer dans les villes. Thrasibule de qui il suivoit fort les avis, lui écrivit un jour cette Lettre.

,, Je n'ai rien caché à l'homme ,, que vous m'avez envoyé ; je ,, l'ai mené dans un bled ; j'ai ,, abatu en sa présence tous les ,, épis qui s'élevoient au-dessus ,, des autres. Suivez mon exem-

ple si vous désirez vous conser- «
ver dans votre domination; «
faites périr les principaux de «
la ville, amis ou ennemis: Car «
un usurpateur doit se défier mê- «
me de ceux qui paroissent ses «
plus grands amis. «

Periandre disoit qu'à force de réver & de travailler, il n'y avoit rien dont on ne vînt à bout, puisqu'on avoit trouvé le moyen de rompre un Isthme.

Qu'on ne devoit jamais se proposer ni l'or ni l'argent, pour récompense de ses actions.

Que les grands ne pouvoient avoir de garde plus sure que l'affection de leurs sujets.

Que rien n'étoit plus estimable que le repos.

Que le gouvernement populaire étoit meilleur que d'être soumis à une seule personne.

Et quand on lui demandoit pourquoi il se maintenoit tou-

jours dans la tirannie de Corinthe qu'il avoit uſurpée: C'eſt parce, diſoit-il, que quand on s'en eſt emparé une fois, il y a autant de danger à la quitter volontairement que par force.

Il croyoit qu'on n'étoit pas ſeulement obligé de punir ceux qui faiſoient du mal; mais encore ceux qu'on ſçavoit avoir deſſein d'en faire.

Les plaiſirs ſont paſſagers, diſoit-il, mais la gloire eſt éternelle.

Il faut être moderé dans ſon bonheur, & prudent dans l'adverſité.

Ne reveler jamais le ſecret qui nous a été confié.

Ne point regarder ſi nos amis ſont dans la proſperité ou dans la diſgrace; & avoir toujours les mêmes égards pour eux dans l'une & dans l'autre fortune.

Periandre aimoit les gens

ſçavans. Il écrivoit aux autres Sages de Grece pour les inviter à venir paſſer quelque tems à *Corinthe*, comme ils avoient fait à *Sardis*. Il les reçut agréablement, & fit tout ſon poſſible pour les bien contenter.

Il regna quarante ans, & mourut vers la quarante-deuxiéme Olympiade.

Quelques-uns croyent qu'il y a eu deux Periandres, & qu'on a attribué à un ſeul les paroles & les actions de tous les deux.



CHILON.

Il étoit vieux à la 52e Olympiade ; ainsi on peut le regarder à peu près du même âge que Pittacus.

CHILON florissoit à Lacedemone vers la 52e Olympiade. C'étoit un homme d'un esprit ferme & résolu, qui restoit toujours tranquille, & égal dans l'adversité comme dans la prosperité. Il vivoit retiré chez lui sans ambition, & croyoit que le tems le plus mal employé, étoit celui qu'on passoit dans de longs voyages. Sa vie étoit un modéle d'une vertu parfaite. Il pratiquoit sincérement tout ce qu'il disoit. Son silence & sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il régloit sa

vie ſur cette maxime dont il eſt l'auteur : *Qu'en toutes choſes, il falloit courir lentement.* Environ la 55e Olympiade il fut fait Ephore : c'étoit une dignité à Lacedemone qui contrebalançoit l'autorité des Rois. Son frere qui y prétendoit, en fut jaloux ; il ne put s'empêcher de lui en témoigner ſon reſſentiment. Chilon lui répondit froidement : On m'a choiſi, parcequ'on me croyoit plus propre que vous à ſouffrir le tort qu'on me fait de me tirer de mon repos, pour m'embarraſſer dans les affaires & me rendre eſclave.

Il croyoit qu'on ne devoit pas entierement rejetter l'art de deviner, & qu'un homme par la force de ſon eſprit, pouvoit connoître pluſieurs choſes futures.

Un jour Hippocrate avoit ſacrifié pendant les jeux Olympiques : dès qu'on eut mis la chair

des victimes dans des chaudieres pleines d'eau froide, l'eau s'échauffa tout d'un coup, & commença à boüillir de telle sorte, qu'elle se répandoit par dessus les bords sans qu'il y eût de feu sous les chaudieres. Chilon qui étoit present considera attentivement ce prodige; il conseilla à Hippocrate de ne se marier jamais, & que si par malheur il l'étoit déja, qu'il ne differât point à répudier sa femme, & à tuer tous les enfans qu'il avoit d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis; cela ne l'empêcha point de se marier, & il eut de sa femme le tiran Pisistrate, qui usurpa la souveraineté d'Athénes sa patrie.

Chilon une autre fois, après avoir exactement remarqué la qualité du terroir, & la situation de l'Isle de Cythere, s'écria devant tout le monde: Ah! plût aux Dieux que cette Isle n'eût

jamais été, ou que la mer l'eût submergée dès qu'elle a commencé à paroître! car je prévois qu'elle sera la ruine du peuple de Lacedemone. Chilon ne fut pas trompé. Cette Isle fut prise quelque tems après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le pays.

Il disoit ordinairement qu'il y avoit trois choses difficiles: garder le secret, souffrir les injures, & bien employer son tems.

Chilon étoit court & fort serré dans tous ses discours. Sa maniére de parler passa en proverbe.

Il disoit qu'il ne falloit jamais menacer personne, parceque c'étoit une foiblesse de femme.

Que la plus grande sagesse étoit de sçavoir retenir sa langue, & principalement dans un festin.

Qu'on ne devoit jamais mal parler de personne; qu'autrement on étoit perpetuellement

exposé à se faire des ennemis, & à entendre des choses fâcheuses.

Qu'il falloit plutôt visiter ses amis, lorsqu'ils étoient dans la disgrace, que dans la faveur.

Qu'il valoit mieux perdre, que de faire un gain injuste & malhonnête.

Qu'il ne falloit jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune.

Qu'un homme courageux devoit toujours être doux, & se faire plutôt respecter que craindre.

Que la meilleure politique dans un Etat, étoit d'enseigner aux Citoyens à bien conduire leur famille particuliere.

Qu'il falloit épouser une femme simple, & ne se pas ruiner à célébrer ses nôces.

Qu'on éprouvoit l'or & l'argent avec une pierre de touche; mais que c'étoit par le moyen de l'or & de l'argent, qu'on

éprouvoit le cœur des hommes.

Qu'il falloit user de toutes choses avec moderation, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour & la haine, disoit-il, ne durent pas éternellement : n'aimez jamais que comme si vous deviez haïr un jour, & ne haïssez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes : Qu'il ne falloit point souhaiter les choses qui étoient trop au-dessus de nous : & que celui qui répondoit pour un autre, ne manquoit jamais de perdre.

Periandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe, afin de se servir de son conseil pour pouvoir se maintenir dans la tirannie qu'il avoit usurpée. Chilon lui fit cette réponse : Vous voulez m'engager dans des troubles de

guerres, & m'exiler loin de mon pays, comme si cela vous devoit faire vivre en sureté : sçachez qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des Rois, & que le plus heureux de tous les tirans, est celui qui a le bonheur de mourir dans son lit.

Chilon se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblés autour de lui : Mes amis, leur dit-il, vous sçavez que j'ai fait & dit quantité de choses depuis si long-tems que je suis au monde ; j'ai tout repassé à loisir dans mon esprit, & je ne trouve pas que j'aye jamais fait aucune action dont je me repente, si ce n'est par hazard dans ce cas que je soumets à votre décision pour sçavoir si j'ai bien ou mal fait ; je me suis rencontré un jour moi troisiéme, pour être juge d'un de mes bons amis qui devoit être puni de mort suivant les Loix ;

j'étois fort embarrassé : il falloit de nécessité violer la Loi, ou faire mourir mon ami : après y avoir bien rêvé, je trouvai cet expédient. Je mis au jour avec tant d'adresse toutes les meilleures raisons de l'accusé, que les deux Collégues ne firent aucune difficulté de l'absoudre, & moi je l'avois condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné : j'ai satisfait aux devoirs d'ami & de juge ; cependant je sens je ne sçai quoi dans ma conscience qui me fait douter si mon conseil n'étoit point criminel.

Chilon accablé de vieillesse, mourut à Pise d'un excès de joie, en embrassant son fils qui venoit d'être couronné aux jeux Olympiques.

Les Lacedemoniens lui érigerent une statue après sa mort.

CLEOBULE

Contemporain & à peu près de même âge que Solon, c'est-à-dire, qu'il a vécu entre la 35e & 55e Olympiade.

CLEOBULE a été un des moins considérables entre les Sages, mais il a été un des plus heureux. Il étoit fils d'Evagoras issu d'Hercule, & naquit à Linde ville maritime de l'Isle de Rhodes, où il florissoit sous le regne de Crésus Roi de Lydie. Il fit paroître une grande sagesse dès son enfance. Il étoit très beau de visage, d'une taille avantageuse & d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte pour y apprendre la philosophie, selon la coutume de ces tems-là. A son retour il se

maria à une femme très vertueuſe, & vécut dans une grande tranquillité au milieu de ſa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célébre Cleobuline qui devint ſi ſçavante par ſon application & les bonnes inſtructions de ſon pere, qu'elle embarraſſoit tous les plus habiles Philoſophes de ſon tems, principalement par des queſtions énigmatiques. Elle étoit d'ailleurs ſi honnête & ſi bienfaiſante, qu'elle prenoit ſoin elle-même de laver les pieds aux amis & aux étrangers qui étoient à quelque feſtin chez ſon pere.

Cleobule fut choiſi pour gouverner le petit Etat des Lindiens. Il s'en acquita avec autant de facilité que s'il n'avoit eû qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvoit attirer la guerre, & entretint toujours une bonne intelligence tant entre les Citoyens, qu'avec les Etran-

gers. Son plus grand mérite dans les Lettres, étoit d'expliquer & de propoſer ſubtilement toutes ſortes de queſtions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux dans la Grece cet uſage des enigmes qu'il avoit appris des Egyptiens. Il eſt l'auteur de celle-ci.

Je ſuis un pere qui a douze fils, dont chacun a trente filles : mais de beauté bien differente. Les unes ont le viſage blanc, les autres l'ont fort noir. Elles ſont toutes immortelles, & ſi elles meurent tous les jours.

Cette énigme ſignifie l'année.

C'eſt auſſi lui qui a fait l'épigramme qui eſt ſur le tombeau de Midas, où il loue extraordinairement ce Roi. Quelques-uns l'avoient mal à propos attribué à Homere, qui eſt beaucoup antérieur à Midas.

Cleobule faiſoit principalement conſiſter la vertu dans la fuite de l'injuſtice, & des autres

vices. C'eſt dans ce ſentiment qu'Horace a dit :

Virtus eſt vitium fugere, & ſapientia prima Stultitiâ caruiſſe . . . . .

Il diſoit ordinairement qu'il falloit garder l'ordre, le tems & la meſure en toutes choſes.

Que pour bannir la grande folie qui régnoit dans tous les Etats, il falloit obliger chaque Citoyen à vivre ſelon ſa condition.

Qu'il n'y avoit rien de ſi commun dans le monde que l'ignorance & les grands parleurs.

Tâchez, diſoit-il, d'avoir toujours des ſentimens relevés, & ne ſoyez ni ingrat, ni infidele. Faites du bien à vos amis & à vos ennemis. Vous conſerverez les uns, & peut-être gagnerez-vous les autres.

Avant que de ſortir de votre logis, ſongez toujours à ce que vous allez faire ; & dès que vous

ſerez rentrés, examinez-vous, & repaſſez dans votre eſprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, & écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de perſonne.

Conſeillez toujours ce que vous croirez de plus raiſonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaiſirs.

Accommodez-vous avec vos ennemis, ſi vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfans.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous en orgueilliſſez point: mais auſſi ne vous laiſſez point accabler, lorſqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours ſelon votre condition: car ſi vous épouſez une femme d'une naiſſance

plus

plus relevée que vous, vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parens.

Il disoit qu'on devoit avoir un soin particulier des filles, & qu'il ne les falloit jamais marier que lorsqu'elles étoient filles d'âge, mais femmes par la conduite & par la raison.

Qu'un homme ne devoit jamais caresser sa femme, ni la quereller devant les étrangers; car dans l'un il y avoit de la foiblesse, & dans l'autre de la folie.

Lorsque Cleobule sçut que Solon avoit entierement abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre.

« Vous avez une grande quantité d'amis qui ont tous des maisons à votre service : je crois pourtant que vous ne pouvez être mieux qu'à Linde. C'est une ville maritime »

„ entiérement libre: vous n'au-
„ rez rien à craindre de Pisistra-
„ te, & tous vos amis pourront
„ vous venir voir en sereté.

Cleobule sçut ménager heureusement toutes sortes d'avantages dans une condition mediocre, & dans une vie dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux pere, heureux mari, heureux citoyen, heureux philosophe, & mourut enfin âgé de plus de soixante-dix ans, après avoir été fort honoré pendant toute sa vie. Les Lindiens témoignerent un regret très sensible de l'avoir perdu. Ils lui érigerent un tombeau magnifique, sur lequel ils firent graver une Epitaphe pour honorer sa memoire.



EPIMENIDES

Vint à Athénes dans la 46e Olympiade. On a prétendu qu'il avoit été endormi 57 ans dans une Caverne ; qu'il en avoit vécu 154, d'autres disent 157, & d'autres 298.

EPIMENIDES de Gnosse, florissoit dans l'Isle de Créte, vers le tems que Solon étoit en grand crédit à Athénes. C'étoit un saint homme qui vivoit fort religieusement : On le croyoit fils de la Nymphe Balte. Tous les Grecs étoient persuadés qu'il étoit inspiré de quelque esprit celeste, & qu'il avoit souvent des révélations divines. Il s'appliquoit entiérement à la Poësie & à tout ce qui regardoit le culte divin ; c'est lui qui a com-

mencé à consacrer les temples ; & à purifier les campagnes, les villes & même les maisons particuliéres. Il n'avoit pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays. Saint Paul dans l'Epître à Tite, a cité un de ses vers ; où il disoit, en parlant des peuples de Créte, que c'étoit de grands menteurs, des paresseux & de méchantes bêtes.

Son pere l'envoya un jour querir une brebis à la campagne : Epimenides en revenant se détourna un peu du grand chemin, & entra vers le midi dans une caverne pour se reposer quelque tems en attendant que la chaleur fût passée ; il y demeura endormi pendant cinquante-sept ans. Quand il fut éveillé, comme il croyoit n'avoir pas fait un long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; il ne l'apperçut point :

il sortit de sa caverne, & fut fort surpris de voir la face de la terre changée entiérement. Il courut fort étonné au lieu où il avoit pris la brebis ; il trouva que la maison avoit changé de maître, & que personne ne sçavoit ce qu'il vouloit dire ; il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse ; il rencontroit par tout des visages inconnus, sa surprise augmentoit à tous momens. Comme il entroit dans la maison de son pere, on lui demanda qui il étoit, & ce qu'il vouloit ; à la fin il se fit reconnoître avec bien de la peine par son jeune frere qui n'étoit qu'un enfant lors de son départ, & qu'il trouva déja cassé de vieillesse à son retour. Une avanture si extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le pays ; chacun regarda aussi-tôt Epimenides comme le favori des Dieux. Ceux qui ne sçauroient

s'imaginer qu'Epimenides ait pû dormir si long-tems, croyent qu'il employa ces cinquante-sept ans à voyager inconnu dans les pays étrangers, & qu'il s'appliquoit à connoître les simples.

Après que Mégaclès eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon, jusqu'au pied des Autels, les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troubloit tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désoloit tout le pays, ils croyoient qu'il revenoit des esprits par toute la ville. On consulta les Devins, qui connurent par leurs sacrifices qu'on avoit commis quelqu'abomination, dont toute la ville avoit été souillée. On envoya aussi-tôt Nycias en Crete: on lui donna un vaisseau pour amener Epimenides dont la réputation s'étoit déja étendue

dans toute la Grece. Dès qu'Epimenides fut arrivé à Athénes, il prit des brebis noires & des blanches qu'il mena dans l'Areopage, d'où il les laissa aller par tout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, & commanda à ceux qu'il avoit choisis pour cela, de les immoler chacune en l'honneur de quelque Dieu particulier dans le propre lieu où elles se seroient reposées. C'est de-là qu'on voyoit encore autour d'Athénes du tems de Laërce, plusieurs Autels consacrés à des Dieux dont on ne sçavoit point le nom. Tout cela fut exécuté fidélement; la peste cessa aussitôt, & les Phantômes ne troublérent plus personne.

Epimenides en arrivant à Athénes fit grande amitié avec Solon, & contribua beaucoup à l'établissement de ses loix. Il fit connoître à tout le monde l'inu-

tilité des cérémonies barbares que les femmes obſervoient dans les funerailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athénes à s'adonner à la priere, & à faire des ſacrifices, & le diſpoſa par ce moyen à vivre ſelon l'équité, & à ne ſe point révolter contre les Magiſtrats.

Un jour après avoir conſideré le port de Munichie, il dit à ceux qui étoient autour de lui : Les hommes vivent dans des ténébres bien épaiſſes touchant les choſes futures. Helas! ſi les Athéniens ſçavoient combien ce port doit cauſer de malheur à leur pays, ils le mangeroient tout à l'heure à belles dents.

Quand Epimenides eut demeuré quelque tems à Athénes, il ſe diſpoſa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaiſſeau, & lui préſenterent un talent pour ſa peine. Epimeni-

des les remercia fort honêtement, & ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, & d'établir une liaison très étroite entre les Athéniens & les Gnossiens. Avant que de partir il fit construire un beau Temple à Athénes à l'honneur des Furies.

Epimenides tâchoit de persuader au peuple qu'il étoit Eacus, & qu'il ressuscitoit souvent. On ne l'a jamais vû manger. On dit que les Nymphes le nourrissoient, & qu'il gardoit dans l'ongle d'un bœuf la mane qu'elles lui apportoient: que cette mane se convertissoit toute en sa substance, sans que jamais aucun excrement sortît de son corps.

Il prédit aux Lacedemoniens la dure servitude que les Arcadiens leur feroient souffrir.

Un jour comme il bâtissoit un temple qu'il avoit résolu de con-

ſacrer aux Nymphes, on entendit une voix du Ciel qui lui cria: O Epimenides, ne dédie point ce temple aux Nymphes, mais à Jupiter même.

Quand il eut appris que Solon s'étoit retiré d'Athénes, il lui écrivit cette lettre pour le conſoler, & tâcher de l'attirer dans l'Iſle de Crete.

„ Ayez bon courage, mon „ cher ami, ſi Piſiſtrate avoit ré- „ duit des gens accoutumés à la „ ſervitude, ou qui n'euſſent ja- „ mais véçu ſous de bonnes loix, „ peut-être que ſa domination „ pourroit durer long-tems; mais „ il a affaire à des hommes libres „ qui ne manquent pas de coura- „ ge. Ils ne tarderont guéres à ſe „ reſſouvenir des préceptes de „ Solon. Ils auront honte de leurs „ chaînes, & ne pourront pas „ ſouffrir qu'un tiran les tienne „ plus long-tems en eſclavage.

Enfin quand Pisistrate resteroit « le maître pendant toute sa vie, « son royaume ne passera jamais à « ses enfans ; car il est impossible « que des gens accoutumés à vi- « vre librement sous de bonnes « loix, puissent jamais se résoudre « à rester éternellement dans la « servitude. Pour ce qui est de « vous, je vous prie de ne point « demeurer toujours errant de « côté & d'autre : dépêchez-vous « de nous venir trouver en Crete « où il n'y a aucun tiran qui tour- « mente personne. Car je crains « fort que si les amis de Pisistrate « vous rencontroient dans leur « chemin, comme cela peut arri- « ver, ils ne vous fissent un mau- « vais parti. «

Epimenides passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes ; comme il aimoit fort la Poësie, il écrivit plusieurs Ouvrages en vers. Il fit entr'autres

un Poëme de la génération des Curetes & des Corybantes, & un autre de l'expedition de Colchos. Il composa aussi un traité en Prose des Sacrifices & de la République de Crete ; & un autre Ouvrage dont le sujet étoit Minos & Rhadamante. Il mourut âgé de 157 ans. D'autres disent de 299. Comme toute la vie d'Epimenides fut misterieuse, quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Ceux de Crete lui firent des sacrifices comme à un Dieu, & ne l'appelloient ordinairement que le Curete. Les Lacedemoniens garderent son corps très précieusement chez eux à cause d'un ancien Oracle qui les avertit de le faire.

ANACHARSIS.

Il vint à Athénes dans la 47e Olympiade, & fut tué peu de tems après qu'il fut retourné dans son pays ; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plûpart des précédens.

ANACHARSIS, Scythe de Nation, a tenu un rang considerable entre les Sages. Il étoit frere de Caduidas Roi de Scythie, & fils de Gnurus & d'une femme Grecque ; c'étoit ce qui lui avoit donné le moyen de bien apprendre les deux langues. Il avoit beaucoup de vivacité & d'éloquence ; il étoit hardi & constant dans tout ce qu'il entreprenoit. Il s'habilloit en tout tems d'une grosse robe double, & ne vivoit jamais que

de lait & de fromage. Ses harangues étoient d'un stile serré & pressant, & comme il ne se rebutoit point, il ne manquoit jamais à venir à bout des choses dont il se mêloit. Sa maniere de parler hardie & éloquente, avoit passé en proverbe; quand quelqu'un l'imitoit, on disoit de lui qu'il faisoit des discours à la Scythe.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athénes; dès qu'il y fut arrivé, il alla frapper à la porte de Solon, & dit à celui qui lui vint ouvrir, d'aller avertir Solon qu'il étoit à sa porte, & qu'il venoit exprès pour le voir & pour demeurer chez lui quelque tems. Solon lui fit cette réponse: qu'on ne devoit faire des hôtes que dans son propre pays, ou dans des endroits qui y avoient quelque relation. Anacharsis entra là-dessus; Hé

bien, dit-il à Solon, puisque tu es maintenant dans ton pays & dans ta propre maison, c'est à toi à faire des hôtes; commence donc à faire amitié avec moi. Solon s'étonna de la vivacité de cette repartie; il consentit avec plaisir de devenir l'hôte d'Anacharsis, & lia avec lui une amitié très étroite qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimoit fort la Poësie; il écrivit en vers les Loix des Scythes, avec un Traité de la Guerre.

Il disoit ordinairement que la vigne portoit trois sortes de raisins, le plaisir, l'yvrognerie, & le repentir.

Il s'étonnoit de ce que dans toutes les assemblées publiques qui se tenoient à Athénes, les Sages se contentoient de proposer les matieres, & que les foux décidoient. Mais il ne pou-

voit comprendre pourquoi on punissoit ceux qui disoient des injures, & qu'on donnoit de grandes récompenses aux Athletes & aux Joueurs qui se frappoient rudement les uns les autres.

Il n'étoit pas moins surpris de ce que les Grecs au commencement de leurs repas se servoient de verres mediocres, & qu'ils en prenoient de grands sur la fin, lorsqu'ils commençoient à être saouls.

Il ne pouvoit souffrir les libertés que chacun se donnoit dans les festins.

Un jour on lui demanda ce qu'il falloit faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin. Il n'y a point de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme yvre devant les yeux, afin qu'il le considere à loisir.

On voulut sçavoir de lui s'il y

avoit des inſtrumens de Muſique en Scythie ; il répondit qu'il n'y avoit pas même de vignes.

Il appelloit l'huile dont ſe frotoient les Athletes avant de ſe battre, la préparation à une folie enragée.

Un jour après avoir conſideré l'épaiſſeur des planches d'un vaiſſeau : Helas ! s'écria-t-il, ceux qui voyagent ſur mer ne ſont éloignés de la mort que de quatre doigts.

On lui demanda quel étoit le navire le plus ſûr ; C'eſt, répondit-il, celui qui eſt arrivé au port.

Il répetoit ſouvent, que tout homme devoit s'appliquer entiérement à ſe rendre le maître de ſa langue & de ſon ventre.

Il avoit toujours en dormant ſa main droite ſur ſa bouche, pour marquer qu'il n'y avoit rien à quoi nous dûſſions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un Athénien lui faisoit un jour des reproches de ce qu'il étoit Scythe : Mon pays me deshonore, répondit-il ; mais toi tu deshonores le tien.

On lui demanda ce que les hommes avoient de meilleur, & de plus méchant ; C'est la langue, répondit-il.

Il vaut beaucoup mieux, disoit-il, n'avoir qu'un ami, pourvû qu'il soit vrai, que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandoit s'il y avoit plus de vivans que de morts ; ceux qui sont sur la mer, répondit-il, en quel rang les mettez-vous ?

Il disoit que les marchés étoient des lieux que les hommes avoient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour comme il passoit dans une rue un jeune étourdi lui fit

quelque outrage ; Anacharsis le regarda, & lui dit froidement : Jeune homme, si tu ne peus pas porter le vin dans ta jeunesse, tu auras tout le tems de bien porter l'eau quand tu seras vieux.

Il comparoit ordinairement les loix aux toiles d'araignées, & se moquoit de Solon qui prétendoit avec quelques écritures empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Un jour Anacharsis alla consulter la Prêtresse d'Apolon, pour sçavoir s'il y avoit quelqu'un plus sage que lui : Oui, répondit l'Oracle, c'est un certain Mison de Chenes. Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler : il l'alla chercher dans un village où il s'étoit retiré. Il le trouva qui racommodoit sa charue. O Mison,

lui cria-t-il, il n'eſt plus tems maintenant de labourer la terre. Au contraire, répondit Miſon, il eſt même tems de racommoder ſa charue quand il y a quelque choſe de rompu. Ce Miſon a été mis par Platon au nombre des Sages : il s'étoit retiré dans la ſolitude, où il paſſa toute ſa vie ſans avoir de commerce avec perſonne, parce qu'il haïſſoit naturellement tous les hommes. On l'apperçut un jour dans un petit coin fort retiré, où il rioit de toutes ſes forces : quelqu'un s'approcha de lui, & lui demanda pourquoi il rioit ſi fort, puiſqu'il n'y avoit perſonne avec lui. Il répondit que c'étoit cela même qui le faiſoit rire.

Créſus qui avoit fort entendu parler de la réputation d'Anacharſis, lui envoya offrir de l'argent, & le prier de le venir voir à Sardis. Anacharſis lui fit cette réponſe :

Je ſuis venu en Grece, ô Roi «
des Lydiens, pour y apprendre «
les langues, les mœurs, & les «
loix du pays. Je n'ai point be- «
ſoin d'or ni d'argent, & je ſerai «
très content, ſi je m'en retour- «
ne en *Scythie* plus habile que je «
n'étois, lorſque j'en ſuis ſorti : «
j'irai pourtant vous voir : car «
j'ai beaucoup d'envie d'être au «
nombre de vos amis. «

Après qu'Anacharſis eut demeuré long-tems en Grece, il ſe diſpoſa à s'en retourner. En paſſant par Cyſique, il trouva les Cyſiceniens qui célébroient avec de grandes ſolemnités, la fête de la mere des Dieux. Anacharſis fit vœu à cette Déeſſe de lui faire les mêmes ſacrifices, & d'établir la même fête en ſon honneur dans ſon pays, en cas qu'il y retournât ſans péril. Quand il fut arrivé dans la Scythie, il voulut changer les anciennes coutumes

du pays, & y établir les loix des Grecs. Cela déplut fort aux Scythes.

Un jour Anacharsis entra secretement dans une épaisse forêt du pays d'Hylée, afin de pouvoir accomplir sans être apperçu, le vœu qu'il avoit fait à Cybele; il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une representation de la Déesse à la grecque. Il fut découvert par un Scythe qui en alla avertir le Roi. Le Roi vint aussi-tôt dans la forêt; il surprit sur le fait son frere Anacharsis. Il lui tira une fléche dont il le perça. Anacharsis expira aussitôt en s'écriant: On m'a laissé en repos dans la Grece, où j'étois allé pour m'instruire de la langue & des mœurs du pays, & l'envie m'a fait périr dans le propre pays de ma naissance. On lui érigea plusieurs statues après sa mort.

PYTHAGORE

Florissoit dès la 60e Olympiade, vint en Italie dans la 62e, mourut la 4e année de la 70e, âgé de 80 ans, ou comme d'autres disent, de 90.

IL y a une célébre division de la Philosophie, en Ionique & Italique. Thalès de Milet a été chef de la secte Ionique, & Pythagore de la secte Italique.

Aristippe le Cirenaïque rapporte que ce Philosophe fut nommé Pythagore, parcequ'il ne prononçoit jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Apollon Pythien. C'est lui qui a refusé le premier, par modestie, le titre de Sage, & il s'est contenté de celui de Philosophe.

La plus commune opinion est

que Pythagore étoit de Samos & fils de Mnesarque Sculpteur ; quoique d'autres assurent qu'il étoit Toscan , & qu'il naquit dans une de ces petites Isles dont les Athéniens s'emparerent le long de la mer Tirrene.

Pythagore sçavoit la même profession de son pere. Il avoit autrefois fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent ; dont il fit présent à trois Prêtres Egyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Pherecide, auquel il s'attacha particuliérement ; Pherecide de son côté aimoit fort Pythagore. Un jour même Pherecide étoit en grand danger de mourir : Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portoit : mais Pherecide qui craignoit que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte, & fourra ses doigts au travers d'une fente ;

sente; Regardes, lui dit-il, & juges de l'état où je suis par mes doigts que tu vois tout décharnés.

Après la mort de Pherecide, Pythagore étudia quelque tems à Samos sous Hermodamante; ensuite, comme il avoit un désir extraordinaire de s'instruire & de connoître les mœurs des étrangers; il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voyager. Il demeura un tems assez considérable en Egypte pour converser avec les Prêtres, & pour pénétrer dans les choses les plus secretes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connoître la science des Mages. Enfin après avoir voyagé par curiosité dans divers endroits de l'Orient,

il vint en Créte, où il fit une liaison très étroite avec le sage Epimenides. De là il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée sous la tirannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, & s'établit à Crotone dans la maison de Milon, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la secte dont il est l'auteur a été appellée Italique.

La réputation de Pythagore ne tarda guéres à se répandre par toute l'Italie. Plus de 300 disciples s'attachérent à lui, & composerent une petite République très bien reglée. Plusieurs ont écrit que Numa étoit de ce nombre, & qu'il demeuroit actuellement à Crotone chez Pythagore, lorsqu'il fut élu Roi de Rome : mais les bons Chronologistes prétendent que cela

n'a été avancé ſans autre fondement que, parceque Pythagore avoit des ſentimens conformes à ceux de Numa, qui vivoit longtems auparavant.

Pythagore diſoit qu'entre amis toutes choſes étoient communes, & que l'amitié rendoit les gens égaux. Ses diſciples ne poſſedoient rien en particulier : ils mêloient tout leur bien enſemble, & ne faiſoient qu'une même bourſe. Ils paſſoient les cinq premieres années à écouter les préceptes de leur maître, ſans jamais ouvrir la bouche pour dire ſeulement un mot. Après cette longue & rigoureuſe épreuve, il leur étoit permis de parler, de venir voir Pythagore, & de converſer avec lui.

Pythagore avoit un air fort majeſtueux. Il étoit d'une taille avantageuſe ; bien fait & très beau de viſage. Il s'habilloit en

tout tems d'une belle robe de laine blanche, toujours extrémement propre. Il n'étoit sujet à aucune passion. Il gardoit perpetuellement un grand sérieux.

Jamais on ne l'a vû rire, ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne vouloit châtier personne quand il étoit en colere, non pas même seulement donner un coup à un Esclave. Ses disciples le prenoient pour Apollon. On venoit en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, & de le considerer au milieu de ses disciples. Plus de six cens personnes de differens pays arrivoient toutes les nuits à Crotone; c'étoit une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvoit avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des loix à plusieurs peuples qui l'en avoient prié. Il étoit tellement admiré

de tout le monde, que l'on ne faisoit aucune difference entre ses paroles & les oracles de Delphes. Il défendoit expressément de jurer, & de prendre les Dieux à témoin. Il disoit que chacun devoit s'efforcer d'être tellement honnête homme, que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenoit que le monde étoit animé & intelligent; que l'ame de cette grosse machine est l'*Ether*, d'où sont tirées toutes les ames particuliéres, tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les ames étoient immortelles : mais il croyoit qu'elles erroient de côté & d'autre dans l'air, & qu'elles s'emparoient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontroient. Qu'une ame, par exemple, sortant du corps d'un homme, entroit dans le corps d'un

cheval, d'un loup, d'un âne, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson, ou de quelqu'autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune difference; de même qu'une ame sortant du corps, de n'importe quel animal, entroit indifferemment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendoit expressément de manger des animaux. Il croyoit qu'on ne faisoit pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron ou quelqu'autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'étoit les mêmes ames pour toutes les choses vivantes.

Pythagore pour persuader tout le monde de sa doctrine de la Métempsicose, disoit qu'il avoit été autrefois Æthalide, & qu'il avoit passé pour le fils de Mercure. Que c'étoit pour lors, que

Mercure lui avoit dit de lui demander tout ce qu'il lui plairoit hors l'immortalité, & que ses souhaits seroient accomplis. Pythagore lui demanda la grace de se souvenir également bien de toutes les choses qui se passeroient dans le monde, soit pendant sa vie ou pendant sa mort, & que depuis ce tems-là, il sçavoit très exactement tout ce qui étoit arrivé. Que quelque tems après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe, qu'il se trouva au siege de Troye où il fut dangereusement blessé par Menelas. Qu'ensuite son ame passa dans Hermotimus, & que dans ce tems-là pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avoit fait, il s'en alla dans le pays des Branchides; il entra dans le temple d'Apollon, & fit voir son bouclier tout pourri que Menelas en revenant de Troye

avoit consacré à ce Dieu, pour marque de sa victoire.

Aprés Hermotimus, il devint le Pêcheur Pyrrhus, & ensuite le Philosophe Pythagore, sans compter qu'il avoit encore été auparavant le Coq de Mycile, & le Paon de je ne sçai qui.

Il assuroit que, dans les voyages qu'il avoit faits aux enfers, il avoit remarqué l'ame du Poëte Hesiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homere, il l'avoit vûe penduë à un arbre, où elle étoit environnée de serpens, à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux Dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans

sa maison. On dit qu'il pria sa mere d'écrire exactement tout ce qui se passeroit pendant son absence : il s'enferma dans sa caverne, & après y avoir demeuré une année entiere, il en sortit sale, maigre & hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple & dit qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussi-tôt qu'il y avoit quelque chose de divin dans Pythagore; chacun se mit à pleurer & à jetter de grands cris : les hommes le prierent de vouloir bien instruire leurs femmes; c'est de-là que les femmes de Crotone ont été appellées Pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des Jeux publics; il fit venir à lui par de cer-

tains cris un Aigle qu'il avoit apprivoisé sans qu'on en sçût rien ; tout le peuple fut fort étonné. Pythagore pour rendre la chose plus specieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Pythagore ne sacrifioit jamais que des pains, des gâteaux & d'autres choses semblables. Il disoit que les Dieux avoient horreur des victimes sanglantes, & que cela étoit capable d'attirer leur indignation sur ceux qui prétendoient les honorer par de tels sacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore par toutes ces maximes, vouloit détourner les hommes de la bonne chere, & les accoutumer à vivre simplement, parcequ'on s'en porte beaucoup mieux, que l'esprit est libre & en état de faire ses fonctions ; & pour donner l'exem-

ple, il ne buvoit presque jamais que de l'eau, & ne vivoit en tout tems que de pain, de miel, de fruits & de légumes, excepté les féves, sans qu'on sçache aucune bonne raison qui pût l'obliger à respecter cette plante.

Pythagore disoit que la vie étoit semblable à une foire; car comme dans une foire les uns viennent pour s'exercer aux combats, d'autres pour negocier, & d'autres simplement pour regarder; ainsi dans la vie les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, & les autres ne cherchent simplement qu'à connoître la verité.

Il ne vouloit pas que personne demandât jamais rien pour soi, parceque chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Il distinguoit l'âge de l'homme en quatre parties égales; il disoit qu'on étoit enfant jusqu'à vingt

ans ; jeune homme jusqu'à quarante, homme jusqu'à soixante, & vieux jusqu'à quatre-vingt ; passé cela il ne comptoit plus personne au nombre des vivans.

Il aimoit fort la Geometrie & l'Astronomie ; c'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin & l'étoile du soir n'étoient qu'un même astre ; & qui a démontré qu'en tout triangle rectangle, le quarré de l'hypotenuse est égal au quarré des deux autres jambes. On dit que Pythagore fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux Theoréme, que s'en croyant redevable à l'inspiration des Dieux, il voulut en faire éclater sa reconnoissance par une hecatombe, c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs ; cela est rapporté dans plusieurs endroits, quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore ; mais il se pouvoit faire que c'é-

toit des bœufs faits avec du miel & de la farine, comme en immoloient les Pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en étoit mort de joie : mais il ne paroît pas, par ce qu'en écrit Laërce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avoit grand soin d'entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre ses disciples ; souvent en les instruisant, il leur parloit par certaines paraboles : Il leur disoit, par exemple, qu'il ne falloit jamais sauter par dessus une balance, pour leur faire connoître qu'ils ne devoient jamais s'écarter de la justice.

Qu'il ne falloit point s'asseoir sur la provision du jour, pour leur marquer qu'on ne devoit pas tellement s'arrêter sur le présent, qu'on n'eût aussi quelque soin de l'avenir.

Il les avertissoit de passer tou-

les jours quelque tems en particulier, & de se dire à eux-mêmes: A quoi as-tu employé la journée? Où as-tu été? Qu'as-tu fait à propos? Qu'as-tu fait à contretems?

Il leur recommandoit de garder toujours un exterieur modeste & composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvemens de joie ou de tristesse; d'avoir de la tendresse pour leurs parens; de respecter les vieillards; de prendre de l'exercice, de crainte de devenir trop gras; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Qu'il falloit avoir un soin très particulier d'honorer les Dieux, & de leur rendre le culte qui leur est dû.

Le Scythe Zamolxis esclave de Pythagore, sçut si bien profiter des préceptes de son maître, que quand il s'en fut re-

tourné dans son pays, les Scythes lui firent des sacrifices & le mirent au nombre des Dieux.

Pythagore croyoit que le premier principe de toutes choses, étoit l'unité; que de-là venoient les nombres, les points; des points, les lignes; des lignes, les superficies; des superficies, les solides, & des solides les quatre élemens, le feu, l'air, l'eau & la terre, dont tout le monde étoit composé; & que ces élemens se changeoient perpetuellement les uns dans les autres: mais que rien ne perissoit jamais dans l'Univers, & que tout ce qui arrivoit n'étoit que des changemens.

Il disoit que la terre étoit ronde & placée au milieu du monde; qu'elle étoit habitée en tout sens, & par consequent qu'il y avoit des Antipodes qui marchoient les pieds opposés

aux nôtres. Que l'air qui l'environnoit étoit grossier, & presque immobile, & que c'étoit pour cela que tous les animaux qui habitoient la terre, étoient mortels & sujets à la corruption. Qu'au contraire l'air du haut des cieux étoit très subtil & dans une agitation perpetuelle, ce qui faisoit que tous les animaux qui le remplissoient étoient immortels, & par consequent divins; qu'ainsi le soleil, la lune, & tous les autres astres étoient des Dieux, parcequ'ils étoient placés au milieu de cet air subtil & de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce Philosophe; quelques-uns disent que certains disciples qu'il n'avoit pas voulu recevoir, furent tellement indignés de ce refus, qu'ils mirent le feu à la maison

de Milon où étoit Pythagore. D'autres assurent que c'étoient les Crotoniates qui firent le coup, parcequ'ils craignoient que Pythagore ne voulût se rendre Souverain dans leur pays. Quoi qu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout étoit en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois des Muses à Metaponte, où il se laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il rencontra dans son chemin un champ de féves qu'il falloit traverser, que jamais Pythagore ne s'y put résoudre : Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres féves. Il attendit tranquillement les Crotoniates qui le massacrerent avec la plûpart de ses disciples. D'autres enfin rapportent que ce n'étoit pas les Crotoniates; mais qu'après que

la guerre fut déclarée entre les Agrigentins & les Siracusains, Pythagore alla au secours des Agrigentins, ses alliés ; les Agrigentins furent mis en fuite, & que c'étoit là que Pythagore en se retirant, trouva effectivement un champ de féves qu'il ne voulut pas traverser, qu'il aima mieux tendre la gorge aux Siracusains qui le percerent de plusieurs coups. La plûpart des disciples qui l'accompagnoient furent aussi massacrés ; il ne s'en sauva que très peu, du nombre desquels fut Architas de Tarente, qui passa pour le plus grand Geometre de son tems.



HERACLITE

Florissoit dans la 69e Olympiade.

HERACLITE d'Ephése fils de Blyson, florissoit vers la 69e Olympiade. On l'appelloit ordinairement le Philosophe ténébreux, parcequ'il ne parloit jamais que par énigmes. Laërce rapporte que c'étoit un homme plein de lui-même, & qui méprisoit presque tout le monde.

Il disoit qu'Homere & Archilocus devoient être chassés par tout à coups de poing.

Il ne pouvoit pardonner aux Ephésiens qui avoient exilé son ami Hermodorus. Il publioit hautement que tous les hommes de cette ville méritoient la mort, & les enfans d'être tous bannis,

pour expier le crime qu'ils avoient commis en releguant honteusement leur meilleur Citoyen, & le plus grand homme de toute la République.

Heraclite n'avoit jamais eu de maître. C'étoit par ses profondes méditations qu'il devint si habile. Il avoit du mépris pour ce que faisoient tous les hommes, & étoit sensiblement touché de leur aveuglement : Cela l'avoit rendu si chagrin, qu'il pleuroit toujours. Juvenal oppose ce Philosophe à Démocrite, qui rioit perpetuellement. Il dit que chacun peut aisément censurer par des ris sévéres, les vices & les folies du siécle ; mais qu'il s'étonne quelle source pouvoit fournir une assez grande quantité d'eau, pour suffire aux larmes qui couloient continuellement des yeux d'Heraclite.

Heraclite n'avoit pas toujours

été dans les mêmes sentimens; lorsqu'il étoit jeune, il disoit qu'il ne sçavoit rien; & quand il fut plus avancé en âge, il assuroit qu'il sçavoit tout, & que rien ne lui étoit inconnu. Tous les hommes lui déplaisoient; il fuyoit leur compagnie, & alloit jouer aux osselets & à d'autres jeux innocens devant le temple de Diane, avec tous les petits enfans de la ville. Les Ephésiens s'assembloient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disoit Heraclite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces petits enfans? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la République?

Les Ephésiens le prierent un jour de leur donner des loix; mais Heraclite ne voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étoient

déja trop corrompues, & qu'il ne voyoit aucun moyen de leur faire changer de vie.

Il disoit que les peuples devoient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs loix, que pour la défense de leurs murailles.

Qu'il falloit être plus prompt à appaiser un ressentiment, qu'à éteindre un incendie, parceque les suites de l'un étoient infiniment plus dangereuses que les suites de l'autre. Qu'un incendie ne se terminoit jamais qu'à l'embrasement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment pouvoit causer de cruelles guerres, d'où s'ensuivoit la ruine, & quelquefois la destruction totale des peuples.

Il s'émut un jour une sédition dans la ville d'Ephése: quelques-uns prierent Heraclite de dire devant tout le peuple la maniere

dont il falloit empêcher les séditions. Heraclite monta dans une chaire élevée ; il demanda un verre qu'il remplit d'eau froide ; il y mêla un peu de legumes sauvages, & après avoir avalé cette composition ; il se retira sans rien dire. Il vouloit faire connoître par-là que pour prévenir les séditions, il falloit bannir le luxe & les délices hors de la Republique, & accoutumer les Citoyens à se contenter de peu.

Heraclite composa un livre de la nature, qu'il fit mettre dans le temple de Diane ; il étoit écrit d'une maniere très obscure, afin qu'il n'y eût que les habiles gens qui le lussent, de peur que si le peuple y trouvoit goût, il ne devînt trop commun, & que cela ne le fît mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire, parce, dit Lucrece, que personne n'entendoit ce qu'il vouloit

dire. Darius Roi de Perse en ayant entendu parler, écrivit à l'auteur, pour l'engager à venir demeurer en Perse, & le lui expliquer, lui offrant une récompense considérable, & un logement dans son Palais : mais Heraclite le refusa.

Ce Philosophe ne parloit presque jamais ; & quand quelqu'un lui demandoit la raison de son silence, il répondoit d'un air chagrin : C'est pour te faire parler. Il méprisoit les Athéniens qui avoient un respect extraordinaire pour lui, & vouloit demeurer à Ephése, où il étoit méprisé de tout le monde.

Il ne pouvoit regarder personne sans pleurer des foiblesses humaines, & de dépit qu'il avoit que rien n'étoit jamais à son gré. La haine qu'il portoit à tout le monde, fit qu'il résolut de s'en séparer tout-à-fait ; il se retira dans

dans des montagnes affreuſes, où il ne voyoit perſonne; il paſſoit ſa vie à gémir, & ne mangeoit que des herbes & des légumes.

Heraclite croyoit que le feu étoit le premier principe de toutes choſes.

Il tenoit que ce premier élement, en ſe condenſant, ſe changeoit en air; que l'air ſe condenſant auſſi, devenoit eau; qu'enfin l'eau de la même maniere devenoit terre, & qu'en rétrogradant par les mêmes degrés, la terre en ſe rarefiant, ſe changeoit en eau, d'eau en air & d'air en feu, qui étoit le premier principe de toutes choſes.

Que l'Univers étoit fini. Qu'il n'y avoit qu'un monde; que ce monde étoit compoſé de feu, & qu'à la fin il périra par le feu.

Que l'Univers étoit rempli d'eſprits & de génies.

Que les Dieux n'ont point de providence, & que tout ce qui arrive dans l'Univers, doit être rapporté au destin.

Que le soleil n'est pas plus grand qu'il nous paroît. Qu'il y avoit au-dessus de l'air des especes de barques, dont la partie concave étoit tournée vers nous, que c'étoit-là où montoient toutes les vapeurs qui s'élevent de la terre; & que tout ce que nous appellons des astres, n'étoit autre chose que ces petites barques remplies de vapeurs enflamées, qui brilloient de la maniere que nous le voyons. Que les éclipses du soleil & de la lune arrivoient lorsque ces petites barques tournoient leur côté concave vers la partie opposée à la terre, & que la raison des differentes phases de la lune étoit, parceque sa barque ne se tournoit que peu à peu.

Pour ce qui eſt de la nature de l'ame, il diſoit que c'étoit abſolument perdre ſon tems que de s'amuſer à la chercher, puiſqu'il étoit entierement impoſſible de la pouvoir jamais trouver, tant elle étoit cachée.

La vie dure que menoit Heraclite lui cauſa une grande maladie; il devint hydropique. Il retourna à Epheſe pour ſe faire traiter; il alla trouver des Medecins, & comme il ne parloit jamais que par énigme, il leur dit, faiſant alluſion à ſa maladie: Pourrez-vous bien convertir la pluye en un tems ſec & ſerein? Comme ces Medecins n'entendoient pas ce qu'il vouloit dire, Heraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs; il s'enterra dans le fumier, afin de faire évacuer les eaux qui étoient cauſe de ſa maladie; il s'y enfonça ſi avant, qu'il ne put jamais s'en

retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangerent dans ce fumier ; & d'autres qu'il y mourut faute d'avoir pû se debarrasser. Il étoit pour lors âgé de soixante-cinq ans.



ANAXAGORAS

Né la 70e Olympiade, mort la 88e, âgé de 72 ans.

ANAXAGORAS fils d'Hegeſibule, connut la Phyſique d'une maniere beaucoup plus étendue que tous les autres Philoſophes qui l'avoient précedé. Il étoit de Clazomene ville d'Ionie, d'une famille fort illuſtre, tant par ſon origine, que par les grands biens qu'elle poſſedoit; il floriſſoit vers la 76e Olympiade.

Il fut diſciple d'Anaximenes, qui l'avoit été d'Anaximander; & celui-ci de Thalès, que les Grecs reconnoiſſent pour le premier de leurs Sages. Anaxagoras ſe plaiſoit tellement à la philoſophie, qu'il renonça à tou-

tes ſortes d'affaires publiques & particulieres, pour s'y attacher entierement. Il abandonna tout ce qu'il avoit, de crainte que le ſoin de ſes propres interêts ne le détournât de l'étude. Ses parens lui remontrerent qu'il alloit laiſſer périr ſon bien par ſa négligence, cela ne put jamais faire aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Il ſe retira de ſon pays, & ne ſongea plus qu'à la recherche de la verité. Quelqu'un lui reprocha l'indifference qu'il avoit pour ſa patrie; il répondit, en montrant le ciel du bout de ſon doigt: Au contraire je l'eſtime infiniment. Il vint demeurer à Athénes où il transfera l'Ecole Ionique qui avoit toujours été établie à Milet depuis le tems de Thalès auteur de cette Secte. Dès l'âge de vingt ans, il commença à y enſeigner la philoſophie, & continua cet exercice pendant trente ans.

par exemple, il y avoit de la chair, du ſang, des os, & des nerfs, puiſque nous voyons que les animaux s'en nourriſſent : mais que chaque corps prenoit ſon nom de la matiere qui dominoit dans ſa compoſition. Que, par exemple, afin que certain corps fût appellé du bois ou de l'herbe, il ſuffiſoit qu'il fût compoſé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de toute autre choſe, & que les petites particules de bois ou d'herbes fuſſent arrangées en grand nombre vers la ſurface de ce corps.

Il croyoit que le ſoleil n'étoit autre choſe qu'un fer chaud dont la maſſe étoit plus groſſe que tout le Peloponneſe. Que la lune étoit un corps opaque ; qu'elle étoit habitable, & qu'il y avoit des montagnes & des vallées, de même que dans ce monde.

ci. Que les cométes étoient un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontroient par hazard, & qui se séparoient au bout de certains tems. Que le vent se formoit, lorsque la chaleur du soleil rarefioit l'air. Que le tonnerre venoit du choc des nuées, & les éclairs, lorsque les nuées ne faisoient seulement que s'entrefroter. Que les tremblemens de terre étoient causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines : & que le débordement du Nil n'avoit point d'autres causes que les neiges d'Ethiopie qui se fondoient dans de certains tems, & qui formoient des ravines d'eau qui venoient se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagoras a cru que c'étoit l'air qui étoit la cause du mouvement des astres ; & sur l'objection qu'on lui faisoit à l'égard

de l'allée & du retour des astres entre les deux tropiques, il répondoit, que cela se faisoit par la pression de l'air, qui poussoit & repoussoit les astres comme un ressort, lorsqu'ils étoient venus jusqu'à un certain point.

Il tenoit que la terre étoit plate, & que, comme elle étoit le plus pesant de tous les Elemens, elle occupoit la partie la plus basse du monde. Que les eaux qui couloient sur sa superficie, étoient rarefiées par la chaleur du soleil qui les changeoit en vapeurs, & les élevoit jusques dans la moyenne région de l'air, d'où elles retomboient en pluies.

Pendant la nuit lorsque le tems est serein, on voit dans le ciel une certaine blancheur disposée en cercle, qu'on appelle la voie lactée. Quelques Anciens ont imaginé que c'étoit un chemin que tenoient les moindres divi-

nités pour aller au conſeil du grand Jupiter. D'autres, que c'étoit le lieu où les ames des Héros s'envoloient après la diſſolution de leurs corps. Anaxagoras s'y eſt trompé, auſſi-bien que tous les anciens Philoſophes; il a cru que ce n'étoit rien qu'une réflexion de la lumiere du ſoleil, qui nous paroiſſoit ainſi, parce-qu'il n'y avoit entre la voie lactée & la terre, aucun aſtre brillant qui nous pût éclipſer cette lumiere réfléchie.

Il tenoit que les premiers animaux avoient été produits par la chaleur & l'humidité, & qu'enſuite ils avoient conſervé leur eſpece par génération.

Une pierre tomba du ciel; Anaxagoras conclut auſſi-tôt qu'il falloit que les cieux fuſſent faits de pierres, que la rapidité de la voute céleſte tenoit toujours en état: mais que ſi ce

mouvement violent venoit à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde seroit bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberoit une pierre du soleil; cela arriva comme il l'avoit prédit; la pierre tomba auprès du fleuve *Egos*.

Anaxagoras a crû que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre tems seroit pleine mer, & que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre tems seroit terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passeroit quelque jour sur les montagnes de Lampsaque: Oui, répondit-il, à moins que le tems ne manque.

Il faisoit consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que quand on lui demandoit le sujet pour lequel il étoit venu

dans ce monde ? Il répondoit, que c'étoit pour contempler le ciel, le soleil, la lune & les autres merveilles.

Quelqu'un lui demanda quel étoit le plus heureux homme du monde ? Ce n'est pas aucun de ceux que tu crois l'être, répondit-il, & on ne le trouvera jamais que dans le rang de ceux que tu consideres comme des malheureux.

Il entendit un jour un homme qui se plaignoit de mourir dans un pays étranger : Qu'importe, lui dit Anaxagoras, il n'y a point d'endroit dans le monde d'où il n'y ait quelque chemin pour descendre aux enfers.

On lui vint dire un jour que son fils étoit mort ; il reçut cette nouvelle fort froidement : Je sçavois bien, dit-il, que je n'avois engendré qu'un mortel. Il alla aussi-tôt l'ensevelir lui-même.

La consideration qu'Anaxagoras avoit à Athénes ne dura qu'un tems. Les Athéniens le dénoncerent devant les Magistrats & l'accuserent publiquement. Les causes de son accusation sont rapportées diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété pour avoir osé soutenir que le soleil qu'on adoroit comme un Dieu, n'étoit qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impiété, il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avoient condamné à mort, il n'en parut point plus émû. Il y a long-tems, dit-il, que la nature a prononcé un pareil arrêt contr'eux.

Periclès qui avoit été son disciple prit son parti avec tant de chaleur, qu'il fit moderer sa Sentence. On le condamna simple-

ment à cinq talens d'amende, & on l'envoya en exil. Anaxagoras souffrit la disgrace avec beaucoup de fermeté. Il employa le tems de son bannissement à voyager en Egypte & dans d'autres endroits pour converser avec les habiles gens, & pour connoître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité, il s'en revint à Clazomene lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étoient incultes, & entiérement abandonnés. Si tout cela n'étoit péri, dit-il, je serois péri moi-même.

Anaxagoras avoit pris un soin particulier de bien instruire Periclès, & lui avoit beaucoup servi dans l'administration des affaires. Periclès n'en eut pas toute la reconnoissance possible, & fut accusé d'avoir un peu négligé son Maître sur la fin.

Anaxagoras se voyant vieux;

pauvre & abandonné, s'envelopa dans son manteau, & resolut de se laisser mourir de faim. Periclès en fut avertit, & il en parut extrêmement affligé; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras; il le pria instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'Etat, qui alloit perdre un si grand homme, & le sien en particulier, parcequ'il alloit être privé d'un conseiller si fidele. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant. O Periclès, lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile.

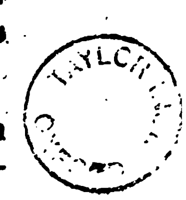
Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque, & que quand il fut prêt d'expirer, les Principaux de la ville lui demanderent s'il ne leur vouloit rien ordonner. Il leur commanda de donner tous les ans congé aux enfans, & de leur permet-

tre de jouer à pareil jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très long-tems depuis. Anaxagoras étoit âgé de plus de 72 ans quand il mourut ; c'étoit dans la 88e Olympiade.



DEMOCRITE

Né la troisiéme année de la 77e Olympiade, mort la quatriéme année de la 105e, ayant vécu cent neuf ans.



LA plus commune opinion est que le Philosophe Democrite étoit d'Abdere, quoique d'autres assurent qu'il étoit de Milet, & qu'il ne fut nommé Abderitain que parcequ'il se retira à Abdere. Il avoit d'abord étudié sous des Mages & des Chaldéens que le Roi Xerxès avoit laissé à son pere chez qui il avoit logé lorsqu'il vint faire la guerre aux Grecs. Ce fut de ces gens-là que Democrite apprit la Theologie & l'Astronomie. Il s'attacha ensuite au Philosophe Leucippe qui lui en-

ſeigna la Phyſique. Il avoit tant de paſſion pour l'étude, qu'il paſſoit les jours entiers enfermé lui ſeul dans une petite cabanne au milieu d'un Jardin. Un jour ſon pere lui amena un bœuf pour l'immoler, & l'attacha dans un coin de ſa cabanne; la grande application de Democrite fit qu'il n'entendit pas ce que ſon pere lui diſoit, & qu'il ne s'apperçut pas même qu'on eût attaché un bœuf à côté de lui, juſqu'à ce que ſon pere fût revenu une ſeconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il étoit, & lui montrer qu'il y avoit à côté de lui un bœuf qu'il falloit ſacrifier.

Democrite, aprés avoir demeuré long-tems ſous la diſcipline de Leucippe, réſolut d'aller dans les pays étrangers pour converſer avec les habiles gens, & pour tâcher à ſe remplir l'eſ-

prit de toutes ſortes de belles connoiſſances. Il partagea la ſucceſſion de ſon pere avec ſes freres, & prit pour ſa part tout ce qu'il y avoit d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion : mais cela lui étoit plus commode par rapport aux dépenſes qu'il avoit à faire pour ſes Experiences Philoſophiques, & pour ſes voyagss. Il s'en alla en Egypte où il apprit la Geometrie. De-là il alla dans l'Ethiopie, dans la Perſe, dans la Chaldée. Enfin la curioſité le porta à penetrer juſques dans les Indes, pour s'inſtruire de la Science des Gymnoſophiſtes. Il aimoit à connoître les habiles gens, mais il ne vouloit être connu de perſonne. On dit qu'il avoit demeuré quelques jours à Athénes où il avoit vû Socrate, ſans s'être fait connoître à lui. C'étoit ſon inclination

que de vivre caché : quelquefois même il alloit loger dans des cavernes & des ſepulchres, afin que perſonne ne pût déterrer l'endroit où il ſeroit. Il ſe manifeſta cependant à la Cour du Roi Darius ; & un jour que ce Prince étoit fort affligé de la mort de celle qu'il aimoit le mieux de toutes ſes femmes, Democrite pour le conſoler lui promit de la faire revivre, en cas que Darius lui pût fournir dans l'étendue de ſes Etats trois perſonnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de deſagréable, afin de graver leur nom ſur le tombeau de la Reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Aſie une ſeule perſonne qui eût les conditions qu'exigeoit Democrite. Le Philoſophe prit ſujet de-là de faire connoître à Darius qu'il avoit grand tort de s'abandonner à la triſteſſe, puiſqu'il

qu'il n'y avoit aucun homme dans tout le monde qui fût exemt de chagrin.

Quand Democrite fut de retour à Abdere, il vécut fort retiré & très pauvrement, à cause qu'il avoit dépensé tout son bien dans ses experiences & dans ses voyages. Damascus son frere étoit obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avoit une Loi qui défendoit que ceux qui avoient dissipé leur bien, fussent inhumés dans le tombeau de leurs peres. Democrite qui étoit dans le cas, & qui ne vouloit pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant tout le peuple un de ses Ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet Ouvrage si beau, que Democrite fut aussi-tôt exemté de la rigueur de la Loi. On lui fit présent de 500 talens, & on lui

érigea des ſtatues dans les places publiques.

Democrite rioit perpétuellement. Ces ris continuels étoient fondés ſur une profonde méditation de la foibleſſe & de la vanité humaine, qui nous fait concevoir mille deſſeins ridicules dans un lieu où il croyoit que tout dépendoit du hazard & de la rencontre fortuite des Atomes. Juvenal faiſant alluſion à la ville d'Abdere, dont l'air eſt fort épais & les hommes très-ſtupides, dit que la ſageſſe de ce Philoſophe fait connoître, qu'il peut naître de grands perſonnages dans les lieux mêmes dont les peuples ſont le plus groſſiers. Le même Poëte dit, que Democrite rioit également de la triſteſſe comme de la joie des hommes, & il répreſente ce Philoſophe comme un eſprit ferme que rien ne pouvoit ébranler,

& comme un homme qui tenoit la fortune enchaînée ſous ſes pieds.

Les Abderitains qui le voyoient toujours rire, crurent qu'il étoit fou. Ils envoyerent prier Hippocrate de le venir traiter. Hippocrate vint à Abdere avec des remedes. Il préſenta d'abord du lait à Democrite. Democrite regarda ce lait, & dit : Voilà du lait de chévre noire qui n'a encore porté qu'une fois. Cela étoit effectivement comme il le diſoit. Hippocrate admira comment il avoit pû connoître cela. Il s'entretint quelque tems avec lui. Il fut fort ſurpris de la grande ſageſſe & de la ſcience extraordinaire de Democrite. Il dit que c'étoit les Abderitains qui avoient beſoin d'Ellebore, & non pas le Philoſophe à qui ils en vouloient faire prendre. Hippocrate s'en retourna avec

beaucoup d'étonnement.

Democrite, après ſon maître Leucippe, croyoit que les premiers principes de toutes choſes étoient les atomes & le vuide.

Que rien ne ſe faiſoit de rien, & qu'aucune choſe ne pouvoit jamais être réduite à rien.

Que les atomes n'étoient ſujets ni à la corruption ni à aucun autre changement, à cauſe que leur dureté invincible les mettoit à couvert de toute ſorte d'alteration.

Il prétendoit que de ces atomes il s'étoit formé une infinité de mondes, dont chacun periſſoit au bout de certain tems: mais que de ces débris il s'en compoſoit un autre.

Que l'ame de l'homme, qu'il croyoit être la même choſe que l'eſprit, étoit auſſi compoſée du concours de ces atomes, de même que le ſoleil, la lune, &

tous les autres aſtres. Que ces atomes avoient un mouvement tournoyant qui étoit la cauſe de la génération de tous les êtres ; & comme ce mouvement tournoyant étoit toujours uniforme, c'étoit le ſujet pour lequel Democrite admettoit le deſtin, & qu'il croyoit que toutes choſes ſe faiſoient par néceſſité.

Epicure qui a bâti ſur les mêmes fondemens que Democrite, & qui ne vouloit point admettre cette néceſſité-là, a été obligé d'inventer ce mouvement de déclinaiſon dont il a été parlé en ſa vie.

Democrite tenoit que l'ame étoit répandue dans toutes les parties du corps, & que le ſujet pour lequel nous avions du ſentiment dans toutes ces parties, c'étoit parceque chaque atome de l'ame correſpondoit à chaque atome du corps.

Pour ce qui eſt des aſtres, Democrite a cru qu'ils ſe mouvoient dans des eſpaces entiérement libres, & qu'il n'y avoit point par conſequent de ſpheres ſolides auſquelles ils fuſſent attachés; qu'ils n'avoient qu'un ſeul & ſimple mouvement vers l'occident; qu'ils étoient tous emportés par la rapidité d'un tourbillon de matiére fluide dont la terre étoit le centre, & que chaque aſtre ſe mouvoit d'autant plus doucement, qu'il étoit plus proche de la terre, à cauſe que la violence du mouvement de la circonference s'affoibliſſoit peu à peu en tirant vers le centre. Qu'ainſi ceux-là paroiſſoient ſe mouvoir vers l'orient, leſquels ſe meuvent plus lentement vers l'occident, & que comme les étoiles fixes ſe mouvant plus rapidement que tous les autres aſtres, achevent leur circuit en

vingt-quatre heures ; le ſoleil qui ſe meut plus lentement ne l'acheve qu'en vingt-quatre heures quelques minutes : & la lune qui ſe meut plus lentement que tous les aſtres, ne l'acheve qu'en près de vingt-cinq heures, de ſorte qu'elle ne ſe meut pas, diſoit-il, de ſon propre mouvement vers les étoiles plus orientales : mais elle eſt laiſſée par les étoiles plus occidentales qui la viennent rejoindre trente jours après.

On dit que la grande paſſion que Democrite avoit pour l'étude, fit enfin qu'il s'aveugla lui-même pour ſe mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choſes. Il expoſa à découvert une plaque d'airain qui renvoyoit vers ſes yeux les rayons du ſoleil dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vûe.

Comme Democrite ſe ſentoit

accablé de vieilleſſe & prêt à mourir, il s'apperçut que ſa ſœur étoit fort chagrine, parcequ'elle craignoit qu'il ne mourût avant les fêtes de Cerès, & que le deuil ne l'empêchât d'aſſiſter aux cérémonies de la Déeſſe. Democrite ſe fit apporter des pains chauds dont l'odeur lui faiſoit du bien, & entretenoit ſa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent paſſés, Democrite fit retirer ces pains, & expira auſſi-tôt. Il avoit pour lors cent neuf ans, ſelon la plus commune opinion.

EMPEDOCLES

Florissoit environ la 84e Olympiade.

EMPEDOCLES, selon la plus commune opinion, avoit été disciple de Pythagore; il naquit à Agrigente dans la Sicile où sa famille étoit l'une des plus considérables de tout le pays; il avoit des connoissances très singulieres dans la Medecine. Outre qu'il étoit bon Orateur, il s'appliquoit fort à la poësie & à toutes les choses qui regardoient la religion & le culte des Dieux. Les Agrigentins avoient un respect extraordinaire pour lui, & le consideroient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrece après avoir

rapporté les merveilles qu'on voyoit dans la Sicile, dit, que les gens du pays publioient que rien n'étoit si glorieux pour leur Isle, que d'avoir produit un si grand homme, & qu'ils regardoient ses poësies comme des oracles.

Ce n'étoit pas sans raison. Plusieurs évenemens de sa vie avoient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus rapporte que Gorgias Leontin, l'un des principaux disciples de ce Philosophe, disoit ordinairement qu'il lui avoit aidé plusieurs fois à exercer cet art, & il semble qu'Empedocles même ait voulu marquer dans cette poësie, qu'il avoit quelques connoissances secretes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes

sortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, appaiser les tempêtes, faire venir la pluie & la chaleur, & enfin redonner la vie aux morts & les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents Etesiens soufloient avec tant de violence, que tous les fruits de la terre alloient être perdus sans ressource. Empedocles fit écorcher des ânes, il fit des outres de leurs peaux, & plaça les outres sur le sommet des montagnes & des plus hautes collines. On dit que les vents cesserent aussi-tôt, & que toutes choses demeurerent tranquilles.

Empedocles étoit fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître, & comme les Pythagoriciens avoient horreur des victimes sanglantes, Empedocles voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec

du miel & de la farine & l'immola aux Dieux.

Agrigente du tems d'Empedocles étoit une ville très considerable ; on y comptoit huit cens mille habitans ; on ne l'appelloit simplement que la grande ville par excellence ; le luxe & les délices y étoient montés à un très haut point. Empedocles parlant des Agrigentins, disoit, qu'ils se réjouissoient comme s'ils eussent dû mourir le lendemain, & qu'ils bâtissoient de superbes palais comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il étoit fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le Royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter ; il préfera toujours une vie particuliere à la grandeur du monde & à l'embarras des affaires. Il étoit fort zelé pour la liberté, & pour

le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avoit invité : quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empedocles voyoit qu'on n'apportoit point le soupé, & que personne ne s'en plaignoit : cela le chagrina, il voulut faire servir promptement. Celui qui l'avoit invité lui dit, patience pour un petit moment, j'attends le principal Ministre du Senat, qui doit être de notre festin ; dès que ce Magistrat fut arrivé le maître du logis & tous les conviés se retirent pour lui faire place à l'endroit le plus honorable. Il fut aussi-tôt choisi pour être le Roi du festin : cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur imperieuse & de son esprit tirannique ; il commanda à tous les conviés de boire leur vin tout pur ; & ordonna qu'on jettât un

plein verre dans le nez de tous ceux qui refuseroient de boire ainsi. Empedocles ne dit rien sur le champ : le lendemain il fit assembler le peuple ; il accusa hautement & celui qui avoit invité, & celui qui avoit été si impetieux dans le festin ; il fit connoître à tout le monde que c'étoit-là un commencement de tirannie, & qu'une telle violence étoit contraire aux loix, & à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un & l'autre, il les tua tous les deux sur le champ. Il eut le crédit de faire casser le Conseil des milles ; & comme il favorisoit le peuple, il fit ordonner que les Magistrats seroient changés tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le Medecin Acron demanda au Senat un lieu pour ériger un

monument en l'honneur de son pere qui avoit excellé dans sa profession, & qui avoit été le plus habile Medecin de son tems. Empedocles se leva au milieu de l'assemblée & détourna le peuple d'accorder ce qu'il lui demandoit, parcequ'il croyoit que cela étoit contraire à l'égalité qu'il vouloit qu'on observât exactement, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au-dessus des autres ; ce qui étoit à son avis le fondement de la liberté publique.

La peste pendant un certain tems désola Selinunte. Tout le monde y languissoit. Les femmes même y accouchoient avant leur terme. Empedocles connut que cette maladie ne venoit que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cour de deux petits ruisseaux qu'il fit

décharger de la riviére de Selinunte. Cela empêcha la corruption des eaux ; la peste cessa aussi-tôt. Les gens de Selinunte en firent de grands festins de réjouissance. Empedocles parut en ce tems-là à Selinunte ; tout le monde s'assembla, on lui fit des sacrifices, & on lui rendit des honneurs divins auxquels ils étoit fort sensible.

Empedocles admettoit pour premier principe les quatre Elemens. La terre, l'eau, l'air, & le feu.

Il tient qu'il y a entre ces Elemens, une liaison qui les unit & une discorde qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans une perpetuelle vicissitude, mais que rien ne perissoit ; que cet ordre avoit été de toute éternité, & qu'il dureroit toujours.

Que le soleil étoit une grosse masse de feu. Que la lune étoit

platte, & de figure d'un disque.

Que le Ciel étoit fait d'une matiere semblable à du cristal.

Quant à l'ame, il croyoit qu'elle passoit indifferemment dans toutes sortes de corps ; & il assuroit qu'il se souvenoit clairement d'avoir été petite fille, ensuite poisson, après oiseau, & même il avoit aussi été plante.

La mort de ce Philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que, comme il avoit une envie extraordinaire de se faire passer pour un Dieu, & qu'il voyoit quantité de gens assez disposés à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir incommodé de la vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose qui parût miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente nommée Pantée,

qui étoit abandonnée de tous les Medecins, & prête à expirer, il prépara un ſacrifice ſolennel où il invita plus de 80 perſonnes, & pour leur faire croire à tous qu'il étoit diſparu, dès que le feſtin fut fini, & que chacun fut allé ſe repoſer les uns ſous des arbres, & les autres ailleurs, Empedocles monta ſans rien dire au haut du Mont Ethna, & ſe jetta au milieu des flammes. Horace parlant de cette fin, dit :

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ethnam
Inſiluit. . . . . .

Empedocles étoit un homme fort ſérieux ; il portoit toujours une longue chevelure avec une couronne de laurier ſur ſa tête. Il ne marchoit jamais dans les rues ſans ſe faire accompagner de beaucoup de perſonnes. Il im-

primoit du respect à tous ceux qu'il rencontroit. Chacun se trouvoit heureux de le pouvoir rencontrer sur son chemin. Il avoit en tout tems des sandales d'airain dans ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejetta une de ses sandales qui fut retrouvée par la suite, & qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empedocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un Dieu, fit connoître qu'il n'étoit qu'un charlatan.

Entr'autres bonnes qualités il étoit excellent Citoyen, & fort desinteressé. Après la mort de Meton son pere, quelqu'un voulut usurper la tirannie à Agrigente. Empedocles fit promptement assembler le peuple, appaisa la sédition, & empécha que l'affaire n'allât plus loin; & pour

marquer combien il avoit de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien avec ceux qui en avoient moins que lui.

Ce Philosophe florissoit vers la 84e Olympiade. Les Agrigentins lui érigerent une statue, & ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieil : mais on ne sçait pas précisément à quel âge.



SOCRATE

Né la 4e année de la 77e Olympiade, mort la 1re année de la 95e après avoir vécu 70 ans.

SOCRATE, qui de l'aveu de toute l'antiquité a passé pour le plus vertueux & le plus éclairé des Philosophes du Paganisme, fut Citoyen d'Athénes du bourg d'Alopece. Il naquit la 4e année de la 77e Olympiade, & eut pour pere Sophronisque, qui étoit sculpteur en pierre, & pour mere Phanarete, qui étoit accoucheuse. Il étudia la Philosophie d'abord sous Anaxagoras, & ensuite sous Archelaüs le Physicien. Mais considerant que toutes ces vaines spéculations sur les

choſes de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre le Philoſophe plus homme de bien, il s'attacha à étudier ce qui regardoit les mœurs, & fut, pour ainſi dire, le Fondateur de la Philoſophie Morale chez les Grecs, comme le remarque Ciceron au 3e livre des Queſtions Tuſculanes.

Il en avoit parlé encore plus expreſſément, & d'une maniere plus étendue dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : „ Il me paroît, & c'eſt une „ opinion ſur laquelle tout le „ monde convient aſſez que So- „ crate eſt le premier qui reti- „ rant la Philoſophie de la re- „ cherche des ſecrets cachés de „ la nature, à quoi tout ce qu'il „ y avoit eu de Philoſophes a- „ vant lui s'étoient uniquement „ attachés, l'avoit ramenée & „ appliquée à ce qui touche les

devoirs de la vie commune ; «
de ſorte qu'il ne s'occupoit qu'à «
examiner les vertus & les vi- «
ces, & en quoi conſiſtoit le «
bien ou le mal ; diſant que ce «
qui regardoit les aſtres, étoit «
fort audeſſus de nos lumieres ; «
& que quand nous ſerions plus «
à portée que nous ne ſommes, «
de ces connoiſſances ; elles ne «
pouvoient contribuer en rien «
à regler notre conduite.»

Il fit donc ſon unique étude de cette partie de la Philoſophie qui concerne les mœurs, & qui s'étend à tous les âges & à toutes les conditions de la vie ; & cette nouvelle maniere de philoſopher fut d'autant mieux reçue, que celui qui en étoit l'inventeur, prêchoit lui-même d'exemple, s'appliquant à remplir le plus réguliérement qu'il lui étoit poſſible, tous les devoirs d'un bon citoyen, ſoit en paix, ſoit en guerre.

De tous les Philoſophes qui ont eu de la réputation, il eſt le ſeul ; comme l'a remarqué Lucien dans ſon dialogue du Paraſite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux campagnes, & dans toutes les deux, quoique malheureuſes pour ſon parti, il paya de ſa perſonne, & ſe montra homme de courage. Dans l'une il ſauva la vie à Xenophon, qui étant tombé de cheval en faiſant la retraite, auroit été tué par les ennemis, ſi Socrate le chargeant ſur ſes épaules, ne l'eût tiré de la mêlée, & porté durant pluſieurs ſtades, juſqu'à ce que le cheval qui s'étoit échapé, eût été repris. C'eſt Strabon qui rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entierement défaits & mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, & montra ſi bonne contenance, que ceux qui pourſuivoient les

Fuyarts, le voyant prêt à tout moment à tourner face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'eſt le témoignage que lui rend Athenée.

A ces deux expeditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athénes; en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres Philoſophes, qui tous avoient employé une partie de leur vie à voyager, pour acquerir de nouvelles connoiſſances, en conferant avec les ſçavans de tous les pays. Mais comme le genre de Philoſophie auquel Socrate s'étoit borné, portoit l'homme plutôt à travailler à ſe connoître lui-même, qu'à ſe charger l'eſprit de connoiſſances fort inutiles pour le reglement des mœurs, il ſe crut diſpenſé de tous ces grands voyages, où il n'auroit rien appris de plus que ce qu'il pouvoit appren-

dre à Athénes, au milieu de ses Compatriotes, à la réforme desquels il croyoit d'ailleurs qu'il étoit plus juste qu'il travaillât, qu'à celle des étrangers. Et comme la Philosophie Morale est une science qui s'enseigne plus par exemples que par discours, il se fit une loi de suivre dans la pratique tout ce que la droite raison & la vertu la plus rigide exigeroit de lui. Ce fut suivant cette maxime qu'ayant été mis au nombre des Senateurs de la ville, & ayant prêté le serment de dire son avis selon les loix, il refusa constamment de souscrire à l'Arrêt par lequel le peuple avoit, au préjudice des loix, condamné à mort neuf Capitaines; & quoique le peuple s'en formalisât, & que plusieurs même des plus puissans lui fissent de grandes menaces, il persista toujours dans son sentiment, ne

croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Nous ne sçavons point qu'il aît été en charge hors cette unique fois ; mais tout particulier qu'il étoit, il s'attira tant de considération à Athénes par sa probité & par ses vertus, qu'il y étoit plus respecté que les Magistrats mêmes. Quant à ce qui regardoit sa personne, il en étoit assez soigneux, & blâmoit ceux qui ne tenoient compte d'eux-mêmes, ou qui affectoient de la négligence à cet égard. Il étoit propre sur lui, toujours mis d'une maniére convenable & décente ; tenant un juste milieu entre ce qui pouvoit passer pour grossiéreté & rusticité, & ce qui pouvoit sentir le faste ou la molesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune, il se tint

toujours dans les termes d'un desintereſſement parfait, ne prenant rien de ceux qui venoient l'entendre; en quoi ſa conduite faiſoit la condamnation des autres Philoſophes, qui étoient dans l'uſage de vendre leurs leçons, & de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas prix, ſelon qu'ils étoient plus ou moins en réputation. Auſſi Socrate avoit-il coutume de dire, comme le rapporte Xenophon, qu'il ne concevoit pas comment un homme qui faiſoit profeſſion d'enſeigner la vertu, pouvoit ſonger à en tirer quelque profit: comme ſi de s'acquerir un honnête homme, & de ſe faire un bon ami de ſon diſciple, n'étoit pas le plus riche avantage & le profit le plus ſolide qu'on pût retirer de ſes ſoins.

Ce fut au ſujet de ce deſintereſſement de Socrate, qu'un cer-

tain Sophiste nommé Antiphon, qui vouloit décrier une morale qu'il n'avoit pas envie de pratiquer, lui dit un jour, qu'il avoit raison de ne prendre rien de ceux qu'il instruisoit, & qu'en cela il faisoit voir qu'il étoit veritablement honnête homme. Car, disoit le Sophiste, s'il étoit question de vendre votre maison, vos habits ou quelques-uns de vos meubles, bien-loin de les donner pour rien ou pour peu de chose, vous tâcheriez de les vendre leur juste prix, & vous ne les donneriez pas pour un denier moins. Mais parceque vous êtes convaincu vous-même que vous ne sçavez rien, & que par consequent vous êtes hors d'état d'instruire les autres, vous feriez conscience de vous faire payer de ce que vous ne pouvez leur apprendre; ce qui fait plutôt l'éloge de votre probité,

que de votre desinteressement.

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre, en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées d'une maniére ou honnête, ou non honnête ; & que faire present de quelques fruits de son jardin à un ami, ou les lui vendre, sont deux choses fort differentes. Au reste, il ne faut point s'imaginer que Socrate tînt classe à la maniere des autres Philosophes qui avoient un lieu fixe & marqué où ils assembloient leurs disciples, & où ils leur donnoient des leçons à certaines heures ; la maniere de philosopher de Socrate ne consistoit qu'en conversations avec ceux qui se trouvoient avec lui, en quelque tems & en quelque lieu que ce fût.

Un des principaux chefs dont Melitus accusa Socrate, fut de ce

qu'au lieu de reconnoître pour Dieux ceux qui étoient tenus pour tels à Athénes, il y introduisoit de nouvelles Divinités; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse & moins fondée, puisque la regle que Socrate s'étoit prescrite sur cela à lui-même, & qu'il donnoit à ceux qui le consultoient, étoit de se conformer à l'Oracle d'Apollon de Delphe, lequel consulté sur la maniere dont on devoit honorer les Dieux, répondit, que chacun devoit le faire à la maniere & selon les cérémonies qu'on pratiquoit dans son pays. C'est ce que faisoit Socrate, offrant & sacrifiant aux Dieux du peu qu'il avoit; & quoique ce qu'il leur présentoit fût peu de chose, il prétendoit mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisoient les plus riches offrandes, parcequ'il faisoit cela selon

ſon pouvoir, & qu'il ne pouvoit ſe perſuader que les Dieux euſſent plus d'égards aux grands, qu'aux petits ſacrifices qu'on leur faiſoit. Il croyoit au contraire que les Dieux n'avoient rien de plus agréable, que d'être honorés par les gens de bien.

Rien n'eſt plus ſimple ni en même tems plus religieux, que la priére dont il uſoit envers les Dieux, ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeroient eux-mêmes lui être bon & utile ; car, diſoit-il, de leur demander des richeſſes & des honneurs, c'eſt comme ſi on leur demandoit la grace de donner bataille, ou de jouer aux dés, ſans ſçavoir quelle pourroit être l'iſſue du jeu ou de la bataille.

Bien-loin de détourner du culte des Dieux ceux qui le frequentoient, il ſe faiſoit au con-

traire un devoir d'y ramener ceux qui manquoient de religion. Xenophon rapporte sur cela la maniere dont il s'y prit pour inspirer de la pieté envers les Dieux à un certain Aristodemus, qui faisoit profession de ne leur rendre aucun honneur, & qui se moquoit même de ceux qui leur sacrifioient. Quand on lit dans Xenophon tout ce que Socrate dit en cette occasion sur la providence des Dieux à l'égard des hommes, on est surpris qu'un Philosophe qui a toujours vécu au milieu du Paganisme, ait pû avoir des pensées si saines & si justes sur ce qui regarde la Divinité.

Il étoit pauvre, mais si content dans sa pauvreté, que, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présens que ses amis & ses disciples vouloient le forcer de recevoir, il

les renvoya toujours, au grand déplaiſir de ſa femme, qui ne goûtoit point du tout cette philoſophie. Sa maniere de vivre pour la nourriture & pour les habits étoit ſi dure, que le Sophiſte Antiphon, dont nous avons déja parlé, lui reprochoit quelquefois qu'il n'y avoit point d'eſclave ſi miſerable, qui pût s'en contenter & y tenir : Car, diſoit-il, votre nourriture eſt la plus chétive du monde ; d'ailleurs non ſeulement vous êtes toujours très pauvrement vêtu ; mais vous n'avez jamais qu'une même robe hiver & été, & rien par deſſus cette robe ; avec cela, vous allez toujours nud-pieds. Mais Socrate lui fit voir qu'il ſe trompoit, s'il croyoit que la félicité ne ſe trouvât que dans l'abondance & les déices ; & que tout pauvre qu'il lui paroiſſoit, il étoit plus heureux que

lui. J'estime, disoit-il, que comme n'avoir besoin de rien est une prérogative qui n'appartient qu'aux Dieux, aussi moins on a de besoins, & plus on approche de la condition des Dieux.

Il n'étoit pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, sur-tout dans une ville comme Athénes, où cet exemple devoit paroître fort extraordinaire ; car ceux mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu, ne sçauroient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui merita bien-tôt l'estime universelle de ses Concitoyens, & attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préferoient le plaisir de l'entendre & de converser avec lui, aux amusemens les plus agréables ; l'attrait étoit d'autant plus grand du côté de So-

crate, qu'il joignoit à une austerité très rigide pour lui-même, toute la douceur & la complaisance possible pour les autres. La premiere chose qu'il tâchoit d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutoient, étoit la piété & le respect pour les Dieux; ensuite il les portoit autant qu'il pouvoit à la temperance & à l'éloignement des voluptés, leur representant comment elles privoient l'homme du plus riche tresor dont il fût maître, c'est-à-dire, de la liberté. Sa maniere de traiter la Morale étoit d'autant plus séduisante, que le tout se faisoit par maniere de conversation, & sans aucun dessein formé; car sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachoit au premier qui se présentoit, & que le hazard fournissoit. Il faisoit d'abord une question, comme un homme qui

cherche à s'instruire; & ensuite profitant de ce qu'on lui accordoit dans les questions qu'il faisoit, il amenoit les gens à la proposition contradictoire de celle qu'ils avoient établie au commencement de la dispute. Il passoit une partie de la journée à ces sortes de conferences de morale, où tout le monde étoit bien venu, & dont jamais personne ne partit, selon le témoignage de Xenophon, sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, cependant il est aisé de juger & du fonds de sa morale, & de la maniere dont il la traitoit, par ce qui s'en trouve dans Platon & dans Xenophon. La conformité qui se remarque sur-tout pour la maniere de disputer, dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate, est une preuve

certaine de la methode qu'il suivoit. On ne peut pas dire la même chose pour le fonds, sur-tout à l'égard de Platon, qui lui en prêtoit quelquefois, comme Socrate le dit un jour après avoir lû son dialogue de Lysis; mais il y a lieu de juger que Xenophon étoit plus fidéle; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversation & de dispute entre Socrate & un autre Interlocuteur; il déclare qu'il le fait comme historien, qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui portoit tout le monde à honorer les Dieux, & qui prêchoit pour ainsi dire aux jeunes gens l'éloignement de tout vice, a pû être condamné à mort comme impie envers les Dieux reconnus à Athénes, & comme corrupteur

de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un tems de désordre, & sous le gouvernement séditieux des trente Tirans ; & voici ce qui y donna occasion.

Critias le plus puissant de ces trente tirans avoit été autrefois disciple de Socrate aussi-bien qu'Alcibiade ; mais s'étant tous deux lassés d'une Philosophie dont les maximes ne quadroient pas avec leur ambition & leur intemperance, ils l'abandonnerent enfin. Pour Critias de disciple qu'il avoit été de Socrate, il devint son plus grand ennemi, à cause de la fermeté avec laquelle Socrate lui reprochoit une passion honteuse, & des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa ; de sorte que Critias devenu l'un des trente tirans, n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate, qui d'ail-

leurs ne pouvant ſouffrir leur tirannie parloit contr'eux avec beaucoup de liberté. Car voyant qu'ils faiſoient mourir tous les jours beaucoup de Citoyens & des principaux, il ne put s'empêcher de dire dans une compagnie, que ſi celui à qui on auroit donné des vaches à garder, les ramenoit tous les jours plus maigres & en plus petit nombre, on trouveroit étrange s'il n'avouoit pas lui-même qu'il étoit très mauvais vacher. Critias & Charicles, deux des principaux des trente tirans, qui ſentirent bien que la comparaiſon tomboit ſur eux, firent d'abord une loi par laquelle il étoit défendu d'enſeigner dans Athénes l'art de diſcourir; & quoique Socrate n'eût jamais fait profeſſion de cet art, cependant on voyoit bien que c'étoit à lui qu'on en vouloit, & qu'on prétendoit

par-là lui ôter la liberté de conferer sur des points de Morale, selon sa coutume, avec ceux qui le frequentoient.

Il alla trouver lui-même les deux Auteurs de la loi, pour la leur faire expliquer; mais comme il les embarrassoit par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendoient d'entrer en conversation avec les jeunes gens; & sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendoient l'âge des jeunes gens, ils déclarerent qu'ils comprenoient sous ce nom tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hazard me demande, où est Charicles, où est Critias? Oui, dit Charicles; mais, ajouta Critias, on te défend sur-tout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours.

Mais, reprit Socrate, ſi ceux qui me ſuivront me demandent ce que c'eſt que piété & juſtice? Oui, répondit Charicles, & les vachers auſſi, te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en falut pas davantage à Socrate pour connoître ce qu'il devoit craindre de la part de ces deux tirans, & que ſa comparaiſon des vaches, les avoit irrités au dernier point.

Mais parceque dans la réputation de vertu où étoit Socrate, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer & l'appeller en jugement, on crut qu'il falloit commencer par le décrediter dans le public; & c'eſt ce qu'on opera par la Comédie d'Ariſtophane intitulée *les Nuées*, où l'on fait paſſer Socrate pour un homme qui enſeigne l'art de faire paroître juſte ce qui eſt injuſte. La

Comedie ayant eu son effet par le ridicule qu'elle jetta sur Socrate, Melitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxoit : 1°. De ne point reconnoître les Dieux qu'on honoroit à Athénes, & d'en introduire de nouveaux. 2°. De corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, de lui enseigner à ne point respecter leurs Parens ni les Magistrats. L'accusateur requeroit que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelque animés que fussent contre Socrate les trente Tirans, & sur-tout Critias & Charicles, il est certain qu'ils auroient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même ; mais l'intrepidité & la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende,

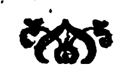
parceque ç'auroit été s'avouer coupable en quelque ſorte ; & ſur-tout la fermeté avec laquelle il parla aux Juges, lorſque interpellé par eux de dire lui-même à quelle peine il reconnoiſſoit devoir être condamné, il leur dit hautement, qu'il croyoit mériter d'être nourri le reſte de ſa vie aux dépens du public dans l'Hôtel-de-Ville ; tout cela aigrit de nouveau les eſprits des trente Tirans qui le firent condamner à mort. Un Philoſophe très éloquent nommé Lyſias, lui avoit composé une Apologie, afin qu'il s'en ſervît & la prononçât quand il paroîtroit devant les Juges. Socrate après l'avoir entendue, avoua qu'elle étoit fort bonne ; mais il la lui remit, diſant qu'elle ne lui convenoit pas. Mais pourquoi, reprit Lyſias, ne vous conviendroit-elle pas, puiſque vous la trouvez bonne ? Eh, mon ami,

répondit-il, des habits & des souliers ne peuvent-ils pas être très bons, & cependant n'être pas bons pour moi? C'est qu'en effet, quoique l'Apologie fût très belle & très forte, elle étoit tournée d'une maniere qui ne convenoit point à la droiture & à la candeur de Socrate. Socrate ayant été condamné à mort, fut mené en prison, où quelques jours après il mourut ayant avalé de la ciguë; c'étoit la maniere dont on faisoit mourir pour lors ceux qui étoient condamnés à la mort chez les Athéniens.

Diogene Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois; mais des deux femmes qu'il lui donne, on ne connoît guéres que la fameuse Xanthippe, de laquelle il eut un fils nommé Tamprocles, & qui s'est rendue célébre par sa mauvaise humeur, & par l'exercice qu'elle donna à la

patience de Socrate. Il disoit qu'il l'avoit prise pour femme, parcequ'il étoit persuadé que s'il pouvoit parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouveroit plus rien qui lui fût insupportable.

Socrate prétendoit avoir un Genie qui le dirigeoit par des inspirations secretes en certaines occasions. Platon, Xenophon & d'autres anciens Auteurs en font mention. Plutarque, Apulée & Maxime de Tyr, ont fait chacun un Livre exprès sur ce Genie ou demon de Socrate. Il mourut la premiere année de la 95e Olympiade, à l'âge de 68 ans.



PLATON

Né la 1re année de la 88e Olympiade, mort la 1re de la 108e, âgé de 81 ans.

PLATON, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le Divin, étoit d'une des plus illustres familles d'Athénes, où il naquit dans la 88e Olympiade. Il descendoit de Codrus par son pere qui se nommoit Ariston, & de Solon par sa mere, qui s'appelloit Perictione. Pour lui on le nomma d'abord Aristocles; mais depuis, parcequ'il étoit de haute taille & assez replet, & sur-tout qu'il avoit un grand front & les épaules larges, il fut surnommé Platon, & ce surnom lui demeura.

On raconte que durant qu'il

étoit encore au berceau, des abeilles répandirent du miel sur ses levres ; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse, par laquelle il se distingua au-dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la Poësie durant sa jeunesse, & fit quelques Elegies & deux Tragedies ; mais il jetta tout cela au feu dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la Philosophie. Il avoit vingt ans lorsque son pere le présenta à Socrate pour le former. Socrate avoit eu la nuit d'auparavant un songe, où il lui avoit paru qu'il tenoit dans son sein un jeune Cygne, qui après que les plumes lui furent venues, avoit déployé ses aîles, & d'un vol hardi s'étoit élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Ce Philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon à qui

il en fit l'application, & que ce ne fût un présage de l'étendue de la réputation que son éleve devoit avoir un jour. Il demeura fidelement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut; mais après sa mort il s'attacha à Cratyle qui suivoit les sentimens d'Heraclite; & à Hermogénes qui suivoit ceux de Parmenide. A l'âge de 28 ans il alla à Mégare pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De-là étant allé à Cyrene, il y étudia les Mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, qui étoient Philolaüs, Architas de Tarente, & Euritus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avoit pû apprendre de ces grands Maîtres; il alla encore en Egypte pour s'instruire auprès des Docteurs & des Prê-

tres du pays; & il avoit même le dessein de passer aux Indes, & de consulter les Mages, si les guerres qu'il y avoit alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Etant revenu à Athénes après toutes ses courses, il établit sa demeure dans un canton appellé l'Académie, lieu mal sain, & qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint & de santé. Le remede opera en effet; car il y eut d'abord une fievre quarte qui lui dura un an & demi; mais il fit si bien par sa sobrieté & son regime, qu'il surmonta cette fiévre, & que sa santé en fut ensuite plus forte & plus inalterable.

Il alla trois fois à la guerre. La premiere à Tanagre, la seconde à Corinthe, & la troisiéme à Delos, & dans cette derniere guerre son parti eut la vi-

ſtoire. Il fut auſſi trois fois en Sicile ; la premiere par curioſité, & en partie pour y voir par lui-même les embraſemens du Mont Etna. Il avoit quarante ans pour lors ; & il alla à la Cour du vieux Denis le tiran qui avoit ſouhaité de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla ſur ſa tirannie, penſa lui coûter la vie, qu'il lui auroit fait perdre, ſi Dion & Ariſtomene n'euſſent demandé grace pour lui. Mais il le mit du moins entre les mains de Polides Ambaſſadeur des Lacedemoniens auprès de lui, & qu'il chargea de le vendre comme un Eſclave. Cet Ambaſſadeur le mena à Egine où il le vendit. Ceux d'Egine avoient fait une Loi par laquelle il étoit défendu ſous peine de la vie, à aucun Athénien de paſſer dans leur Iſle. Ce fut ſous prétexte de cette Loi qu'un certain Charmander

l'accusa comme coupable de mort ; mais quelques-uns ayant allegué que la Loi avoit été faite contre des hommes, & non pas contre des Philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction, & l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui Anniceris de Cyrene s'étant trouvé pour lors dans le païs, il l'acheta au prix de vingt mines, & le renvoya à Athénes pour le rendre à ses amis. Pour Polides le Lacedemonien qui l'avoit vendu le premier, il fut défait par Cabrias, & périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avoit fait souffrir au Philosophe Platon ; comme on prétend qu'un Demon le lui déclara à lui-même. Le vieux Denis sachant qu'il étoit retourné à Athénes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui en le décriant ; il lui en écrivit même pour lui de-

mander grace en quelque ſorte. Platon lui répondit qu'il pouvoit ſe tenir tranquille là-deſſus, & que la philoſophie lui donnoit trop d'occupation pour lui laiſſer le tems de penſer à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avoit été abandonné par Denis le tiran : Ce n'eſt point Denis, dit-il, qui a abandonné Platon ; c'eſt Platon qui a abandonné Denis.

Il paſſa une ſeconde fois en Sicile durant le regne de Denis le jeune, eſperant de réduire ce tiran à rendre la liberté à ſes concitoyens, ou du moins à gouverner ſes ſujets avec douceur ; mais après y avoir fait un ſéjour de quatre mois ; comme il vit que ce tiran, loin de profiter de ſes leçons avoit exilé Dion, & continuoit à exercer ſa tirannie ſur le même pied que ſon pere, il retourna à Athénes malgré les

instances du tiran, qui avoit toute sorte d'égards pour lui, & qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisiéme fois pour demander au tiran le retour de Dion, & l'engager à se dépouiller de sa puissance souveraine; mais comme Denis après lui avoir promis de le faire, n'en venoit point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, & l'irrita tellement, qu'il courut risque de sa vie; & peut-être l'auroit-il perdue, si Architas de Tarente n'eût envoyé un Ambassadeur exprès pour le redemander au tiran, avec un vaisseau pour le ramener. Denis à la priere d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer, mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira alors à Athénes pour n'en plus

sortir ; il y fut reçû avec des distinctions extraordinaires ; mais quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le Gouvernement, il le refusa, ne croyant point qu'il y eût rien de bon à y faire au milieu du déreglement de mœurs qui avoit prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il étoit dans toute la Grece, que ce qui lui arriva aux jeux Olympiques. Il y fut reçû comme un Dieu descendu du Ciel ; & tous ces differens peuples de la Grece, toujours si avides de spectacles, & que la magnificence des jeux Olympiques y avoit attirés de tous côtés, abandonnerent & les courses de chariots, & les combats des Athletes, pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avoient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le celibat, & se tint toujours dans

les regles de la continence & de la ſobriété la plus exacte. Il étoit ſi retenu, même dès ſa jeuneſſe, qu'on ne le vit jamais rire que fort modérément; & il fut toûjours ſi maître de ſes paſſions, qu'on ne le vit jamais en colere. Sur quoi on raconte qu'un jeune homme, qui avoit été élevé auprès de lui, étant enſuite retourné chez ſes parens, fut ſi ſurpris un jour de voir ſon pere en colere, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avoit jamais rien vû de ſemblable chez Platon. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu émû contre un de ſes Eſclaves qui avoit fait une faute conſidérable. Il le fit châtier par un autre, en diſant que comme il étoit un peu en colere, il n'étoit pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique & d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Ariſtote, il avoit

cependant de la douceur & une sorte d'enjouement, & se plaisoit à faire de petites railleries innocentes : il conseilloit quelquefois à Xenocrate & à Dion, dont le caractere lui paroissoit trop severe, de sacrifier aux Graces pour devenir d'une humeur plus douce & plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté de Potone, sa sœur qui avoit épousé Eurimedon, Xenocrate Calcedonien, & le célébre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Demosthene le regarda toujours comme son maître. En effet ce dernier s'étant retiré dans un azile, pour se sauver des mains d'Antipater, comme Archias, qu'Antipater avoit envoyé pour le prendre, lui promettoit la vie pour l'engager à

ſortir de ſon azile : A Dieu ne plaiſe, dit-il, qu'après avoir entendu Xenocrate & Platon ſur l'immortalité de l'ame, je puiſſe préferer une vie honteuſe à une mort honnête. On compte auſſi deux femmes au nombre de ſes diſciples ; l'une fut Laſthenie de Mantinée, & l'autre Axiothée de Phlyaſie, qui toutes deux avoient coutume de porter des habits d'hommes, comme plus convenables à la philoſophie dont elles faiſoient profeſſion. Il faiſoit tant de cas de la Geometrie, & la croyoit ſi néceſſaire à un Philoſophe, qu'il avoit fait mettre cette inſcription au-deſſus du veſtibule de l'Academie ; *Que perſonne n'entre ici, s'il n'eſt verſé dans la Geometrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ſes lettres qui ne nous reſtent qu'au nombre de douze, ſont en forme de dialogues. On

peut diviser ces dialogues en trois especes ; dans les uns il réfute les Sophistes ; dans d'autres il cherche à instruire la jeunesse, & la troisiéme espece est de ceux qui sont propres aux personnes déja mûres. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues ; car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses Lettres, dans ses Livres des Loix & dans son *Epinomis*, il le donne comme sa veritable & propre doctrine ; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntés, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parmenide, ou de Zenon, il ne le donne que comme probable & sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans ses dialogues, soit tout-à-fait dans le goût & selon la methode que suivoit Socrate en disputant, il ne faut pas croire

pourtant que ce ſoient toujours les veritables ſentimens de Socrate, puiſque ce Philoſophe ayant lû le dialogue intitulé Lyſis, de l'Amitié, que Platon avoit composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inſcrire enfaux ſur ce dialogue, en diſant : „ Dieux immortels ! Que ce jeu„ne homme m'en fait dire, à „ quoi je n'ai jamais penſé !

Le ſtile de Platon, ſelon le témoignage d'Ariſtote ſon diſciple, tenoit pour ainſi dire le milieu entre l'élévation de la poëſie, & la ſimplicité de la proſe. Ciceron le trouvoit ſi noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que ſi Jupiter avoit voulu parler le langage des hommes, il ne ſe ſeroit pas exprimé autrement que Platon. Panætius avoit coutume de l'appeller l'Homere des Philoſophes ; ce qui revient aſſez au jugement qu'en

porta depuis Quintilien, qui en parlant de son éloquence la traite de Divine & d'Homerique.

Il se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il donna dans les sentimens d'Heraclite pour ce qui regarde la Physique & les choses qui tombent sous les sens; il suivit Pythagore dans la Métaphysique, & ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la Politique & la Morale, il mettoit Socrate au-dessus de tout, & s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon, selon que rapporte Plutarque au 1. Livre des Opinions des Philosophes chap. 3. admettoit trois principes, Dieu, la Matiere & l'Idée: Dieu, comme l'intelligence universelle; la Matiere comme le premier suppôt de la génération & de la corruption; l'Idée, comme une

ſubſtance incorporelle & réſidente dans l'entendement de Dieu. Il reconnoiſſoit à la vérité que le monde étoit l'ouvrage d'un Dieu créateur, mais il n'entendoit pas par le nom de création, une création proprement dite : car il ſuppoſoit que Dieu n'avoit fait que former & bâtir pour ainſi dire le monde d'une matiere préexiſtente, & qui étoit de toute éternité ; de ſorte que ce Dieu créateur n'eſt, ſelon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le cahos, & en donnant une forme à une matiere brute, que ce que ſont un architecte & des maçons qui en taillant & en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maiſon.

On a toujours cru que Platon avoit eu connoiſſance du vrai Dieu ſoit par les lumieres de ſon

esprit, soit par celles qu'il avoit pû tirer des livres des Hebreux; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ces Philosophes dont parle Saint Paul, qui ayant connu Dieu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans la vanité de leurs sentimens. En effet il établit dans son *Epinomis* trois sortes de Dieux, des Dieux superieurs, des Dieux inferieurs, & des mitoyens. Les superieurs, selon lui, habitent le ciel, & sont si élevés au-dessus des hommes & par l'excellence de leur nature, & par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des Dieux mitoyens qui habitent l'air, & qu'il appelle Démons. Ceux-ci sont comme les ministres des Dieux superieurs à l'égard des hommes; ils portent aux hom-

mes les ordres des Dieux, & portent aux Dieux les offrandes & les vœux des hommes; ils gouvernent le monde chacun dans son département, président aux oracles & aux divinations, & sont les auteurs de tous les miracles qui se font & des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence que Platon n'a imaginé cette seconde espece de Dieux, que sur ce qui est dit des Anges dans l'Ecriture, dont il avoit eu quelque connoissance. Il admet encore une troisiéme espece de Dieux, mais inferieurs aux seconds; il les place dans les rivieres; il se contente de les qualifier de demi-Dieux, & leur donne le pouvoir d'envoyer des songes & de faire d'autres merveilles comme les Dieux mitoyens. Il prétend même que tous les élémens & toutes les parties de l'univers sont rem-

plies de ces demi-Dieux, qui, selon lui, se font voir quelquefois & se dérobent ensuite à notre vûe. Voilà vrai-semblablement sur quoi sont fondés les Sylphes, les Salamandres, les Ondains, & les Gnomes de la Cabale.

Platon enseignoit aussi la Métempsycose qu'il avoit prise de Pythagore, & ensuite tournée à sa maniere, comme on peut le voir dans ses Dialogues intitulés Phedre, Phædon, Timée & autres. Quoique Platon ait fait un fort beau Dialogue sur l'immortalité de l'ame, cependant il est tombé sur cette matiere dans de grandes erreurs, soit par rapport à la substance de l'ame qu'il croyoit composée de deux parties, l'une spirituelle & l'autre corporelle; soit par rapport à son origine, prétendant que les ames étoient préexi-

ſtantes au corps, & que tirées du ciel pour animer ſucceſſivement differens corps, elles retournoient au ciel après avoir été purifiées; d'où au bout d'un certain nombre d'années, elles étoient encore employées à animer ſucceſſivement differens corps; de ſorte que ce n'étoit qu'un cercle continuel de fouillures & de purifications, de retours au ciel & de retours ſur la terre dans les corps qu'elles animoient. Comme il croyoit que ces ames n'oublioient pas entierement ce qu'elles avoient éprouvé dans les differens corps qu'elles avoient animés, il prétendoit que les connoiſſances qu'elles acqueroient étoient moins de nouvelles connoiſſances, que des reminiſcences de ce qu'elles avoient ſçu autrefois; & il fondoit ſur ces reminiſcences prétendues, ſon dogme de la préexiſtence des ames.

Mais sans nous étendre davantage sur les opinions de ce Philosophe, qu'il ne nous a exposées que d'une maniere fort enveloppée, il suffit de dire que sa doctrine sur bien des points parut si neuve & si relevée, qu'elle lui mérita de son tems le nom de Divin, & le fit regarder presque comme un Dieu après sa mort. Il mourut la premiere année de la 108e Olympiade à l'âge de 81 an, & le même jour qu'il étoit né.

ANTISTHENE.

Il fut disciple de Socrate, contemporain de Platon & des autres disciples de Socrate.

LES disciples de Socrate après la mort de leur Maître se diviserent en trois Sectes differentes qu'on nomma Cyniques, Academiques & Cyrenaïques.

Antisthene fut Chef des Cyniques. On rapporte differens sujets pour quoi ces Philosophes furent appellés Cyniques ; les uns disent que c'étoit parcequ'ils vivoient comme des chiens ; & d'autres parceque le lieu où Antisthene enseignoit, n'étoit pas fort éloigné d'une des portes d'Athénes qu'on appelloit des Cynosarges.

Antisthene étoit fils d'un Athénien de même nom, & d'une esclave. Quand on lui reprochoit que sa mere étoit de Phrygie : Qu'importe, disoit-il, Cybelle la mere des Dieux n'étoit-elle pas aussi de ce pays-là ?

Il fut d'abord disciple de l'Orateur Gorgias. Ensuite il enseigna quelque tems en particulier ; & comme il parloit fort éloquemment, on accouroit de plusieurs endroits pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna lenvie de l'aller entendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui mena tous ses Disciples. Il les pria tous de vouloir être ses camarades dans l'Ecole de Socrate, & résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeuroit au port de Pirée, & faisoit tous les jours quarante stades pour avoir le plaisir de voir & d'entendre Socrate.

Antisthene étoit un homme austere, qui vivoit d'une maniere très-dure. Il prioit les Dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitoit severement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandoit la raison : Les Medecins, disoit-il, ne font-ils pas la même chose à l'égard des malades.

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau double, une besace & un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, & les seules richesses qu'ils souhaitoient pour disputer de la felicité avec Jupiter même.

Il laissoit croître sa barbe sans y toucher jamais, & étoit toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachoit qu'à la Morale, & disoit que toutes les autres

ſciences étoient entierement inutiles.

Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien à ſuivre la vertu, & à mépriſer le faſte.

Tous les Cyniques vivoient très durement. Ils ne mangeoient ordinairement que des fruits & des légumes. Ils ne bûvoient que de l'eau, & ne s'embarraſſoient pas de coucher ſur la terre. Ils diſoient que le propre des Dieux étoit de n'avoir beſoin de rien; & que les gens qui avoient le moins de beſoins, étoient ceux qui approchoient le plus près de la divinité. Ils faiſoient gloire tous de mépriſer les richeſſes, la nobleſſe & tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. Au reſte, c'étoit des gens effrontés qui n'avoient honte de rien, non pas même des choſes les plus infames. Ils ne connoiſſoient aucune bienſéance.

& n'avoient aucun égard pour personne.

Antisthene avoit l'esprit subtil, & étoit si agréable en compagnie, qu'il tournoit toute l'assemblée comme il lui plaisoit.

Il signala son courage dans la bataille de Tanagra, où il se distingua fort. Socrate en eut beaucoup de joie, & quelque tems après on lui vint dire comme une espece de reproche, que la mere d'Antisthene étoit Phrygienne. Comment, répondit-il, croiriez-vous qu'un si grand homme pût naître du mariage d'un Athénien avec une Athénienne ? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher son orgueil par la suite.

Il l'apperçut un jour qu'il tournoit son manteau afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antisthene, s'écria Socrate, je découvre ta vanité

vanité au travers des trous de ton manteau.

Quand Antiſthene entendoit que les Athéniens ſe vantoient d'être originaires du pays qu'ils habitoient, il leur diſoit en ſe moquant d'eux : Cela vous eſt commun avec les tortues & les limaçons ; car ils demeurent perpetuellement dans les lieux où ils naiſſent.

Antiſthene diſoit que la ſcience la plus néceſſaire, étoit de deſaprendre le mal.

Un homme vint un jour lui préſenter ſon fils pour être ſon diſciple, & lui dit : De quelle choſe mon fils a-t-il beſoin préſentement ? C'eſt, répondit Antiſthene, d'un livre neuf, d'une plume neuve & de tablettes neuves : pour lui faire connoître que l'eſprit de ſon fils devoit être comme une cire nouvelle, qui n'auroit encore reçu aucune impreſſion.

On lui demanda une fois ce qui étoit le plus à souhaiter au monde. C'est, répondit-il, de mourir heureux.

Il étoit irrité contre les envieux qui sont continuellement rongés par leur propre humeur, comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyoit que si on étoit obligé de choisir, il vaudroit beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux, parceque les corbeaux ne déchirent que les morts, au lieu que les envieux déchirent les vivans.

Quelqu'un lui dit un jour que la guerre emportoit bien des malheureux. Cela est vrai, répondit Antisthene, mais elle en fait beaucoup plus qu'elle n'en emporte.

Quand on le prioit de donner une idée de la divinité, il répondoit, qu'il n'y avoit aucun être qui lui ressemblât, & qu'ainsi

c'étoit une folie de s'attacher à la vouloir connoître par quelque représentation sensible.

Il vouloit que chacun respectât ses ennemis, parceque ce sont eux qui s'apperçoivent les premiers de nos défauts, & qui les publient, & qu'en ce cas-là ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis, parcequ'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disoit qu'il falloit beaucoup plus estimer un ami honnête homme qu'un parnt, parceque les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang.

Qu'il étoit bien plus à propos d'être d'un petit nombre de sages contre une grande multitude de fous; que d'être joint avec une grande multitude de fous contre un petit nombre de sages.

Il entendit un jour que cer-

tains malhonnêtes gens le louoient : Bons Dieux, dit-il, qu'ai-je fait de mal ?

Il croyoit que le ſage n'étoit pas obligé de vivre ſelon les loix; mais ſelon les regles de la vertu.

Que rien ne lui devoit être nouveau, ni fâcheux, parcequ'il devoit prévoir long-tems auparavant tout ce qui pouvoit arriver, & être prêt à tout évenement.

Il diſoit que la nobleſſe & la ſageſſe étoient la même choſe, & que par conſéquent il n'y avoit point d'autre noble que le ſage.

Que la prudence étoit un mur très fort qu'on ne pouvoit ni rompre ni ſurprendre.

Que le moyen le plus ſûr pour s'immortaliſer, étoit de vivre ſaintement : & que pour être content dans le monde, on n'avoit beſoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme s'avisa de lui demander quelle sorte de femme il devoit prendre ? Si tu en prends une laide, lui dit-il, elle ne tardera guéres à te déplaire, & si tu en prends une belle, elle sera commune.

Il vit un jour un adultere qu s'enfuyoit : Malheureux, s'écria Antisthene, combien aurois-tu évité de dangers avec une obole ?

Il exhortoit ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avoit un ennemi, il lui souhaitoit toutes sortes de biens, excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parloit de la vie délicieuse : Bons Dieux, disoit-il, que ce ne soit que pour les enfans de nos ennemis !

Dès qu'il voyoit une femme bien parée, il s'en alloit aussi-

tôt dans ſa maiſon, il prioit ſon mari de lui montrer ſes armes & ſon cheval : s'il touvoit tout en bon état ; il permettoit à la femme de faire tout ce qu'elle voudroit, parcequ'elle avoit un mari en état de la défendre ; s'il ne trouvoit pas un bon équipage, il conſeilloit à la femme d'ôter tous ſes ornemens, de crainte de devenir la proie du premier qui voudroit lui faire violence.

Il avertit un jour les Athéniens d'atteler indifferemment à la charrue des ânes & des chevaux, ſans aucune diſtinction. Cela ne ſeroit pas bien, lui dit-on, car les ânes ne ſont pas propres à labourer la terre. Qu'importe, répondit Antiſthene, quand vous éliſez des Magiſtrats, regardez-vous s'ils ſont propres à gouverner ou s'ils ne le ſont pas ? il ſuffit que vous les choiſiſſiez.

On lui dit un jour que Platon parloit mal de lui. Cela m'est commun avec les Rois, répondit-il, de recevoir des injures de ceux à qui on a fait du bien.

Il disoit que c'étoit une chose bien ridicule de prendre tant de peine à nettoyer le froment d'ivraye, & les armées de soldats inutiles pendant qu'on ne songeoit pas seulement à bannir les envieux hors de la République.

Quand on lui reprochoit qu'il voyoit souvent des gens de mauvaise vie : Qu'importe, répondoit-il, les Médecins voyent bien tous les jours des malades, & ils ne prennent pas la fiévre.

Antisthene étoit très patient ; il exhortoit ses disciples à souffrir, sans s'émouvoir, toutes les injures qu'on leur diroit.

Il blâmoit fort Platon qu'il accusoit d'aimer le faste & la grandeur, & il ne manquoit ja-

mais de le railler ſur ce ſujet.

Quand quelqu'un lui demandoit quel profit il avoit tiré de ſa philoſophie ? C'eſt, répondit-il, de pouvoir m'entretenir avec moi-même, & de faire volontairement ce que les autres ne font que par contrainte.

Antiſthene conſerva toujours une grande reconnoiſſance envers Socrate ſon Maître. Il ſemble même que ce fut lui qui vengea ſa mort. Car comme pluſieurs gens étoient venus exprès des extrêmités du Pont-Euxin pour entendre Socrate ; Antiſthene les mena chez Anyte : Tenez, leur dit-il, cet homme-ci eſt beaucoup plus ſage que Socrate : car c'eſt lui qui l'a accuſé. Le ſouvenir de Socrate fit tant d'impreſſion ſur tous ceux qui étoient préſens, qu'ils chaſſerent auſſitôt Anyte hors de la ville. Ils ſe ſaiſirent de Mélite qui étoit l'au-

tre accusateur de Socrate & le firent mourir.

Antisthene tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languissant à une mort prompte ; car Diogene son disciple entra un jour dans sa chambre un poignard sous son manteau ; Antisthene lui dit : Ah ! Qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre ? Diogene tira son poignard : Ce sera celui-ci, lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthene, mais non pas de la vie. Il y a apparence qu'Antisthene se vantoit qu'Hercule étoit l'Instituteur des Cyniques : car le Poëte Ausone dans ses Epigrammes le fait parler ainsi :

Inventor primus Cynices, ego quæ ratio ista
Alcides multo dicitur esse prior.
Alcidæ quondam fueram Doctore secundus ;
Nunc ego sum Cynices primus & ille Deus.

ARISTIPE

Contemporain de Platon, vivoit sous la 96e Olympiade.

ARISTIPE étoit originaire de Cyrene dans la Libye; la grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des Cyrénaïques, à cause qu'Aristipe leur maître étoit de la ville de Cyrene.

Aristipe avoit l'esprit fort brillant, & les reparties vives; il parloit agréablement, & trou-

voit toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose; il ne songeoit uniquement qu'à flater les Rois & les grands Seigneurs; il étoit toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitoient; il les faisoit rire, & tiroit d'eux tout ce qu'il vouloit : il tournoit en raillerie toutes les insultes & les infamies qu'ils lui faisoient, en sorte qu'il leur étoit impossible de le mettre mal avec eux, quand même ils l'auroient voulu. Il étoit si adroit & si insinuant, qu'il venoit aisément à bout de tout ce qu'il entreprenoit. Il avoit l'esprit égal dans toutes sortes d'états où il se trouvoit, sans se soucier d'aucune bienséance. Platon lui disoit quelquefois : O Aristipe, dans tout l'Univers il n'y a que toi qui sçache faire aussi bonne contenance sous de vieux haillons, que sous une magnifique robe de pourpre.

Horace parlant de ce Philosophe, dit qu'il sçavoit jouer toutes sortes de personnages, & qu'il étoit content du peu qu'il possedoit dans le tems même qu'il cherchoit à avoir davantage.

Toutes ces qualités l'avoient rendu fort agréable à Denis le Tiran, en sorte qu'il étoit mieux dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristipe alloit souvent à Siracuse pour faire bonne chere avec lui : dès qu'il commençoit à s'y ennuyer, il alloit chez d'autres grands Seigneurs ; & comme il passoit toute sa vie dans les Cours des Princes, c'étoit le sujet pour lequel Diogene le Cynique qui vivoit de son tems, ne l'appelloit jamais que chien royal.

Un jour Denis lui cracha au visage, cela fit de la peine à quelques-uns de la compagnie. Aristipe n'en fit que rire : Voila bien

de quoi se plaindre ; les pêcheurs pour attraper un petit poisson se laissent bien mouiller jusqu'à la peau, & moi pour prendre une baleine, je ne souffrirois pas qu'on me jettât un peu de salive sur le visage.

Une autre fois Denis étoit mécontent de lui ; quand on fut prêt à se mettre à table, il voulut qu'Aristipe se mît à la derniere place. Aristipe ne s'en chagrina point : Apparemment, lui dit-il, que vous avez dessein d'honorer cette place-là ?

Aristipe a été le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignoit ; & pour autoriser cette coutume, un jour il envoya lui-même vingt mines à Socrate. Socrate ne les voulut point recevoir, & fut assez mécontent, pendant qu'il vécut, de la conduite que tenoit son

disciple ; mais il ne paroît pas qu'Aristipe s'en mît en peine. Quand on lui faisoit des reproches, & qu'on lui opposoit la générosité de son maître qui n'avoit jamais rien exigé de personne; il répondoit : Ah, cela est bien different : tous les plus grands Seigneurs d'Athénes faisoient gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avoit besoin, en sorte même que Socrate étoit obligé d'en renvoyer la plus grande partie, & moi à peine ai-je un méchant esclave qui songe à moi.

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire, & le pria d'en avoir grand soin ; Aristipe lui demanda 50 drachmes : Comment cinquante drachmes, répondit le pere de l'enfant ; & il ne faudroit que cela pour acheter un esclave. Hé bien, va-t-en l'acheter, répondit Aristipe, &

tu en auras deux. Ce n'étoit pas pourtant qu'Ariſtipe fût avare ; au contraire, il ne vouloit avoir d'argent que pour le dépenſer, & que pour leur montrer la maniere dont il falloit s'en ſervir.

Un jour comme il paſſoit la mer, quelqu'un l'avertit que le vaiſſeau dans lequel il paſſoit appartenoit à des Corſaires ; Ariſtipe tira de ſa poche tout l'argent qu'il avoit ; il fit ſemblant de le compter, & le laiſſa tomber exprès dans la mer ; il fit auſſi-tôt un grand ſoupir, comme ſi le ſac lui eût échapé des mains, & dit tout bas : Il vaut mieux qu'Ariſtipe perde ſon argent, que de périr lui-même à cauſe de ſon argent.

Une autre fois il apperçût que ſon eſclave qui le ſuivoit ne pouvoit pas marcher ſi vîte que lui à cauſe de l'argent dont il étoit chargé : Jette tout ce que tu as

de trop, lui dit-il, & ne porte que ce que tu pourras.

Horace parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses, leur oppose Aristipe.

Aristipe aimoit fort la bonne chere, & n'épargnoit rien quand il s'agissoit d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdix cinquante drachmes; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès : Si cette perdrix ne coûtoit qu'une obole ne l'acheterois-tu pas ? Assurément, répondit l'autre. Et moi, répliqua Aristipe, j'estime encore moins cinquante drachmes que toi une obole.

Une autre fois il avoit acheté très cher quelques friandises : certain homme qui se trouva-là, voulut lui en faire des réprimandes : Ne donnerois-tu pas bien trois oboles de tout cela,

dit Ariſtipe ? Oui, répondit-il. Hé bien, répliqua Ariſtipe, je ne ſuis donc pas encore ſi gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il diſoit : Si la bonne chere étoit blamable, on ne feroit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des Dieux.

Platon même qui paſſoit pour être aſſez magnifique, ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivoit trop délicieuſement ; Ariſtipe lui dit : Crois-tu que Denis ſoit honnête homme ? Oui, répondit Platon. Hé bien, répondit Ariſtipe, il vit encore bien plus délicieuſement que moi ; & ainſi rien n'empêche qu'on ne ſoit honnête homme quoiqu'on faſſe bonne chere.

Diogene étoit un jour à laver des herbes, ſelon ſa coutume ; il vit paſſer Ariſtipe : Si tu

sçavois te contenter avec des herbes comme moi, lui dit-il, tu ne te mettrois guéres en peine d'aller faire ta cour aux Rois. Et toi, répondit Aristipe, si tu sçavois l'art de bien faire ta cour aux Rois, tu ne tarderois guéres à ne plus aimer tes herbes.

Un jour Denis fit venir trois belles Courtisannes devant Aristipe, & lui permit de choisir celle qui lui plairoit davantage; Aristipe les prit toutes les trois. Le choix n'est pas sûr, dit-il, vous sçavez bien tous les malheurs qui ont suivi celui de Pâris; deux peuvent plus faire de mal qu'une ne sçauroit jamais faire de bien. Il les amena jusqu'au vestibule de la maison, & les renvoya aussi-tôt.

Denis lui dit une autre fois: Pourquoi voit-on perpetuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne

voit jamais les grands Seigneurs chez des Philoſophes? C'eſt, répondit Ariſtipe, parceque les Philoſophes connoiſſent bien les choſes dont ils ont beſoin, & que les grands Seigneurs ne les connoiſſent pas.

Certain homme lui fit encore la même queſtion dans un autre tems: On voit bien les Medecins chez les malades, & cependant il n'y a perſonne qui n'aime mieux traiter un malade que d'être malade lui-même.

Ariſtipe diſoit que c'étoit une très belle choſe que de moderer ſes paſſions, mais non pas de les déraciner tout-à-fait: Que ce n'étoit pas un crime de jouir des plaiſirs, pourvû qu'on n'en fût pas eſclave; & c'eſt de-là que quand on le railloit ſur le commerce qu'il avoit avec la Courtiſanne Laïs: il diſoit; Il eſt vrai que je poſſede Laïs, mais Laïs ne me poſſede pas.

Comme il entroit un jour dans la chambre de cette Courtisanne, un de ses disciples qui l'accompagnoit en eut honte. Aristipe s'apperçut qu'il rougissoit : Mon enfant, lui dit-il, ce n'est pas d'y entrer dont on doit rougir, mais c'est de n'en pouvoir sortir.

Un jour le Philosophe Polyxene le vint voir ; il apperçut en entrant un très grand festin, & plusieurs Dames magnifiquement parées. Il s'emporta aussi-tôt, & se mit à déclamer contre un si grand luxe. Aristipe lui demanda fort honnêtement, s'il vouloit se mettre à table avec eux. Je le veux bien, répondit Polyxene. Comment, lui répondit Aristipe, pourquoi fais-tu tant de bruit ? Ce n'est donc pas la bonne chere ni la compagnie que tu blâmes, & ce n'est que la dépense ?

Aristipe avoit eu autrefois cer-

tain differend avec Eſchine. Cela les avoit tellement refroidis, qu'ils ne s'étoient point vûs depuis ce tems-là. Ariſtipe s'en alla chez Eſchine. Eh bien, lui dit-il, ne nous raccommoderons-nous jamais ? Veux-tu attendre que tout le monde ſe moque de nous, & que les Paraſites en faſſent rire ceux chez qui ils iront manger ? Cela me fait un grand plaiſir, répondit Eſchine, & je conſens de tout mon cœur à cette reconciliation. Souviens-toi donc, continua Ariſtipe, que c'eſt moi qui t'ai prévenu, quoique je ſois ton aîné.

Un jour Denis fit un grand feſtin, & ſur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre, & qu'on danſât au milieu d'une ſalle. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il étoit homme, & qu'un habit ſi effeminé ne lui convenoit pas.

Ariſtipe n'en fit aucune difficulté. Il commença à danſer avec la robe, & dit gaillardement : On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus ; & cependant on ne s'y corrompt pas, quand on ne l'eſt pas d'ailleurs.

Une autrefois il prioit Denis pour un de ſes meilleurs amis. Denis le repouſſoit, & ne vouloit pas lui accorder ce qu'il lui demandoit. Ariſtipe ſe jetta à ſes pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette baſſeſſe. Ce n'eſt pas ma faute, répondit Ariſtipe, c'eſt celle de Denis qui a les oreilles aux pieds.

Comme il étoit à Siracuſe, Simus Phrygien Tréſorier de Denis lui montroit ſon ſuperbe Palais, & en ſe promenant il lui faiſoit remarquer la magnificence des planchers. Ariſtipe ſe mit à touſſer : il fit deux ou trois efforts pour amaſſer plus d'ordu-

re, & cracha ſur le viſage de Simus. Simus voulut ſe mettre en colere : Mon ami, lui dit Ariſtipe, je n'ai point vû d'endroit plus ſale où je puſſe cracher. Quelques-uns attribuent cette avanture ou une pareille à Diogene. Ils étoient fort capables l'un & l'autre de faire ce coup.

Certain homme ſe mit un jour à lui dire des injures. Ariſtipe s'en alla. L'autre le pourſuivoit, & lui crioit : T'en vas-tu, ſcelerat ? C'eſt que tu as le pouvoir de me dire des injures, répondit Ariſtipe ; mais moi il ne m'eſt pas permis de les écouter.

Une autre fois comme il paſſoit à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuſe tempête. Ariſtipe avoit grand peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étoient dans le même vaiſſeau, ne put s'empêcher de ſe moquer de lui. Nous autres ignorans, dit-

il, nous ne craignons rien, & vous autres grands Philoſophes, pourquoi tremblez-vous ſi fort? C'eſt, répondit Ariſtipe, que nous ne craignons pas pour la même ame, & qu'il y a bien de la difference entre ce que nous avons à perdre.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre un homme ſçavant, & un ignorant; il diſoit qu'il falloit les dépouiller l'un & l'autre, & les envoyer tout nuds chez des étrangers, qu'on ne tarderoit guéres à s'en appercevoir.

Il croyoit qu'il valoit beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parcequ'un pauvre ne manquoit que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquoit d'humanité; & qu'il étoit à l'égard d'un habile homme ce qu'un cheval indompté eſt à l'égard d'un cheval dompté.

Quand on lui reprochoit qu'il négligeoit ſon fils, & qu'il le rejettoit comme s'il n'étoit pas ſorti de lui : Qu'importe, répondoit Ariſtipe, perſonne n'ignore que la vermine & la pituite ne naiſſent de nous, & cependant ceſſe-t-on de la chaſſer ? Un jour Denis donna de l'argent à Ariſtipe, & un Livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Ariſtipe ſur la difference de ce préſent ; il répondit : J'ai beſoin d'argent ; & Platon, de Livres.

Une autre fois Ariſtipe demanda un talent à Denis. Denis lui dit : Tu m'as autrefois aſſuré que les ſages ne manquoient jamais d'argent. Commencez par m'en donner, répondit Ariſtipe, enſuite nous examinerons cela. Denis lui en donna. Eh bien, continua Ariſtipe, voyez-vous pas bien à preſent que je n'en ai plus de beſoin ?

Comme Ariſtipe alloit ſouvent à Syracuſe, Denis s'aviſa un jour de lui demander ce qu'il venoit faire. Je viens pour vous donner de ce que j'ai, répondit Ariſtipe, & en échange pour recevoir de ce que vous avez.

Quand quelqu'un lui reprochoit qu'il quittoit Socrate pour aller chez Denis ; il diſoit : Quand j'avois beſoin de ſageſſe, j'allois chez Socrate ; & à preſent que j'ai beſoin d'argent, je viens chez Denis.

Il vit une fois un jeune homme qui étoit fort glorieux à cauſe qu'il ſçavoit bien nager. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de ſi peu de choſe ? Les Dauphins nagent encore mieux que toi.

Quand on lui demandoit ce qu'il avoit tiré de ſa philoſophie : C'eſt, dit-il, de ſçavoir parler librement à toutes ſortes de gens. Vous autres Philoſophes, lui dit

quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres ? C'est que quand il n'y auroit point de loix, répondit Aristipe, nous vivrions toujours de la même maniere.

Les Cyrenaïques ne s'attachoient qu'à la Morale, & très peu à la Logique ; ils négligeoient la Physique, parcequ'ils en supposoient la connoissance impossible. Ils croyoient que la fin de toutes les actions des hommes devoit être le plaisir ; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettoient deux differens mouvemens dans l'ame ; l'un doux, qui faisoit le plaisir ; & l'autre violent, qui faisoit la douleur. Ils disoient que, puisque tout le monde se portoit naturellement vers l'un & fuyoit l'autre, cela prouvoit manifestement que le plaisir étoit

la fin de l'homme. Ils consideroient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs, ni des douleurs. Ils ne faisoient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvoit servir à la volupté, comme on n'estime une medecine qu'à cause qu'elle est utile à la santé. Ils disoient que la fin differoit de la beatitude, en ce que la fin d'une action n'étoit que la vûe d'un plaisir particulier, au lieu que la beatitude étoit un assemblage de tous les paisirs; que les plaisirs du corps étoient beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les Cyrenaïques avoient beaucoup plus de soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenoient pour maxime qu'il ne faloit cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avoit d'eux; de même qu'on n'estimoit

les membres du corps qu'autant qu'ils étoient utiles.

Ils disoient qu'il n'y avoit rien en soi de juste ni d'injuste, d'honnête ni de malhonnête ; mais seulement, par rapport aux loix & aux coutumes du pays. Qu'un homme sage ne devoit rien faire mál-à-propos, à cause des accidens qui lui en pouvoient arriver. Qu'il devoit perpetuellement se conformer aux loix du pays où il étoit, & éviter la mauvaise réputation.

Ils disoient aussi qu'il n'y avoit rien non plus en soi d'agréable ou de desagréable, & que toutes choses ne devenoient telles que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances qui faisoient qu'elles nous étoient agréables ou desagréables.

Qu'il étoit impossible d'être parfaitement heureux en ce mon-

de, à cauſe que nous ſommes ſujets à mille infirmités, & à mille paſſions qui empêchent que nous ne jouiſſions des plaiſirs, ou même qui nous troublent en leur jouiſſance.

Que la liberté, ni l'eſclavage, les richeſſes, ni la pauvreté, la nobleſſe ni la baſſe naiſſance ne faiſoient rien pour le plaiſir, puiſqu'on pouvoit être également heureux dans toutes ſortes d'états.

Que le ſage ne devoit haïr perſonne; mais inſtruire tout le monde; qu'il ne devoit rien faire que par rapport à lui, puiſque perſonne n'étoit plus digne que lui de poſſeder toutes ſortes d'avantages; & même qu'il étoit toujours infiniment au-deſſus de tout ce qu'il y avoit au monde. Voilà quels étoient les ſentimens d'Ariſtipe & des Cyrenaïques.

Ariſtipe avoit une fille nom-

mée Areta, qu'il eût grand soin d'élever dans ses principes ; elle y devint très habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristipe surnommé Métrodidacte, qui fut le maître de l'impie Theodore. Celui-ci, outre les principes des Cyrenaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de Dieux ; Que l'amitié étoit une chimere, puisqu'il n'y en pouvoit avoir entre les fous ; Que le sage se suffisoit à lui-même ; & que par consequent il n'avoit point besoin d'amis. Que le sage ne devoit point s'exposer aux dangers pour sa patrie ; qu'il n'avoit point d'autre patrie que le monde, & qu'il n'étoit point juste qu'il fût en danger pour une multitude de fous. Qu'il pouvoit commettre des larcins, des sacriléges & des adulteres, lorsqu'il en trouveroit l'occasion favorable, puisque toutes ces

choſes n'étoient des crimes que dans l'opinion des ignorans & du petit peuple, & que réellement il n'y avoit aucun mal. Qu'il pouvoit faire publiquement les choſes qui paſſoient pour être les plus infames dans l'eſprit du peuple.

Il penſa un jour être traîné dans l'Aréopage, mais Demetrius de Phalere le ſauva. Il demeura quelque tems à Cyrene, où il vécut en grande conſidération chez Marius. Les Cyrenéens l'exilerent. Il leur dit en ſe retirant : Vous ne ſçavez ce que vous faites de me chaſſer de Libye pour m'envoyer en exil en Grecé. Ptolomée Lagus chez qui il s'étoit retiré, l'envoya un jour en qualité d'Ambaſſadeur vers Lyſimachus : il lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de Lyſimachus qui ſe trouva là, lui dit: Je crois, Theodore, que tu t'ima-

gines qu'il n'y a pas de Rois non plus que de Dieux.

Amphicrate rapporte que ce Philoſophe fut à la fin condamné à mort, & qu'on l'obligea de boire du poiſon.



ARISTOTE

Né la premiere année de la 99e Olympiade ; mort la 3e année de la 114e, âgé de 63 ans.

ARISTOTE a été l'un des plus illustres Philosophes de toute l'antiquité ; son nom est encore aujourd'hui très célébre dans toutes les Ecoles. Il étoit fils de Nicomachus Médecin, & ami d'Amintas Roi de Macedoine, & descendoit de Machaon petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagire ville de Macedoine, la premiere année de la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade. Il perdit son pere & sa mere dès les premieres années de son enfance, & fut assez negligé par ceux qui s'étoient chargés de son éducation. Il

passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage & dans la débauche, où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre; mais comme cette profession-là n'étoit pas tout-à-fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'Oracle, pour sçavoir à quoi il se détermineroit. L'Oracle lui ordonna d'aller à Athénes, & de s'appliquer à la Philosophie. Il étoit alors dans sa dix-huitiéme année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Academie sous Platon; & comme il avoit déja tout dissipé son bien, il étoit obligé pour subsister, de faire trafic de certains remedes qu'il débitoit lui-même à Athénes.

Aristote mangeoit peu, & dormoit encore moins. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un

baſſin d'airain à côté de ſon lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ſes mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le baſſin lorſqu'il vouloit s'endormir, le reveillât ſur le champ. Laërce rapporte qu'il avoit la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues, & qu'il s'habilloit toujours magnifiquement.

Ariſtote avoit l'eſprit très ſubtil, & comprenoit aiſément les queſtions les plus difficiles. Il ne tarda guéres à devenir habile dans l'Ecole de Platon, & à ſe faire fort diſtinguer au-deſſus de tous les autres Académiciens. On ne décidoit aucune queſtion dans l'Academie ſans l'avis d'Ariſtote, quoiqu'il ne ſe rencontrât pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres diſciples le regardoient

comme un génie extraordinaire, quelques-uns même suivoient ses opinions au préjudice de celles de leur Maître. Aristote se retira de l'Academie : Platon en eut du ressentiment ; il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle, & de se plaindre que son disciple avoit regimbé contre lui, comme un petit poulain regimbe contre sa mere.

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassade vers le Roi Philippe pere d'Alexandre le Grand. Aristote demeura quelque tems en Macedoine pour les affaires des Athéniens ; à son retour il trouva que Xenocrates avoit été choisi pour enseigner dans l'Academie : quand Aristote vit que cette place étoit remplie, il dit qu'il seroit honteux s'il gardoit le silence pendant que Xenocrates parleroit. Il institua une

nouvelle secte, & enseigna une doctrine differente de celle qu'il avoit apprise de Platon son Maître.

La grande réputation qu'avoit Aristote d'exceller dans toutes sortes de sciences, & principalement dans la Philosophie & dans la Politique, firent que Philippe Roi de Macedoine le voulut avoir pour être precepteur de son fils. Alexandre étoit âgé pour lors de quatorze ans. Aristote accepta ce parti, & demeura huit ans auprès d'Alexandre, à qui il enseigna, comme rapporte Plutarque, certaines connoissances secretes qu'il ne montroit à personne. L'étude de la philosophie n'avoit point rendu Aristote trop farouche ; Il s'appliquoit aux affaires & avoit beaucoup de part dans tout ce qui se passoit de son tems à la Cour de Macedoine. Le Roi

Philippe à sa consideration fit rebâtir Stagire, patrie de ce Philosophe, laquelle avoit été détruite pendant les guerres, & y remit tous les habitans, dont plusieurs avoient été faits esclaves, & les autres s'en étoient enfuis.

Aristote après avoir quitté Alexandre, vint à Athénes où il fut très bien reçu à cause que le Roi Philippe à sa considération avoit fait beaucoup de graces aux Athéniens. Il choisit dans le Lycée un lieu où il y avoit de belles allées d'arbres: Ce fut là qu'il établit sa nouvelle Ecole, & parcequ'ordinairement il enseignoit ses disciples en se promenant avec eux, cela a été cause qu'on a donné à ses sectateurs le nom de Peripateticiens. Le Lycée ne tarda guéres à devenir très célébre à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venoient de divers en-

droits pour entendre Ariſtote, dont la réputation s'étoit répandue par toute la Grece.

Alexandre recommanda à Ariſtote de s'appliquer à faire des épreuves de Phyſique; il lui donna un grand nombre de chaſſeurs & de pécheurs pour lui apporter de tous côtés de quoi faire ſes obſervations, & lui envoya huit cens talens pour ſoutenir cette dépenſe.

Ariſtote publia pour lors ſes livres de Phyſique & de Metaphyſique. Alexandre qui étoit déja paſſé en Aſie, en apprit la nouvelle; ce Prince ambitieux qui ſouhaitoit d'être en toutes choſes le premier homme du monde fut fâché de ce que la ſcience d'Ariſtote alloit devenir commune; il lui en témoigna ſon reſſentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes.

Alexandre à Aristote.

Vous n'avez pas bien fait « de publier vos livres de sciences « speculatives ;, parceque nous « n'aurons rien au-dessus des au- « tres, si ce que vous nous avez « enseigné en particulier vient « à être communiqué à toutes « sortes de gens. Je veux bien « que vous sçachiez que j'aime- « rois encore mieux être supe- « rieur aux autres dans la con- « noissance des choses relevées, « que de les surpasser en puis- « sance. «

Aristote pour appaiser ce Prince, lui fit réponse qu'il les avoit mis au jour ; mais de maniere qu'il ne les avoit pas mis au jour. Cela vouloit apparemment dire qu'il avoit si bien embrouillé toute sa doctrine, que personne n'y pourroit jamais rien connoître.

Ariſtote ne ſe conſerva pas toujours bien dans les bonnes graces d'Alexandre ; il ſe brouilla avec lui, parcequ'il prit avec trop de chaleur le parti du Philoſophe Caliſthene. Ce Caliſthene étoit petit-neveu d'Ariſtote fils de ſa propre niéce. Ariſtote l'avoit élevé chez lui & avoit toujours pris ſoin de ſon éducation. Lorſqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le ſuivre à la guerre, & le lui recommanda très particuliérement. Caliſthene parloit fort librement au Roi, & avoit une humeur très peu complaiſante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macedoniens ne l'adoraſſent comme un Dieu, à la maniere des Perſes.

Alexandre qui le haïſſoit à cauſe de ſon humeur inflexible, trouva occaſion de ſe venger en ſe défaiſant de lui. Il l'envelop-

pa legerement dans la conjuration que fit quelque tems après Hermolaüs disciple de Calisthene, & ne voulut pas lui permettre de se défendre. Alexandre le fit exposer aux lions; d'autres disent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Aristote depuis la punition de Calisthene, conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Alexandre de son côté chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Aristote. Il éleva Xenocrates, & lui envoya des presens considérables. Aristote en conçut beaucoup de jalousie, quelques-uns même l'ont accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Antipater, & de lui avoir donné l'invention de ce poison qu'on soupçonne, qui fit périr Alexandre.

Aristote, quoiqu'assez ferme d'ailleurs, n'a pas laissé de faire

paroître bien des foiblesses. Quelque tems après qu'il eut quitté l'Academie, il se retira vers Hermias tiran d'Atarné. Les uns disent que c'étoit son parent; d'autres assurent qu'Aristote en étoit amoureux, & qu'il y avoit dans ce voyage quelque raison de libertinage.

Aristote épousa la sœur, d'autres disent la concubine de ce Prince. Il se laissa tellement transporter à la passion violente qu'il avoit pour cette femme, qu'il lui fit des sacrifices comme les Athéniens en faisoient à Cerès Eleusine, & composa des vers à l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce qu'il avoit permis ce mariage.

Aristote divisa sa Philosophie en pratique & en théorie. La Philosophie pratique est celle qui nous enseigne des verités propres à regler les operations

de notre esprit, comme la Logique, ou qui nous donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile, comme la Morale & la Politique.

La Philosophie théorique est celle qui nous découvre des verités purement speculatives, comme la Métaphysique & la Physique. Il y a selon lui trois principes des choses naturelles; la privation, la matiere & la forme.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des principes, il dit que la matiere dont se fait une chose, doit avoir la privation de la forme de cette chose. Qu'il faut, par exemple, que la matiere dont on fait une table, ait la privation de la forme de la table; c'est-à-dire, qu'avant de faire une table, il faut que la matiere dont on la fait ne soit point la table.

Il ne considére pas la privation comme un principe de composition des corps ; mais comme un principe externe de leur production, en tant que la production est un changement par lequel la matiere passe de l'état qu'elle n'avoit pas, à celui qu'elle acquiert, comme, par exemple, des planches qui passent de n'ètre point tables, à être tables.

Aristote donne deux définitions differentes de la matiere, en voici une qui est négative. La matiere premiere, dit-il, est ce qui n'est ni substance, ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espece d'être ; ainsi, selon lui, la matiere du bois, par exemple, n'est ni son étenduë, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa pesanteur, ni sa dureté, ni sa secheresse, ni son humidité, ni son odeur, ni enfin aucuns des autres accidens qui se trouvent dans le bois.

L'autre définition est affirmative, & ne contente pas plus que la premiere. Il dit que la matiere est le sujet dont une chose est composée, & en quoi elle se résoud en dernier lieu. Il reste toujours à sçavoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composés.

Le même Philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut outre la matiere premiere, un autre principe qu'il appelle la forme. Quelques-uns croyent qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matiere, & que quand on broye du bled, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le bled devient farine, & que quand après avoir mêlé de l'eau avec la farine on

a pétri le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pétrie est de la pâte, qu'enfin lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels; ainsi, par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang qui en circulant dans les veines & dans les arteres nourrit toutes les parties, & outre les esprits animaux qui sont les principes des mouvemens, ils admettent une forme substantielle qu'ils disent être l'ame du cheval; ils soutiennent que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matiere, mais de la puissance de la matiere; ils veulent que ce soit

ſoit une entité réellement diſtincte de la matiere, dont elle n'eſt ni partie, ni même une modification.

Ariſtote tient que tous les corps terreſtres ſont compoſés de quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu; que la terre & l'eau ſont peſantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde, & qu'au contraire l'air & le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent, qu'ainſi ils ſont legers.

Outre ces quatre élémens, il en a admis un cinquiéme dont les choſes céleſtes étoient compoſées, & dont le mouvement étoit toujours circulaire. Il a cru qu'il y avoit au-deſſus de l'air ſous le concave de la lune, une ſphere de feu où montent & où ſe rendent toutes les flammes, ainſi que les ruiſſeaux & les rivieres ſe rendent dans la mer.

Ariſtote tient que la matiere eſt diviſible à l'infini ; que l'Univers eſt plein, & qu'il n'y a aucun vuide dans toute la nature ; que le monde eſt éternel ; que le ſoleil a toujours tourné comme il fait, & qu'il tournera toujours de même ; que les générations des hommes ſe ſont toujours faites ſans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avoit eu un premier homme, dit-il, il ſeroit né ſans pere & ſans mere, ce qui répugne. Il fait le même raiſonnement ſur les oiſeaux : Il ne ſe peut faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiſeaux, ni qu'il y ait eu un premier oiſeau qui ait donné le commencement aux œufs, car un oiſeau vient d'un œuf ; mais cet œuf vient d'un oiſeau, & ainſi toujours de même en remontant ſans qu'il y ait ja-

mais eu aucun commencement. Il raiſonne de même de toutes les autres eſpeces qui ſont dans l'Univers.

Il ſoutient que les cieux ſont incorruptibles, & que quoique les choſes ſublunaires ſoient ſujettes à ſe corrompre, leurs parties néanmoins ne périſſent pas; qu'elles ne font que changer de place; que des débris d'une choſe, il s'en fait une autre; & qu'ainſi la maſſe du monde demeure toujours en ſon entier. Ariſtote tient que la terre eſt au centre du monde, & que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre par des Intelligences qui ſont occupées perpetuellement à ces mouvemens.

Ariſtote prétend que tout ce qui eſt couvert aujourd'hui des eaux de la mer, a été autrefois terre ferme; & que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme,

sera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne est tirée de ce que les fleuves & les torrens entraînent continuellement des sables & des terres, ce qui fait que les rivages s'avancent peu-à-peu, & que la mer se retire insensiblement, si bien que le tems ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer & de mer en terre, se font enfin après des siecles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien avant dans les terres, & même qui sont fort élevés, la mer en se retirant a laissé là de ses coquilles, & qu'en fouillant dans les terres, on trouve aussi quelquefois des ancres & des pieces de navire. Ovide attribue aussi ce même sentiment à Pythagore.

Or Aristote prétend que ces changemens de mer en terre,

de terre en mer ; qui se font insensiblement & pendant une longue succession de tems, sont en partie cause que la memoire des choses passées s'abolit. Il ajoute, qu'il arrive outre cela d'autres accidens qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidens sont ou des pestes, ou des guerres, ou des sterilités, ou des tremblemens de terre, ou des incendies, ou enfin des désolations qui sont telles, qu'elles exterminent & font périr tous les hommes d'une contrée, si ce n'est qu'il s'en échappe quelques-uns qui se sauvent dans les déserts où ils menent une vie sauvage, & où ils donnent naissance à d'autres hommes, qui par la suite des tems cultivent les terres & inventent, ou retrouvent des arts, & que les mêmes opinions sont revenues & ont été renouvellées une infinité de fois.

C'eſt ainſi qu'il ſoutient que nonobſtant ces viciſſitudes & ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Ariſtote examine ſoigneuſement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Il réfute premierement l'opinion des voluptueux qui mettent la felicité dans les plaiſirs corporels. Il dit qu'outre que les plaiſirs ne ſont pas de durée, ils cauſent du dégoût, qu'ils affoibliſſent le corps, & abrutiſſent l'eſprit.

Il rejette enſuite l'opinion des ambitieux qui mettent la felicité dans les honneurs, & qui, pour y parvenir, employent toutes ſortes de moyens injuſtes.

Il dit que l'honneur eſt dans celui qui honore : Il ajoute que les ambitieux ſouhaitent d'être honorés à raiſon de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croye qui

ſoit en eux, que par conſéquent c'eſt plutôt dans la vertu que conſiſte la felicité que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils ſont hors de nous.

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares qui mettent la felicité dans les richeſſes. Il dit que les richeſſes ne ſont pas deſirables pour elles-mêmes, qu'elles rendent malheureux celui qui les garde & qui craint de s'en ſervir; que pour qu'elles ſoient utiles, il faut les employer, les diſtribuer; au lieu que la felicité doit conſiſter en quelque choſe de ſtable que l'on doit retenir & conſerver.

Enfin l'opinion d'Ariſtote eſt, que la felicité conſiſte dans l'action la plus parfaite de notre entendement, & dans la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'action la plus noble de notre entendement, eſt la ſpe-

culation des choses naturelles, des Cieux, des Astres, de toute la nature, & principalement du premier Etre. Il observe néanmoins qu'on ne peut être heureux entierement sans avoir du bien suffisamment selon son état, parceque sans cela on ne peut vaquer à la speculation des belles choses, ni pratiquer les vertus. Par exemple on ne peut pas faire plaisir à ses amis; & toutefois une des plus grandes satisfactions que l'on puisse avoir dans la vie, c'est de faire du bien aux gens qu'on aime; & ainsi il dit que la felicité dépend de trois choses; des biens de l'esprit, comme la sagesse & la prudence; des biens du corps, comme la beauté, la force, la santé; & des biens de la fortune, comme les richesses & la noblesse. Il tient que la vertu ne suffit pas pour rendre les gens heureux, qu'on

avoit absolument besoin des biens du corps & de la fortune, & qu'un sage seroit malheureux s'il souffroit ou s'il manquoit de bien. Il assure au contraire que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux, & que quand un homme seroit dans une très grande abondance, & qu'il jouiroit d'ailleurs de toutes sortes d'avantages, il ne pourroit jamais être heureux tant qu'il seroit adonné au vice. Que le sage n'étoit pas tout-à-fait exemt de troubles; mais qu'il n'en avoit que de fort legers; que les vertus & les vices n'étoient pas incompatibles; que le même homme, par exemple, pouvoit être fort juste & fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intemperant.

Il admet trois sortes d'amitiés, l'une de parenté, une autre d'inclination, & l'autre d'hospitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu ; il assure que c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse.

Il admet comme Platon, un premier Etre à qui il donne une providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des sens ; qu'un aveugle-né ne peut avoir la perception des couleurs, non plus qu'un sourd la notion de la voix.

Il soutient dans sa Politique que l'Etat Monarchique est le plus parfait de tous les Etats, parceque dans les autres il y a plusieurs personnes qui gouvernent ; or tout de même qu'une armée qui est conduite par un seul & bon chef réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs chefs, ainsi est-il des Etats : pendant que les dé-

putés ou les principaux d'une République employent du tems à s'assembler & à déliberer, un Monarque a déja pris les places, & exécuté ses desseins. Les Administrateurs de la République ne se soucient pas de la ruiner, pourvû qu'ils s'enrichissent d'ailleurs, ils entrent en jalousie les uns contre les autres, de là naissent les divisions, & enfin la République ne peut manquer de périr & d'être renversée; au lieu que dans la Monarchie, le Prince n'a point d'autres interêts que ceux de son Etat; ainsi son Etat doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnoient les menteurs: Ils gagnent, répondit-il, qu'on ne les croit pas lorsqu'ils disent même la verité.

Quelqu'un lui fit des réprimandes de ce qu'il avoit donné l'aumône à un méchant hom-

me : Ce n'eſt pas parcequ'il eſt méchant que j'en ai eu compaſſion, répondit Ariſtote, mais parcequ'il eſt homme.

Il diſoit ordinairement à ſes amis & à ſes diſciples, que la ſcience étoit à l'égard de l'ame, ce que la lumiere étoit à l'égard des yeux; & que ſi les racines en étoient améres, les fruits en récompenſe en étoient très doux.

Quelquefois quand il étoit en colere contre les Athéniens, il leur reprochoit qu'ayant trouvé les loix auſſi-bien que les bleds, ils ne ſe ſervoient que du bled & jamais des loix.

On lui demanda un jour quelle étoit la choſe qui s'effaçoit le plutôt : C'eſt la reconnoiſſance, répondit-il.

Ce que c'étoit que l'eſperance : C'eſt, dit-il, la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour Diogene présenta une figue à Aristote. Aristote vit bien que s'il la refusoit Diogene avoit quelque plaisanterie toute prête : il prit la figue, & dit en riant : Diogene a en même tems perdu sa figue & l'usage qu'il en vouloit faire.

Il disoit qu'il y avoit trois choses fort nécessaires aux enfans, l'esprit, l'exercice, & la discipline.

Quand on lui demandoit quelle difference il y avoit entre les sçavans & les ignorans ; Il y en a autant, répondoit-il, qu'entre les vivans & les morts.

Il disoit que la science étoit un ornement dans la prospérité, & un refuge dans l'adversité. Que ceux qui donnoient une bonne éducation aux enfans, étoient bien davantage leurs peres que ceux qui les avoient engendrés ; puisque les uns ne leur avoient

fruit il avoit tiré de sa philosophie; C'est, répondoit-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des loix.

On dit que pendant son séjour à Athénes, il eut un grand commerce avec un habile homme de Judée, qui l'instruisit à fond de la science & de la religion des Egyptiens, que tout le monde dans ce tems-là alloit apprendre en Egypte même.

Aristote après avoir enseigné pendant treize ans dans le Licée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impieté par Eurimedon Prêtre de Cerès. Le souvenir du traitement qu'on avoit fait à Socrate l'épouventa tellement, qu'il prit le parti de sortir promtement d'Athénes; il se retira à Chalcis d'Euboée. Quelques-uns disent qu'il y mourut de chagrin, pour n'avoir pû com-

prendre le flux & reflux de l'Euripe. D'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer, & qu'il dit en tombant : Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre. D'autres enfin assurent qu'il mourut d'une colique en la 63e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagire lui ont dressé des autels comme à un Dieu.

Aristote fit un Testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, & une fille qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus Roi de Lacedemone.



XENOCRATE.

Il ſucceda à Speuſippe dans le gouvernement de l'Ecole de Platon, la ſeconde année de la 110e Olympiade; il la gouverna 25 ans, & mourut la troiſiéme année de la 116e Olympiade.

XENOCRATE a été l'un des plus diſtingués Philoſophes de l'ancienne Academie, par ſa probité, ſa prudence, & ſa chaſteté. Il étoit de la ville de Chalcedoine, & fils d'Agathenor. Dès ſa premiere jeuneſſe il fut diſciple de Platon, auquel il s'attacha ſi fort, qu'il le ſuivit même juſques dans la Sicile où Platon étoit allé à la Cour de Denis le tiran. Il avoit l'eſprit bon, appliqué, mais peſant. Quand Platon le comparoit avec

Ariſtote, il diſoit, que l'un avoit beſoin de bride, & l'autre d'éperons. D'autres fois il diſoit en riant : Avec quel cheval eſt-ce que j'attele cet âne ici !

Xenocrate étoit d'ailleurs un homme ſérieux & fort ſévere, en ſorte que Platon en ſe moquant de lui, diſoit quelquefois : Xenocrate, va, je te prie, faire un ſacrifice aux Graces.

Xenocrate paſſoit ſa vie renfermé dans l'Academie.

Quand il alloit dans les rues d'Athénes, ce qui arrivoit rarement, tout ce qu'il y avoit de jeunes gens débauchés dans la ville l'attendoient ſur les chemins pour le tourmenter & lui faire de la peine. On lui mit pluſieurs fois des femmes de mauvaiſe vie dans ſon lit, ſans qu'il en ſçût rien. La fameuſe courtiſanne Phryné avoit gagé contre pluſieurs jeunes gens qu'elle

viendroit à bout de Xenocrate : un jour comme il avoit plus bû qu'à l'ordinaire, elle entra bien parée dans la maison de Xenocrate, & passa toute la nuit à côté de lui, sans que jamais elle pût venir à bout de ce qu'elle avoit entrepris. Les jeunes gens contre qui elle avoit gagé, se moquerent d'elle, & la presserent de payer : elle leur répondit en riant : J'ai gagé que je pourroisbien corrompre un homme, mais non pas une statue. Cette chasteté étoit une vertu qu'il soutenoit par des operations violentes.

Xenocrate étoit fort desinteressé. Alexandre lui envoya un jour une grosse somme d'argent : Xenocrate ne prit que trois mines attiques, & lui renvoya tout le reste. Il dit à ceux qui lui étoient venu apporter ce présent : Alexandre a bien des gens

à nourrir, ainſi il doit avoir plus beſoin d'argent que moi.

Antipater lui voulut faire pareil préſent une autre fois : mais Xenocrate le remercia, & ne voulut jamais prendre de ſon argent.

Pendant le tems qu'il étoit en Sicile, il gagna une couronne d'or pour récompenſe de s'être diſtingué, & d'avoir merité le prix en buvant plus que les autres. Xenocrate n'en voulut point profiter; dès qu'il fut de retour à Athénes, il porta cette couronne aux pieds de la ſtatue de Mercure, & la conſacra à ce Dieu à qui il offroit aſſez ſouvent des couronnes de fleur.

Un jour Xenocrate fut envoyé vers le Roi Philippe avec pluſieurs autres Ambaſſadeurs. Philippe leur fit à tous de grands feſtins & de magnifiques préſens : il leur donna pluſieurs au-

diences ; & tourna leur eſprit de maniere qu'ils étoient tous prêts à faire ce qu'il lui plairoit ; Xenocrate fut le ſeul qui ne voulut point avoir part aux préſens de Philippe, & qui ne ſe trouva jamais à aucune de ſes fêtes, ni même aux conferences qu'il eut avec les autres. Quand ils furent tous de retour à Athénes, ils publierent qu'il avoit été inutile d'envoyer Xenocrate avec eux, puiſqu'il ne leur avoit ſervi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent ; on ſe diſpoſoit déja à le condamner à une amende. Xenocrate découvrit de quelle maniere toutes choſes s'étoient paſſées, & avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la République ; que Philippe par ſes grands préſens avoit tellement corrompu tous leurs Ambaſſadeurs, qu'ils ne demandoient pas mieux qu'à

faire tout ce qu'il lui plairoit ; qu'à son égard jamais Philippe ne l'avoit pû obliger à prendre aucun présent de lui. Le mépris qu'on commençoit à avoir pour Xenocrate se tourna tout d'un coup en estime ; l'affaire fit beaucoup de bruit : Philippe confessa hautement que de tous les Ambassadeurs qu'on lui avoit jamais envoyés, Xenocrate étoit le seul qui avoit méprisé ses présens, & qui n'en avoit point voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit prisonniers plusieurs Athéniens. Xenocrate fut député de la Republique pour moyenner leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xenocrate fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler de rien. Xenocrate lui dit, qu'il falloit remettre le festin, & qu'il

ne vouloit point manger avant que d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avoit été envoyé, & d'avoir délivré ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xenocrate faisoit paroître pour sa patrie; il se mit aussi-tôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xenocrate. L'affaire fut décidée sur le champ, & les prisonniers remis en liberté.

Un jour comme Xenocrate étoit en Sicile, Denis dit à Platon : Quelqu'un te coupera la tête. Xenocrate qui étoit pour lors present, dit : Cela n'arrivera jamais avant qu'on ait coupé la mienne.

Une autre fois Antipater étant à Athénes, vint saluer Xenocrate. Xenocrate qui prononçoit pour lors un discours, ne voulut point l'interrompre, & ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut

eut achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Quand le Philosophe Speusippus neveu & successeur de Platon dans l'Academie, se sentit vieux, incommodé & proche de sa fin, il envoya querir Xenocrate, & le pria de vouloir prendre sa place. Xenocrate l'accepta, & commença à enseigner publiquement. Lorsque quelqu'un venoit dans son Ecole, & qu'il ne sçavoit ni Musique, ni Geometrie, ni Astronomie, il lui disoit : Mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores le fondement & tous les agrémens de la Philosophie.

Xenocrate méprisoit fort la gloire & le faste ; il aimoit la retraite, & passoit tous les jours quelque tems en particulier sans parler à personne.

Les Athéniens avoient une si haute idée de sa probité, qu'un

jour qu'il étoit venu devant les Magiſtrats pour rendre témoignage de quelque choſe, comme il s'approchoit de l'autel, afin de jurer ſelon la coutume du pays, que tout ce qu'il avoit dit étoit vrai, les Juges ſe leverent & ne voulurent pas ſouffrir qu'il jurât; ils lui dirent que ſon ſerment étoit inutile: qu'ils le croyoient ſur ſa ſimple parole.

Polemon fils de Philoſtrate d'Athénes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour, de deſſein prémedité, il entra fort yvre, & une couronne ſur la tête, dans l'Ecole de Xenocrate qui parloit pour lors de la tempérance; bien-loin d'interrompre ſon diſcours, il le continua avec plus de force & de véhemence qu'auparavant. Polemon en fut tellement touché, que dès ce moment là il commença de renoncer à toutes ſes débauches, &

fit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir ; il l'éxécuta si bien, qu'en peu de tems il devint très-habile & succeda à Xenocrate son maître.

Xenocrate a composé quantité d'ouvrages en vers & en prose ; il dédia un de ses ouvrages à Alexandre, & un autre à Ephestion.

Comme il n'avoit aucun égard pour personne, il se fit des ennemis dans la République ; les Athéniens le vendirent afin de le faire périr. Demetrius de Phalere qui étoit pour lors en grand crédit à Athénes, l'acheta ; il lui donna la liberté, & fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'exiler.

Xenocrate âgé de quatre-vingt deux ans tomba une nuit contre un bassin qu'il avoit rencontré sous ses pieds, & mourut sur le

champ. Il avoit enſeigné dans l'Academie pendant vingt-deux ans : il floriſſoit ſous Lyſimachus dans la cent deuxiéme Olympiade.



DIOGENE.

Il mourut la premiere année de la 114e Olympiade, âgé de près de 90 ans. Ainsi il étoit né la 3e année de la 91e Olympiade.

DIOGENE le Cynique, fils d'Isecius Banquier, naquit à Sinope ville de Paphlagonie environ la 91e Olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnoie avec son pere. Isecius fut arrêté, & enfermé dans une prison où il mourut : Diogene prit l'épouvante, & se sauva à Athénes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthene qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogene ne s'étonna point; il baissa la tête : Frappez,

frapez, lui dit-il, ne craignez point; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antisthene vaincu par l'opiniâtreté de Diogene, lui permit d'être son disciple.

Diogene étoit obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays, & qui ne recevoit de secours d'aucun endroit.

Il apperçut un jour une souris qui couroit gaillardement de côté & d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, & même sans songer à ce qu'elle mangeroit. Cela le consola de sa misere; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre, & de se passer de toutes les choses qui ne seroient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mou-

rir. Il doubla ſon manteau afin qu'en s'envelopant dedans, il lui pût ſervir de lit & de couverture : il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une beſace & une écuelle ; il ne marchoit jamais ſans porter tout cet équipage avec lui : mais il ne ſe ſervoit de ſon bâton, que quand il alloit en campagne, ou bien lorſqu'il étoit incommodé. Il diſoit que les véritables eſtropiés n'étoient ni les ſourds, ni les aveugles, mais ſeulement ceux qui n'avoient point de beſace. Il marchoit toujours les pieds nuds ſans porter jamais de ſandales, non pas même lorſque la terre étoit couverte de neiges. Il vouloit auſſi s'accoutumer à manger de la viande crue, mais il n'en put venir à bout.

Il avoit prié une perſonne qu'il connoiſſoit de lui donner un petit trou dans ſon logis pour s'y retirer quelquefois : mais com-

me on tardoit trop long-tems à lui rendre une réponse positive, il se servit d'un tonneau de terre qu'il promenoit par tout devant lui, & n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, lorsque le soleil brûloit toute la campagne, il se rouloit dans des sables ardens; il embrassoit au milieu de l'hiver des statues couvertes de neiges pour s'accoutumer à souffrir sans peine l'incommodité du chaud & du froid.

Il méprisoit tout le monde; il traitoit Platon & ses disciples de dissipateurs & de gens qui aimoient la bonne chere: Il appelloit tous les Orateurs des esclaves du peuple.

Il disoit que les couronnes étoient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompoient en se formant; & que les représentations étoient les merveilles des fous.

Enfin rien n'échapoit à ſa liberté ſatirique.

Il mangeoit, il parloit, & ſe couchoit indifferemment dans tous les lieux où il ſe trouvoit. Quelquefois en montrant le portique de Jupiter, il s'écrioit : Ah! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas.

Il diſoit ſouvent : Quand je conſidere ces Gouverneurs, ces Medecins, & ces Philoſophes qui ſont dans le monde, je ſuis tenté de croire que l'homme par ſa ſageſſe eſt fort élevé au-deſſus des bêtes : mais d'un autre côté lorſque je vois des devins, des interpretes des ſonges, & des gens que les richeſſes & les honneurs ſont capables d'enfler extraordinairement, je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il ne ſoit pas le plus fou de tous les animaux.

Un jour en se promenant il apperçut un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : Diogene en eut grand honte : Quoi, dit-il, les enfans connoissent mieux que moi les choses dont on se peut passer ? Il tira aussi-tôt son écuelle de sa besace & la cassa comme un meuble qui lui étoit inutile.

Il louoit fort ceux qui avoient été tout prêts de se marier, & qui n'en avoient rien fait, aussi-bien que ceux qui après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer, étoient restés sur la terre. Il n'estimoit pas moins les gens qu'on avoit choisis pour gouverner la République, & qui n'avoient point voulu s'engager, de même que ceux qui avoient été tout prêts de se mettre à table avec les Rois & les grands Seigneurs, & qui s'en étoient retournés chez eux.

Il ne s'attachoit qu'à la Morale & négligeoit entierement toutes les autres ſciences. Il avoit l'eſprit vif & prévoyoit aiſément tout ce qu'on lui pouvoit objecter.

Il croyoit que le mariage n'étoit rien ; il vouloit que toutes les femmes fuſſent communes, & que chacun ſe ſervît de celle à qui il auroit été capable de donner de l'amour.

Il ne croyoit pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choſes dont on avoit beſoin. Il vouloit qu'on ne s'affligeât de rien. Il vaut beaucoup mieux, diſoit-il, ſe conſoler que ſe pendre.

Un jour il ſe mit à parler ſur une matiere aſſez ſérieuſe & fort utile ; tout le monde paſſoit devant lui ſans ſe mettre en peine d'écouter ce qu'il diſoit. Diogene s'aviſa de chanter ; quantité de gens s'aſſemblerent en foule au-

tour de lui : il leur fit aussi-tôt une forte réprimande de ce qu'ils accouroient de tous côtés pour une bagatelle, & qu'ils ne prenoient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parloit sur des matieres les plus importantes.

Il s'étonnoit de ce que les Grammairiens se tourmentoient si fort pour sçavoir tous les maux qu'Ulysse avoit soufferts, & qu'ils ne faisoient pas attention à leur propre misere.

Il blâmoit les Musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instrumens, pendant qu'ils avoient des esprits si mal reglés, par où ils auroient dû commencer.

Il reprenoit les Mathematiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune, & les autres astres, & de ne pas connoître les choses qui étoient à leurs pieds.

Il n'étoit pas moins irrité contre les Orateurs qui ne ſongeoient qu'à bien dire, & qui ſe mettoient peu en peine de bien faire.

Il blâmoit fort certains avares qui faiſoient paroître un grand deſintereſſement, qui louoient même les gens qui mépriſoient les richeſſes, & qui cependant ne ſongeoient à rien autre choſe qu'à amaſſer de l'argent.

Il ne trouvoit rien de plus ridicule que certaines gens qui ſacrifioient aux Dieux pour les prier de les conſerver en ſanté, & qui au ſortir de la cérémonie faiſoient des feſtins capables de faire crever.

Enfin il diſoit qu'il rencontroit bien des gens qui s'efforçoient à ſe ſurpaſſer les uns les autres dans des badineries, mais que perſonne n'avoit d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogene s'apperçut que Platon dans un repas très magnifique ne mangeoit que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le ſage ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait paſſer en Sicile ? Moi, répondit Platon, je ne vivois ordinairement en Sicile que de capres, d'olives & d'autres choſes ſemblables, comme je fais dans ce pays-ci. Quoi donc, répliqua Diogene, étoit-il beſoin pour cela d'aller à Syracuſe ? eſt-ce que dans ce tems-là il n'y avoit ni capres ni olives à Athénes ?

Un jour Platon traitoit quelques amis de Denis le tiran. Diogene entra chez lui ; il ſe mit à deux pieds ſur un beau tapis, & dit : Je foule aux pieds le faſte de Platon : Oui, Diogene, répondit Platon ; mais c'eſt par une autre eſpece de faſte.

Certain Sophiste voulut un jour montrer la ſubtilité de ſon eſprit à Diogene : Vous n'êtes pas ce que je ſuis, lui dit-il, je ſuis un homme,& par conſequent vous n'êtes pas un homme. Ce raiſonnement ſeroit vrai, répondit Diogene, ſi tu avois commencé par dire que tu n'es pas ce que je ſuis, parceque tu aurois conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grece il avoit vû des hommes ſages : J'ai bien vû des enfans à Lacedemone, répondit-il, mais pour des hommes, je n'en ai vû nulle part.

Il ſe promenoit un jour en plein midi une lanterne allumée à la main ; on lui demanda ce qu'il cherchoit ? Je cherche un homme, répondit-il.

Une autre fois il ſe mit à crier dans le milieu d'une rue : O hommes, ô hommes ; quan-

tité de gens s'aſſemblérent autour de lui : Diogene les chaſſoit avec ſon bâton : C'eſt des hommes que j'appelle, dit-il.

Demoſthéne dînoit un jour dans un cabaret ; il vit paſſer Diogene ; il ſe cacha auſſi-tôt. Diogene l'apperçut : Ne te caches point, lui dit-il ; car plus tu te caches dans le cabaret, & plus tu t'y enfonces.

Il vit une autre fois des étrangers qui étoient venus exprès pour voir Demoſthéne. Diogene alla droit à eux ; il le leur montroit avec ſon doigt, & leur diſoit en riant : Tenez, tenez, regardez-le bien, le voilà ce grand Orateur d'Athénes.

Diogene ſe rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or & le marbre étoient en grande abondance. Après en avoir conſideré toutes les beautés, il ſe mit à touſſer ; il fit deux

ou trois efforts & cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montroit ce palais. Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vû d'endroit plus sale où je puisse cracher.

Un jour il entra à demi rasé dans une chambre où de jeunes gens se rejouissoient ensemble ; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogene pour les punir écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avoient frapé ; il attacha ce papier sur son épaule & se promenoit au milieu des rues, afin de les faire connoître à tout le monde & de les décrier.

Un jour certain scelerat lui reprochoit sa pauvreté : Je n'ai jamais vû punir personne pour ce sujet-là, dit-il, mais j'ai bien vû pendre des gens parcequ'ils étoient des fripons.

Il disoit souvent que les choses les plus utiles étoient ordinairement les moins estimées : qu'une statue coutoit trois mille écus, & qu'un boisseau de farine ne se vendoit pas vingt sols.

Un jour comme il étoit prêt d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale : Quand on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver ?

Diogene fut pris un jour près de Cheronée par des Macedoniens qui l'allerent présenter aussitôt au Roi Philippe : Philippe lui demanda ce qu'il étoit : Je suis l'espion de ton avidité insatiable, répondit-il. Le Roi fut si content de sa réponse, qu'il le mit en liberté & le renvoya.

Diogene croyoit que les sages ne pouvoient jamais manquer de rien, & que c'étoit à eux à disposer de tout ce qui

étoit au monde : Toutes ces choses appartiennent aux Dieux, disoit-il ; les Sages sont amis des Dieux ; entre amis toutes choses sont communes, & par consequent toutes choses appartiennent aux Sages ; c'est ce qui faisoit que quand il avoit besoin de quelque chose, il disoit qu'il la redemandoit à ses amis.

Un jour Alexandre passant par Corinthe eut la curiosité de voir Diogene qui y étoit pour lors ; il le trouva assis au soleil dans le Cranée où il racommodoit son tonneau avec de la glu. Je suis le grand Roi Alexandre, lui dit-il. Et moi je suis ce chien de Diogene, répondit le Philosophe. Ne me crains-tu point, continua Alexandre ? Es-tu bon ou mauvais, reprit Diogene? Je suis bon, répartit Alexandre ; Hé qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit Diogene ? Alexandre admi-

ra la ſubtilité d'eſprit & les manieres libres de Diogene. Après s'être entretenu quelque tems avec lui, il lui dit : Je vois bien que tu manques de beaucoup de choſes, Diogene, je ſerai bien aiſe de te ſecourir : Demande-moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogene, tu empêches que je ne jouiſſe du ſoleil. Alexandre demeura fort ſurpris de voir un homme au-deſſus de toutes les choſes humaines. Lequel eſt le plus riche, continua Diogene, de celui qui eſt content de ſon manteau & de ſa beſace, ou de celui à qui un Royaume entier ne ſuffit pas, & qui s'expoſe tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites? Les courtiſans d'Alexandre étoient fort indignés qu'un tel Roi fît tant d'honneur à un chien comme Diogene, qui ne ſe levoit pas mê-

me de ſa place. Alexandre s'en apperçut; il ſe retourna, & leur dit : Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogene.

Un jour comme Diogene paſſoit en Egine, il fut pris par des Pirates qui le menerent en Créte, & l'expoſérent au marché : il n'en fut pas plus chagrin; il ne parut pas même ſe mettre en peine de ſon malheur. Il vit un certain Xeniade bien gras & bien habillé : Il faut me vendre à celui-ci, dit-il, car je vois qu'il a beſoin d'un maître. Comme Xeniade s'approchoit pour le marchander, il lui dit : Viens enfant, viens marchander un homme. On lui demanda ce qu'il ſçavoit faire, il répondit qu'il avoit le talent de commander aux hommes. Heraut, dit-il, crie dans le marché, ſi quelqu'un a beſoin d'un maître, qu'il le vienne acheter. Celui qui le vendoit lui dé-

fendoit de s'asseoir ; Qu'impor-
te, dit Diogene, on achete bien
des poissons dans quelque po-
sture qu'ils soient, & je m'é-
tonne qu'on ne marchande pas
seulement un couvercle de mar-
mite sans l'avoir sonné pour con-
noître si le métail en est bon, &
que quand on achete un hom-
me, on se contente de le regar-
der. Quand le prix fut arrêté,
il dit à Xeniade : Quoique je
sois à présent ton Esclave, tu
n'as qu'à te disposer à faire ce
que je voudrai ; car soit que je
te serve de Medecin ou d'In-
tendant, n'importe si je suis
esclave ou libre, il faudra m'o-
béir.

Xeniade lui donna ses enfans à instruire : Diogene en eut grand soin ; il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des Poëtes, avec un abregé de sa Philosophie qu'il composa exprès pour

eux. Il les faisoit exercer à la lutte, à la chasse, à monter à cheval, & à tirer de l'arc & de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples & à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il vouloit qu'on les rasât jusqu'à la peau. Il les menoit avec lui dans les rues vêtus fort négligemment, & souvent sans sandales & sans tunique. Ces enfans de leur côté aimoient fort Diogene, & prenoient un soin particulier de le recommander à leurs parens.

Pendant que Diogene étoit ainsi dans l'esclavage, quelques amis s'interesserent pour l'en tirer. Vous êtes des fous, leur dit-il, vous vous moquez bien de moi; ne sçavez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent? Au contraire ce sont ceux qui le nourrissent, qui sont ses esclaves.

Un jour Diogene entendit un Heraut qui publioit que Dioxipe avoit vaincu des hommes aux Jeux Olympiques. Mon ami, lui dit-il, dis des esclaves & des malheureux; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disoit : Vous êtes vieux, il faudroit vous reposer à présent. Quoi, dit-il, si je courois, faudroit-il me relâcher à la fin de ma course ? Ne seroit-il pas plus à propos que je fisse tous mes efforts ?

En se promenant dans les rues il apperçut un homme qui avoit laissé tomber du pain, & qui avoit honte de le relever. Diogene ramassa une bouteille cassée & la promena par toute la ville, pour lui faire connoître qu'on ne devoit pas rougir quand on tâchoit à ne rien perdre.

Je suis comme les bons Musiciens, disoit-il, je quitte le son veritable

veritable pour le faire prendre aux autres.

Un homme le vint un jour trouver pour être son disciple ; Diogene lui donna un jambon à porter, & lui dit de le suivre : cet homme eut honte de porter ce jambon dans les rues, il le jetta à terre & s'en alla. Diogene le rencontra quelques jours après : Quoi, disoit-il, un jambon a rompu notre amitié !

Il apperçut en se promenant une femme tellement prosternée devant les Dieux, qu'elle en étoit même découverte par derriere : Diogene accourut à elle : Ne crains-tu pas, pauvre femme, lui dit-il, que les Dieux qui sont aussi-bien derriere toi que devant, ne te voyent dans une posture indécente.

Quand Diogene réfléchissoit sur sa vie, il disoit en riant, que toutes les imprécations qu'on fai-

ſoit ordinairement dans les tragédies, étoient tombées ſur lui; qu'il étoit ſans maiſon, ſans ville, ſans patrie, pauvre, vivant au jour le jour; mais qu'il oppoſoit ſa fermeté à la fortune, la nature à la coutume, & la raiſon aux troubles de l'ame.

Un homme vint un jour le conſulter pour ſçavoir à quelle heure il devoit manger: Si tu es riche, lui dit-il, mange quand tu voudras; ſi tu es pauvre, quand tu pourras.

Les Athéniens le prierent de ſe faire aſſocier dans leurs myſteres, & lui aſſurerent que ceux qui y étoient initiés tenoient le premier rang dans l'autre monde: Ce ſeroit une choſe bien ridicule, répondit Diogene, qu'Ageſilaüs & Epaminondas reſtaſſent dans la boue, pendant que vos initiés qui ſont des malheureux, habiteroient des Iſles fortunées.

Il avoit coutume de ſe parfumer les pieds : quand on lui en demandoit la raiſon, il diſoit que l'odeur des parfums qu'on ſe mettoit à la tête étoit auſſitôt perdue dans l'air, au lieu que quand on ſe parfumoit les pieds, l'odeur en montoit au nez.

Un infame Eunuque avoit fait écrire ſur la porte de ſa maiſon : Qu'il n'entre rien de mauvais par cette porte. Diogene dit : Et le maître du logis par où entrera-t-il ?

Quelques Philoſophes vouloient un jour lui prouver qu'il n'y avoit point de mouvement : Diogene ſe leva, & commença à ſe promener : Que faites-vous, lui dit ce Philoſophe ? Je réfute tes raiſons, répondit Diogene.

Quand quelqu'un lui parloit d'Aſtrologie, il lui diſoit : Y a-t-il long-tems que tu es revenu des cieux ?

Platon avoit défini que l'homme étoit un animal à deux pieds, sans plumes : Diogene pluma un cocq qu'il cacha sous son manteau, & s'en alla à l'Académie : il tira aussi-tôt le cocq de dessous son manteau, & dit en le jettant au milieu de l'école : Voilà l'homme de Platon. Platon fut obligé d'ajouter à sa définition, que cet animal avoit de larges ongles.

Diogene passant par Mégares, vit des enfans tout nuds, & des moutons bien couverts de laine : Il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant.

Un jour comme il mangeoit, il vit de petites souris ramasser des mies de pain sous sa table : Ah ! dit-il, Diogene nourrit aussi des Parasites.

Comme il sortoit du bain on lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes qui se baignoient ; il

répondit, que non : Mais, lui dit-on, n'y a-t-il pas une grande confusion de monde ? Oui, répondit-il, très grande.

On le pria un jour de se trouver à un festin ; il ne le voulut pas, parcequ'il y avoit été le jour précedent, & qu'on ne l'en avoit point remercié.

Un homme portant une poutre sur son épaule le heurta sans y penser, & lui dit : Prenez garde. Comment, répondit Diogene : veux-tu me frapper une seconde fois ? Quelque tems après il eut encore une pareille avanture : il donna un coup de bâton à celui qui l'avoit heurté, & lui dit : Prends garde toi-même.

Il étoit un jour si percé de pluie, que l'eau degoutoit de tous les endroits de son manteau : ceux qui le regardoient avoient grande compassion de lui. Platon qui se trouva là par

hazard, leur dit : Si vous voulez qu'il ſoit veritablement malheureux, allez-vous-en & ne le regardez pas.

Un jour un homme lui donna un ſoufflet : Je ne ſçavois pas, dit-il, que je dûſſe marcher dans les rues la tête armée.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il vouloit pour qu'on lui donnât un ſoufflet : Un caſque, répondit-il.

Midias un jour lui donna pluſieurs coups de poing, & lui dit : Va te plaindre, tu auras trois mille livres d'amende. Le lendemain, Diogene prit un gantelet de fer, & alla décharger un grand coup de poing ſur la tête de Midias : Va-t-en te plaindre toi-même, tu auras une pareille amende.

Liſias l'Apoticaire lui demanda s'il croyoit qu'il y eût des Dieux : Comment ne le croirois-

je pas, puiſque je ſçai qu'ils n'ont point de plus grands ennemis que toi.

Un jour Diogene vit un homme qui ſe lavoit dans de l'eau, eſperant ſe purifier : O malheureux, lui dit-il, ne ſçais-tu pas bien que quand tu te laverois juſqu'à demain, cela ne t'empêcheroit point de faire des fautes de grammaire ! Cela ne te délivrera pas non plus de tes crimes.

Il apperçut une autre fois un enfant dans une poſture indécente; il courut droit à ſon Précepteur & lui donna un coup de bâton : Pourquoi inſtruis-tu ſi mal ton diſciple, lui dit-il ?

Un homme vint un jour lui montrer une horoſcope qu'il avoit dreſſée : Voilà quelque choſe de beau, dit Diogene, mais c'eſt pour nous empêcher de mourir de faim.

Il blâmoit fort tous ceux qui

ſe plaignoient de la fortune: Les hommes, diſoit-il, demandent toujours ce qui leur paroît être un bien, mais non pas ce qui l'eſt veritablement.

Diogene ſçavoit bien que pluſieurs perſonnes approuvoient ſa vie; mais comme peu de gens ſe mettoient en devoir de l'imiter, il diſoit qu'il étoit un chien fort eſtimé, mais qu'aucun de ceux qui le louoient n'avoit aſſez de courage pour venir à la chaſſe avec lui.

Il reprochoit à ceux qui étoient épouvantés de leurs ſonges, qu'ils ne faiſoient aucune attention aux choſes qui leur venoient dans l'eſprit lorſqu'ils veilloient, & qu'ils examinoient avec ſuperſtition tout ce qui ſe paſſoit dans leur imagination pendant qu'ils dormoient.

Un jour en ſe promenant il apperçut une femme dans une

litiere ; il dit : Ce ne devroit pas être là une cage pour un si méchant animal.

Les Athéniens aimoient fort Diogene, & avoient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement un jeune homme qui avoit cassé son tonneau, & lui en redonnerent un autre.

Tout le monde publioit le bonheur de Calisthéne qui étoit tous les jours à faire bonne chere à la table d'Alexandre : Et moi, disoit Diogene, je trouve Calisthéne bien malheureux, par la seule raison qu'il dîne & soupe tous les jours avec Alexandre.

Cratere fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui : Diogene lui dit qu'il aimoit beaucoup mieux ne manger que du pain à Athénes que d'aller vivre magnifiquement dans son Palais.

Perdiccas le menaça un jour

de le tuer s'il ne le venoit voir: Tu ne feras pas là une grande action, répondit Diogene; le moindre petit animal venimeux en pourroit bien faire autant, & je t'assure que Diogene n'a aucun besoin de Perdiccas, ni de sa grandeur pour vivre heureux. Helas! s'écrioit-il, les Dieux sont fort liberaux à accorder la vie aux hommes: mais tous les agrémens qui y sont attachés, demeurent méconnus aux gens qui ne songent qu'à faire bonne chere, & à se parfumer.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave: Tu ne seras pas content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche; de quoi te servent tes mains?

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le tresor public: Voilà de grands voleurs, disoit-

il, qui en conduisent un petit.

Il disoit qu'un riche ignorant étoit une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour comme il étoit au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah ! plût aux Dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je pusse me faire passer la faim quand je voudrois.

Comme il entroit dans un bain, il apperçut un jeune homme qui faisoit des mouvemens fort adroits, mais peu honnêtes : Plus tu feras bien, plus tu feras blamable, lui dit-il.

Une autre fois en traversant une rue il vit au-dessus de la maison d'un prodigue, un écriteau qui marquoit qu'elle étoit à vendre : Je sçavois bien, dit-il, que la grande yvrognerie obligeroit ton maître à vomir.

Un jour un homme lui reprocha son exil : Ah ! pauvre mal-

heureux, lui dit Diogene, j'en suis très content; c'est ce qui a fait que je suis devenu Philosophe.

Un autre lui dit quelque tems après: Les Synopéens t'ont condamné à un bannissement perpetuel. Et moi, répondit-il, je les ai condamnés à rester dans leur vilain pays sur le rivage du Pont-Euxin.

Il prioit quelquefois des statues de lui accorder des graces: on lui en demandoit la raison: C'est afin, disoit-il, de m'accoutumer à être refusé.

Quand sa pauvreté l'obligeoit à demander l'aumône, il disoit au premier qu'il rencontroit: Si tu as déja donné quelque chose à quelqu'un, fais-moi aussi la même grace; & si tu n'as jamais rien donné à personne, commence par moi.

On lui demandoit un jour de

quelle maniere Denis le tiran en usoit avec ses amis : Comme on fait, dit-il, avec des bouteilles qu'on pend quand elles sont pleines, & qu'on jette lorsqu'elles sont vuides.

Il apperçut un jour dans un cabaret un prodigue qui ne mangeoit que des olives : Si tu avois toujours dîné ainsi, tu ne souperois pas si mal à présent.

Il disoit que les désirs déreglés étoient la source de tous les malheurs.

Que les honnêtes gens étoient les portraits des Dieux.

Que le ventre étoit le goufre de la vie.

Qu'un discours bien poli étoit un filet de miel, & que l'amour étoit l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel étoit l'état le plus malheureux : C'est d'être vieux & pauvre, répondit-il.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il y avoit de meilleur dans le monde : il dit que c'étoit la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : Quelle est la bête qui mord le plus fort ? Entre les farouches, répondit-il, c'est un médisant ; & entre les apprivoisés, c'est un flateur.

Un jour en se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'oliviers. Ah ! plût aux Dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres rapportassent de tels fruits.

Un homme vint lui demander à quel âge il falloit se marier : Quand on est jeune, répondit Diogene, il n'est pas encore tems ; & quand on est vieux, il est trop tard.

On lui demanda pourquoi l'or étoit d'une couleur pâle : C'est qu'il a beaucoup d'envieux, répondit-il.

On le pressoit un jour de courir après Manès son esclave qui s'en étoit enfui : Il seroit fort ridicule, dit-il, que Manès se passât bien de Diogene, & que Diogene ne pût se passer de Manès.

Certain Tiran lui demanda un jour quel airain étoit le plus propre à faire une statue : C'est celui dont on a fait celle d'Harmodius & d'Aristogiton grands ennemis des Tirans.

Un jour Platon expliquoit ses idées, & parloit de la forme d'une table, & de celle d'un verre : Je vois bien une table & un verre, lui dit Diogene ; mais je ne sçai ce que c'est que la forme d'une table, non plus que celle d'un verre. Cela est vrai, dit Platon, car pour voir une table & un verre, il ne faut avoir que des yeux, au lieu que pour connoître la forme d'une table & celle d'un verre, il faut avoir de l'esprit.

On demanda une fois à Diogene ce qu'il pensoit de Socrate : il dit que c'étoit un fou.

Un jour il apperçut un jeune homme qui rougissoit : Courage, mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu.

Deux Jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux, l'un parcequ'il avoit effectivement volé ce dont on l'accusoit, & l'autre parcequ'il se plaignoit à tort, puisqu'il n'avoit rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnoit plutôt l'aumône aux borgnes & aux boiteux, qu'aux Philosophes : C'est, répondit-il, parceque les hommes s'attendent plutôt à devenir borgnes ou boiteux, que Philosophes.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avoit ni valet ni servante : Non,

répondit Diogene. Et qui vous enterrera, reprit l'autre ? C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogene.

Certain homme lui reprocha qu'il avoit fait autrefois de la fausse monnoye : Il est vrai, répondit Diogene, qu'il y a eu un tems que j'étois ce que tu es aujourd'hui, mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristipe le rencontra un jour comme il lavoit des herbes : Diogene, lui dit-il, si tu sçavois te rendre agréable aux Rois, tu n'aurois pas la peine de laver des herbes. Et toi, répondit Diogene, si tu connoissois le plaisir qu'il y a à laver des herbes, tu te mettrois peu en peine de plaire aux Rois.

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avoit peu d'écoliers & quantité de figures de Muses & d'autres

divinités : Tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogene, mais c'est en comptant les Dieux.

On lui demanda un jour de quel pays il étoit : Il répondit qu'il étoit citoyen du monde ; voulant montrer que les Sages ne devoient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres, & qu'à moi tu demandes une mine ? C'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, & que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort étoit un mal : Comment cela se pourroit-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente.

Diogene vit un jour un mal-

adroit qui alloit tirer ; il courut aussi-tôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : C'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

Antisthéne étoit dans son lit fort malade ; Diogene entra dans sa chambre : Avez-vous besoin d'un ami, lui dit-il ? pour lui faire connoître que c'étoit dans le tems de l'affliction que les veritables amis étoient nécessaires. Diogene connut qu'Antisthéne souffroit impatiemment son mal. Il s'en alla une autre fois chez lui un poignard sous son manteau : Antisthéne lui dit : Ah ! qui est-ce qui me délivrera des douleurs que je souffre ? Diogene tira son poignard : C'est celui-ci, lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthéne ; mais non pas de la vie.

Quand on disoit à Diogene

que quantité de gens se moquoient de lui : Qu'importe, répondoit-il, je me tiens pour moqué, & peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, & qu'ils paroissent rire. Mais, lui disoit-on, ils ne se mettent guéres en peine des ânes: Et moi, répliquoit-il, je me soucie aussi très peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelloit chien. C'est, répondit-il, parceque je flatte ceux qui me donnent, que j'aboye après ceux qui ne me donnent rien, & que je mors les méchans.

Une autre fois on lui demanda quel espece de chien il étoit: Quand j'ai faim, dit-il, je tiens de la nature du levrier, je caresse tout le monde : mais lorsque je suis saoul, je tiens du dogue, je mors tous ceux que je rencontre.

Il vit un jour passer le Rheteur Anaximene qui avoit le ventre extrêmement gros : Donne-moi un peu de ton ventre, lui dit-il, tu me feras un grand plaisir, & en même-tems tu te délivreras d'un pesant fardeau.

Quand on lui reprochoit pourquoi il mangeoit au milieu des rues & des marchés ? C'est que la faim me prend-là, de même que par tout ailleurs, répondoit-il.

Un jour comme il retournoit de Lacedemone à Athénes, on lui demanda, d'où il venoit : Je viens de chez des hommes, répondit-il, & je retourne chez des femmes.

Il comparoit ordinairement les belles Courtisannes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelloit les Reines des Rois, parcequ'elles obtenoient d'eux tout ce qu'elles vouloient.

Certain homme admiroit un jour la grande quantité de préſens qui étoient dans un temple de la Samothrace. Il y en auroit encore bien davantage, dit Diogene, ſi tous ceux qui ont péri en avoient offert au lieu de ceux qui ſe ſont ſauvés.

Un jour comme il mangeoit au milieu d'une rue, quantité de gens s'aſſemblerent autour de lui, & l'appellerent chien : C'eſt vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il, car vous vous aſſemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant Athlete qui mouroit de faim dans ſa profeſſion s'aviſa de ſe faire medecin. Diogene le rencontra & lui dit : Tu as à préſent un beau moyen de te vanger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un jour comme il ſe promenoit, il apperçut le fils d'une

Courtisanne qui jettoit des pierres au milieu d'une troupe : Mon enfant, lui dit-il, prens garde de frapper ton pere.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avoit à lui : Si tu me l'as donné, dit Diogene, il est à moi à présent ; & si tu n'as fait que le prêter, je m'en sers encore actuellement ; attens que je n'en aye plus de besoin.

Quand on lui reprochoit qu'il buvoit dans des cabarets : Je me fais bien raser dans la boutique d'un Barbier, répondoit-il.

Un jour il entendit qu'on disoit du bien d'un homme qui lui avoit donné l'aumône : On devroit bien plutôt me louer, dit Diogene, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandoit quel profit il avoit tiré de sa Philosophie ? Quand elle ne m'auroit jamais servi d'autre chose, disoit-

il, que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais, j'en serois assez content.

Quand il eut appris que les Athéniens avoient déclaré qu'Alexandre étoit Bacchus : il leur dit pour se moquer d'eux : Hé! que ne me faites-vous Serapis ?

On lui reprochoit un jour qu'il logeoit dans des lieux malpropres. Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales, & s'il ne se gâte pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : Mais toi qui ne sçais rien, comment as-tu la hardiesse de te mettre au rang des Philosophes ? Quand je n'aurois d'autre mérite, répondit-il, que celui de pouvoir contrefaire le Philosophe, cela suffit pour dire que je le suis.

On lui vint un jour présenter un jeune homme pour être son disciple ; on lui en disoit tous les biens

biens imaginables; qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il sçavoit beaucoup. Diogene écouta tout fort tranquillement : Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi ; pourquoi donc me l'amenez-vous ?

Il entroit une fois sur un théatre lorsque tout le monde en sortoit : on lui en demanda la raison, il dit que c'étoit ce qu'il avoit résolu de faire pendant toute sa vie.

Denis le tyran après avoir été chassé de son royaume de Syracuse se retira à Corinthe où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour s'empêcher de mourir de faim. Diogene entra un jour dans son école, il entendit les enfans qui crioient. Denis crut que Diogene le venoit consoler dans ses miseres : Diogene, lui dit-il, je te suis bien obligé : Hélas ! Tu vois l'incon-

ſtance de la fortune ! Malheureux, répondit Diogene, je ſuis bien ſurpris de te voir encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton royaume ; & je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école, que tu n'as été Roi.

Il vit un jour quelques perſonnes qui faiſoient des ſacrifices aux Dieux pour avoir un fils ; Vous ſongez bien plutôt, leur dit-il, à demander un fils qu'un honnête homme.

Un jour il apperçut un beau jeune homme, qui parloit de vilenies : N'as-tu pas de honte, dit-il, de tirer une épée de plomb d'une gaine d'yvoire ?

Il diſoit que les gens qui parloient bien de la vertu, & qui ne faiſoient rien de tout ce qu'ils enſeignoient, étoient ſemblables à des inſtrumens de muſique, qui rendent un ſon très agréable ſans avoir aucun ſentiment.

Un homme lui dit un jour : Je ne ſuis pas propre à la Philoſophie. Pourquoi vis-tu donc, malheureux, lui répondit-il ? puiſque tu déſeſperes de pouvoir jamais bien vivre.

Une autre fois il apperçut un jeune homme qui faiſoit quelque choſe de malhonnête : N'as-tu point de honte, lui dit-il, d'avilir l'avantage que la nature te donne ; la nature t'a fait naître homme, & tu t'efforces de devenir femme ?

Il diſoit que preſque tout le monde vivoit dans la ſervitude, que les eſclaves obéiſſoient à leurs maîtres, & les maîtres à leurs paſſions : que toutes choſes conſiſtoient dans l'uſage. Qu'une perſonne accoutumée à vivre délicieuſement dans la molleſſe & dans les plaiſirs, ne pouvoit jamais s'en retirer ; & qu'au contraire le mépris de la vie déli-

cieuſe étoit un vrai plaiſir aux gens qui étoient accoutumés à vivre d'une autre maniere.

Il croyoit que la pudeur étoit une foibleſſe ; il n'avoit point de honte de faire devant tout le monde les choſes les plus indécentes. Si ſouper eſt une bonne choſe, diſoit-il, pourquoi ne pas ſouper auſſi bien au milieu d'un marché, que dans une chambre ?

On lui demanda un jour où il vouloit être enterré quand il ſeroit mort ? Au milieu de la campagne, répondit-il. Comment ! répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de ſervir de pâture aux oiſeaux & aux bêtes farouches ? Il faudra mettre mon bâton auprès de moi, répondit Diogene, afin que je les puiſſe chaſſer quand ils voudront venir. Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de ſentiment. Et qu'importe donc s'ils me mangent ou non,

répondit Diogene, puiſque je ne le ſentirai point.

Quelques-uns diſent qu'étant parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mangea un pied de bœuf cru qui lui cauſa une ſi grande indigeſtion qu'il en creva. D'autres diſent que ſe ſentant accablé de vieilleſſe, il retint ſon haleine & ſe fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain, ils le trouverent envelopé dans ſon manteau : ils le découvrirent, ſe doutant bien qu'il ne dormoit pas, car il étoit toujours fort éveillé : ils le trouverent mort. Il y eut une grande conteſtation entre-eux à qui l'enterreroit ; ils furent tout prêts d'en venir aux mains ; les Magiſtrts & les anciens de Corinthe arriverent à propos & les appaiſerent. Diogene fut enterré magnifiquement proche de la porte qui eſt vers l'Iſtme. On érigea à

côté de ſon tombeau une colomne ſur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce Philoſophe arriva juſtement le même jour qu'Alexandre le grand mourut à Babylone en la cent quatorziéme Olympiade. Diogene fut honoré de pluſieurs ſtatues que differens particuliers lui érigerent après ſa mort, avec des inſcriptions fort honorables.



CRATE'S

Comtemporain de Polemon, qui fut successeur de Xenocrate dans l'Ecole Platonique, vivoit sous la 113e Olympiade.

CRATE'S le Cynique fut un des principaux disciples du fameux Diogene; il étoit fils d'Ascondus Thébain, d'une famille très considérable, & qui possedoit de grands biens. Il se trouva un jour à une tragedie où il remarqua que Telephus quitta toutes ses richesses pour se faire Cynique; cela le toucha; il résolut aussi-tôt d'embrasser le même parti; il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en

cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit ; mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thébes, parceque les Philosophes n'avoient besoin de rien. Ses parens vinrent un jour le prier de changer de résolution, & de prendre un autre parti ; il les chassa de sa maison, & les poursuivit à coups de bâton.

Pendant l'été Cratès portoit un manteau fort pesant, & étoit vêtu très legerement dans la plus grande rigueur de l'hyver, afin de se faire à toutes sortes d'injures du tems & d'incommodités. Il entroit effrontément dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisoient ; il couroit après les femmes de mauvaise vie, & leur disoit des injures afin de s'en attirer à lui-

même, & de s'accoutumer par ce moyen à les ſouffrir dans d'autres occaſions. Il vivoit aſſez durement, & ne buvoit jamais que de l'eau, de même que tous les autres Cyniques.

L'Orateur Metrocle n'oſoit plus paroître en public, parce-qu'il ne ſe retenoit pas aiſément, & qu'il lui arrivoit toujours en parlant de laiſſer échaper certains vents dont le bruit lui faiſoit tant de honte qu'il s'étoit renfermé dans ſa maiſon où il avoit réſolu de paſſer triſtement le reſte de ſa vie. Cratès en entendit parler; il mangea auſſitôt quantité de lupins, afin de ſe remplir le corps de vents, & s'en alla au logis de Metrocle; il lui dit pluſieurs belles paroles pour lui faire connoître qu'il ne devoit point avoir de honte, puiſqu'il n'avoit fait aucun mal; que ces choſes-là arrivoient à

tout le monde, & qu'il seroit fort surprenant que cela ne lui arrivât pas aussi. Pendant qu'il parloit, les lupins qu'il avoit mangés faisoient leur effet : le bon exemple de Cratès encouragea tellement Metrocle, qu'il reconnut sa foiblesse ; il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances ; il brûla tous les écrits qu'il avoit de Theophraste, sous qui il avoit étudié, & s'attacha à Cratès qui en fit un fort bon Cynique. Metrocle fut ensuite fort distingué entre les Philosophes de la Secte, & fit plusieurs disciples qui eurent de la réputation ; mais à la fin, comme il se sentoit vieux & infirme, le dégoût de la vie le prit, il s'étrangla lui-même.

Cratès étoit fort laid, & pour paroître encore plus extraordinaire & plus hideux, il avoit cousu des peaux de moutons par dessus son manteau, en sorte que

quand on l'appercevoit, on avoit peine à distinguer quelle espece d'animal ce pouvoit être. Il étoit d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices, & quand il alloit se présenter dans des lieux publics pour luter & pour faire quelqu'autre chose semblable, tous ceux qui étoient là ne pouvoient s'empêcher de rire, à cause de sa figure, & de son habit extraordinaire. Cratès ne s'étonnoit point de cela; il levoit les mains en haut: Prends patience, ô Cratès, s'écrioit-il; ceux qui se moquent de toi présentement pleureront dans un instant, & tu auras le plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux, lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté.

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grace à un de ses disciples; au lieu de lui embrasser les genoux, il lui

embrassa les cuisses : ce maître trouva cela fort extraordinaire, & voulut s'en fâcher : Qu'importe, lui dit Cratès, tes cuisses ne sont-elles pas à toi de même que tes genoux ?

Il disoit qu'il étoit impossible de trouver des gens qui n'eussent jamais fait aucune faute ; mais que des grenades pouvoient être très belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain de pouri.

Les Magistrats d'Athénes l'accuserent une fois de porter du linge, contre leur défense: Theophraste en porte bien aussi, leur dit Cratès, & si vous voulez je vous le ferai voir tout à l'heure. Les Magistrats ne le pouvoient croire ; ils suivirent Cratès qui les mena dans une boutique de Barbier, & leur montra pour se moquer d'eux, Theophraste ayant autour de lui un linge à barbe : Tenez, leur dit-il, ne

voyez-vous pas que Theophraste porte aussi du linge ?

Cratès vouloit que ses disciples fussent entierement détachés des biens de ce monde : Je ne possede rien que ce que j'ai appris, disoit-il, & j'ai abandonné tout le reste aux gens qui aiment le faste. Il les exhortoit sur toutes choses à fuir les plaisirs, parceque rien n'étoit plus convenable à un Philosophe que la liberté, & qu'il n'y avoit point de maître plus tyrannique que la volupté.

La faim, disoit-il, fait passer l'amour ; si ce remede n'est pas suffisant, le tems ordinairement en vient à bout ; sinon il ne reste plus qu'à prendre une corde & à se pendre.

Quand il parloit des mœurs corrompues de son siecle, il ne pouvoit s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'é-

pargnoient point l'argent dans des choses honteuses, pourvû qu'elles fussent conformes à leurs passions ; & qui avoient regret de la moindre dépense qu'ils faisoient dans des choses honnêtes & très profitables.

C'est lui qui a fait ce Journal qui a depuis été si celébre. Qu'on donne dix mines à un Cuisinier, & à un Medecin une drachme ; cinq talens à un flateur, & à un bon Conseiller de la fumée ; à une courtisanne un talent & une obole à un Philosophe.

Quand on lui demandoit de quoi lui servoit sa Philosophie : A sçavoir se contenter de légumes, répondit-il, & à vivre sans soin & sans inquiétude.

Un jour Demetrius de Phalere lui envoya du vin avec quelques pains : Cratès fut fort indigné de ce que Demetrius s'étoit imaginé qu'un Philosophe

avoit besoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air sévére. Ah ! plût aux Dieux, s'écria-t-il, qu'il y eût aussi des fontaines de pain !

Les manieres libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia sœur de Métrocles, qu'elle ne voulut point entendre parler de plusieurs autres personnes considérables qui la recherchoient avec empressement ; elle menaça ses parens que si on ne la marioit pas à Cratès elle se tueroit elle-même. Ses parens firent humainement tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'esprit ; ils n'y purent jamais réussir, ils furent contraints d'avoir recours à Cratès même, qu'ils priérent instamment de la détourner de cette resolution ; mais comme il n'en pouvoit venir à bout, il se leva & se dépouilla devant elle pour

lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, il jetta aussi-tôt par terre son manteau, sa besace & son bâton : Afin que tu ne sois point trompée, lui dit-il, voilà ton mari & tout ce qu'il possede ; regarde à présent ce que tu veux faire ; car si tu m'épouses, je ne prétens pas que tu ayes d'autres richesses. Hyparchia ne balança point, elle préféra aussi-tôt Cratès à tout ce qu'elle avoit, aussi-bien qu'à tout ce qu'elle pouvoit prétendre ; elle s'habilla en Cynique & devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisoient ensemble les choses les plus infames au milieu des rues & des places publiques, sans se mettre en peine de personne. Hyparchia n'abandonnoit jamais son mari ; elle le suivoit par tout, & se trouvoit dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour comme ils étoient à

un festin chez Lysimachus, elle fit ce sophisme à l'impie Théodore, qui s'y étoit aussi rencontré : Si Théodore faisant certaines choses n'est pas blâmé, Hyparchia faisant la même chose, ne doit pas être blâmée non plus : or Théodore en se frappant lui-même, ne fait rien dont on le puisse blâmer ; donc, dit-elle en lui appliquant un soufflet, Hyparchia frappant Théodore, ne doit point être blâmée. Théodore ne répondit rien sur le champ à cet argument ; mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée : Tenez, dit Théodore : voilà une femme qui a quitté sa tapisserie & sa toile. Cela est vrai, répondit Hyparchia : mais crois-tu que j'aye si mal fait de préférer la Philosophie à des exercices de femmes ?

De ce digne mariage de Cra-

tès & d'Hyparchia vint un fils nommé Pasicles, que son pere & sa mere eurent grand soin d'élever dans la Philosophie Cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès, s'il ne seroit pas bien-aise qu'on rebâtît sa patrie : Qu'est-il besoin, répondit Cratès, quelque autre Alexandre viendroit peut-être encore la détruire ?

Il disoit qu'il n'avoit point d'autre patrie, que la pauvreté & le mépris de la gloire, sur quoi la fortune n'avoit aucun droit ; qu'il étoit le citoyen de Diogene, & par conséquent exemt de toute sorte d'envie.

Il irrita un jour le Musicien Nicodrome qui lui donna un grand coup de poing, & lui fit une bosse au front. Cratès mit sur cette bosse un morceau de papier, où il avoit écrit : Voilà l'ouvrage de Nicodrome ; & il se

promenoit dans les rues avec cet écriteau ſur le front.

Il diſoit que les richeſſes des grands Seigneurs étoient comme les arbres qui naiſſent dans les montagnes & les rochers inacceſſibles ; qu'il n'y avoit que les milans & les corbeaux qui mangeoient les fruits de ces arbres : de même auſſi il n'y avoit que les flateurs & les femmes de mauvaiſe vie qui profitoient du bien des grands Seigneurs ; qu'un riche environné de flateurs, étoit un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandoit juſqu'à quel tems il falloit s'appliquer à la Philoſophie ? C'eſt, répondit-il, juſqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander, ne ſont que des meneurs d'ânes.

Cratès, auſſi-bien que tous les

autres Cyniques, négligeoit toutes-ſortes de ſciences, excepté la Morale. Il vécut très long-tems; il étoit tout courbé de vieilleſſe vers les dernieres années de ſa vie. Quand il ſe ſentit approcher de ſa fin, il diſoit, en ſe conſiderant lui-même: Ah! pauvre boſſu, tes longues années te vont mettre au tombeau; tu verras bien-tôt le palais des enfers. Il mourut ainſi de caducité & de défaillance. Le tems de ſa plus grande vogue étoit vers la 113e Olympiade; c'étoit pour lors qu'il floriſſoit à Thébes, & qu'il effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'eſt lui qui a été le maître de Zenon, chef de la Secte des Stoïciens ſi renommée.

PIRRHON.

Il vivoit un peu auparavant Epicure, vers la 120e Olympiade.

PIRRHON a été Auteur de la Secte qu'on a appellée des Pirrhoniens ou Sceptiques; il étoit fils de Pliſtarque de la ville d'Elée dans le Peloponnéſe: il s'appliqua d'abord à la peinture, enſuite il fut diſciple de Driſon, & enfin du Philoſophe Anaxarchus, auquel il s'attacha tellement, qu'il le ſuivit juſques dans les Indes. Pirrhon pendant ce long voyage eut un très grand ſoin de converſer avec les Mages, les Gymnoſophiſtes & tous les Philoſophes Orientaux: après s'être inſtruit à fond de toutes leurs opinions, il ne trouva

rien qui pût le contenter ; il lui parut que toutes choses étoient incompréhensibles ; que la verité étoit cachée dans le fond d'un abîme, & qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que de douter de tout, & ne jamais décider.

Il disoit que tous les hommes regloient leur vie sur de certaines opinions reçues ; que chacun ne faisoit rien que par habitude, & qu'on examinoit chaque chose par rapport aux loix & aux coutumes établies dans chaque pays, mais qu'on ne sçavoit point si ces loix-là étoient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencemens Pirrhon étoit pauvre & assez inconnu : il exerçoit sa profession de peintre, & on a gardé long-tems à Elée plusieurs de ses ouvrages où il avoit fort bien réussi. Il vivoit dans une grande solitu-

de, & ne ſe trouvoit dans aucune aſſemblée. Il faiſoit ſouvent des voyages, & ne diſoit jamais à perſonne l'endroit où il alloit. Il ſouffroit tout ſans ſe mettre en peine de rien. Il ſe fioit ſi peu à ſes ſens, qu'il ne ſe détournoit ni pour rochers ni pour précipices, ni pour aucun autre péril; il ſe ſeroit plutôt laiſſé écraſer que de ſe ranger pour éviter la rencontre d'un chariot: Il y avoit toujours quelques-uns de ſes amis qui le ſuivoient & qui avoient ſoin de le détourner dans les occaſions. Il avoit l'eſprit égal, & s'habilloit en tout tems de la même maniere. Quand il diſoit quelque choſe, & que la perſonne à qui il parloit ſe retiroit pour quelque raiſon, & le laiſſoit ſeul, cela ne l'empêchoit pas de continuer juſqu'à ce qu'il eût achevé, de même que ſi quelqu'un l'eût écouté. Il traitoit tout

le monde avec la même indifference.

Un jour Anaxarchus étoit tombé malheureusement dans une fosse ; comme il appelloit tout le monde à son secours, Pirrhon son disciple passa pardevant lui sans se mettre en peine de le secourir. Quantité de gens blâmerent fort Pirrhon de son ingratitude à l'égard de son Maître ; Anaxarchus au contraire le loua fort d'être veritablement sans aucune passion, & de n'avoir aucun égard pour personne.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de tems par toute la Gréce ; quantité de gens embrasserent sa Secte : ceux d'Elée après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créérent souverain Pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoyen de

de leur ville. Epicure aimoit fort ſa converſation, & ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſa maniere de vie. Tout le monde le regardoit comme un homme veritablement libre & exemt de toutes ſortes de troubles, de vanité & de ſuperſtition. Enfin le Philoſophe Timon aſſure qu'il étoit reſpecté comme un petit dieu ſur terre; il paſſoit tranquillement ſa vie avec ſa ſœur Philiſte, qui étoit ſage de profeſſion. Il alloit au marché vendre de petits oiſeaux & de petits cochons : il nétoyoit ſa maiſon, & étoit ſi indifferent pour toute ſorte de travail, que ſouvent il s'exerçoit à laver une truie.

Un jour un chien ſe jetta ſur lui pour le mordre; Pirrhon le repouſſa; quelqu'un lui fit connoître que cela étoit contre ſes principes. Ah! répondit-il, qu'il

eſt difficile de ſe défaire de ſes préjugés, & qu'on a de peine à dépouiller entierément l'homme! C'eſt pourtant à quoi il faut travailler de tout ſon pouvoir, & il faut y employer toutes les forces de ſa raiſon.

Une autre fois comme il paſſoit la mer dans un petit bâtiment, des vents impétueux ſe levérent tout d'un coup; le vaiſſeau étoit en grand danger de périr; tous ceux qui paſſoient avec Pirrhon étoient dans de grandes frayeurs: Pirrhon demeuroit fort tranquille au milieu de la tempête; il leur montroit à côté d'eux un petit cochon qui mangeoit d'auſſi bon courage, que ſi le vaiſſeau eût été au port, & il leur diſoit que les ſages devoient tâcher d'imiter l'aſſurance de ce petit animal, & d'être tranquilles dans toutes ſortes d'états.

Pirrhon avoit un ulcere; celui qui le panſoit fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes; il lui coupa & lui brûla les chairs: Pirrhon ne témoigna jamais qu'il ſouffroit la moindre douleur, & ne fronça pas même le ſourcil. Ce Philoſophe croyoit que le plus haut dégré de prefection où on pouvoit parvenir dans ce monde, étoit de s'abſtenir de décider. Ses diſciples étoient bien tous d'accord en un point, qui eſt qu'on ne connoît rien de certain: mais les uns cherchoient la vérité avec eſpérance de la pouvoir trouver, & les autres deſeſperoient d'en pouvoir jamais venir à bout; d'autres croyoient pouvoir affirmer une ſeule choſe; c'étoit, diſoient-ils, qu'ils ſçavoient certainement qu'ils ne ſçavoient rien; mais les autres ignoroient même s'ils ne

ſçavoient rien. Quelques-unes de ces opinions étoient en uſage avant le tems de Pirrhon ; mais comme perſonne juſques-là n'avoit fait profeſſion de douter abſolument de toutes choſes, c'eſt ce qui a été cauſe que Pirrhon a paſſé pour l'auteur & le chef de tous les Sceptiques.

La raiſon pour laquelle ce Philoſophe vouloit qu'on ſuſpendît ſon jugement, étoit parceque nous ne connoiſſions jamais les choſes que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, & que nous ignorons ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Les feuilles de ſaules, par exemple, paroiſſent douces aux chévres, & améres aux hommes ; la ciguë engraiſſe les cailles, & fait mourir les hommes. Démophon qui avoit ſoin de la table d'Alexandre, brûloit à l'ombre, & geloit au ſoleil. Andron d'Argos

traverſoit tous les ſables de la Libye ſans avoir beſoin de boire. Ce qui eſt juſte dans un pays, eſt injuſte dans un autre; de même que ce qui eſt vertu parmi certaines nations, eſt un vice chez d'autres. Chez les Perſes les peres épouſent leurs filles; & chez les Grecs, c'eſt un crime abominable. Chez les Meſſagettes les femmes ſont communes; d'autres nations ont horreur d'une telle coutume. Voler eſt un mérite chez les Ciliciens, & chez les Grecs on punit le vol. Ariſtipe a une certaine idée du plaiſir; Antiſthéne en a une autre, & Epicure une differente de l'un & de l'autre. Les uns croyent la Providence, les autres la nient. Les Egyptiens enterrent leurs morts; les Indiens les brûlent, & les Peoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paroît d'une certaine couleur au ſoleil, paroît

d'une autre à la lune, & d'une autre à la chandelle. La gorge d'un pigeon paroît de differentes couleurs selon les differens côtés dont on le regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, cela trouble les sens & fait perdre l'esprit. Ce qui est à la droite de l'un, est à la gauche de l'autre. La Grece qui est orientale à l'égard de l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très commune dans d'autres. Le même homme est pere à l'égard de certaines gens, & frere à l'égard d'autres personnes. Enfin la contrarieté qui se rencontre dans chaque chose, faisoit que Pirrhon ni ses disciples ne définissoient jamais rien, parcequ'ils croyoient qu'il n'y avoit aucune chose dans le monde qui nous fût absolument connue par elle-

même, ſans que nous euſſions beſoin de la comparer pour dire le rapport qu'elle avoit avec une autre choſe. Comme ils ne connoiſſoient aucune verité, ils banniſſoient toutes ſortes de démonſtrations; car, diſoient-ils, toute démonſtration doit être fondée ſur quelque choſe de clair & d'évident qui n'ait aucun beſoin de preuve. Or il n'y a rien dans le monde qui ſoit de cette nature, puiſque quand les choſes nous ſembleroient évidentes, nous ſerions toujours obligés de montrer la verité de la raiſon qui fait que nous les croyons telles.

Pirrhon, après Homere, comparoit ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui ſe ſuccedent perpetuellement les unes aux autres, & dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vécut tou-

jours dans une grande considération depuis qu'il eut été connu ; & mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.



BION.

Il fut disciple de Théophraste qui avoit succedé à Aristote dans l'Ecole Péripatétique, vers la 114e Olympiade.

LE Philosophe Bion étudia assez long-tems dans l'Académie; cette Ecole lui déplut; il se moquoit des Statuts qu'on y observoit, & en faisoit tous les jours des railleries; il la quitta tout-à-fait. Il prit un manteau, un bâton & une besace, & embrassa la Secte des Cyniques: mais comme il y avoit encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodoit pas, il la tempera en y mêlant plusieurs des préceptes de Théodore disciple & successeur d'Aristipe dans l'Ecole des Cyrenaïques. Enfin

il étudia en dernier lieu ſous Théophraſte ſucceſſeur d'Ariſtote.

Bion avoit l'eſprit fort ſubtil, & étoit très bon Logicien ; il excelloit dans la Poëſie & dans la Muſique, & avoit un génie particulier pour la Géometrie. Il aimoit fort la bonne chere, & menoit une vie très débauchée. Il ne demeuroit jamais long-tems en aucun endroit : il ſe promenoit de ville en ville, & ſe trouvoit à tous les feſtins, où ſon grand talent étoit de faire rire la compagnie, & de faire admirer ſon bel eſprit. Comme il étoit fort agréable, chacun ſe faiſoit un plaiſir de l'avoir & de le bien régaler.

Bion ſçut un jour que quelques-uns de ſes ennemis avoient fait des contes au Roi Antigonus au ſujet de ſa naiſſance ignominieuſe ; il n'en témoigna rien,

& ne fit pas semblant même que cela lui fût revenu par aucun endroit. Antigonus envoya querir Bion, croyant l'embarrasser fort; & lui dit : Aprens-moi un peu quel est ton nom, ton pays, ton origine, & de quelle profession étoient tes parens. Bion ne s'étonna point : Mon pere, répondit-il, étoit un affranchi qui vendoit du lard & du beurre salé : il étoit impossible de connoître s'il avoit été beau ou laid autrefois, parce-qu'il avoit le visage tout défiguré des coups que son maître lui avoit donnés. Il étoit Scythe de nation, & originaire des bords du Boristhénes : il avoit fait connoissance avec ma mere dans un lieu infame où il l'avoit rencontrée : c'étoit-là qu'ils avoient célébré leur beau mariage : enfin je ne sçais quel crime mon pere commit, il fut vendu avec

ſa femme & ſes enfans. J'étois un jeune garçon aſſez joli ; un Orateur m'acheta & me laiſſa tout ſon bien en mourant : je déchirai ſur le camp ſon teſtament que je jettai dans le feu, & me retirai à Athénes, où je me ſuis appliqué à la Philoſophie. Vous connoiſſez à préſent mon nom, mon pays, mon pere, & toute mon origine, auſſi-bien que moi : Voilà tout ce que j'en aï pû apprendre moï-même. Perſée & Philonide n'ont plus que faire d'en compoſer des hiſtoires pour vous donner du plaiſir.

On demanda un jour à Bion quel étoit le plus malheureux de tous les hommes ? C'eſt, répondit-il, celui qui ſouhaite avec le plus de paſſion de devenir heureux, & de mener une vie douce & tranquille.

Un jeune homme luï demanda une autre fois s'il devoit ſe

marier ? Les femmes laides, répondit Bion, font mal au cœur, mais les belles font mal à la tête.

Il disoit que la vieillesse étoit le port des maux, & que c'étoit là où tous les malheurs se retiroient en foule; qu'on ne devoit compter le nombre de ses années que par rapport à la gloire qu'on s'étoit acquise dans le monde; que la beauté étoit un bien étranger qui ne dépendoit point de nous; & que les richesses étoient le nœud de toutes les grandes entreprises, parceque sans cela on ne pourroit rien faire, quelque habileté qu'on eût d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avoit mangé tout son bien; il lui dit: La terre a englouti Amphiaraüs, mais toi tu as englouti la terre.

Un grand parleur, fort importun d'ailleurs, lui dit qu'il avoit dessein de le prier de quelque

chose : Je ferai volontiers tout ce que tu voudras, répondit Bion, pourvû que tu m'envoyes dire ce que tu souhaites, & que tu n'y viennes point toi-même.

Une autre fois il étoit dans un vaisseau avec plusieurs scelerats, le vaisseau fut pris par les Corsaires ; ces scelerats se disoient les uns aux autres : Ah ! nous sommes perdus si on nous reconnoît. Et moi, disoit Bion, je suis perdu si on ne me reconnoît point.

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui étoit fort triste : T'est-il arrivé quelque malheur, lui dit-il, ou si c'est quelque bonheur qui est arrivé à un autre ?

Quand il voyoit passer un avare, il lui disoit : Tu ne possedes pas ton bien, c'est ton bien qui te possede.

Il disoit que les avares avoient

ſoin de leur bien, comme s'il étoit effectivement à eux ; mais qu'ils craignoient autant de s'en ſervir, que s'il appartenoit à d'autres.

Il croyoit qu'un des plus grands maux, étoit de ne ſçavoir pas ſouffrir le mal.

Qu'on ne devoit jamais reprocher la vieilleſſe à perſonne, puiſque c'étoit un état où chacun ſouhaitoit parvenir.

Qu'il valoit mieux donner de ſon bien, que de ſouhaiter celui d'autrui, parcequ'on pouvoit être heureux avec un moindre bien, & qu'on étoit toujours malheureux, lorſqu'on avoit des déſirs.

Que ſouvent la témérité n'étoit point méſéante à un jeune homme ; mais que les vieillards ne devoient jamais conſulter que la prudence.

Que quand on avoit une fois

fait des amis, il les falloit garder tels qu'ils fussent, de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait societé avec les méchans, ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il avertissoit ses amis de croire qu'ils avoient fait du progrès dans la philosophie, lorsqu'ils ne se sentoient pas plus émus, lorsqu'on leur disoit des injures, que quand on leur faisoit des complimens.

Il croyoit que la prudence étoit autant au-dessus des autres vertus, que la vue à l'égard du reste des sens.

Que l'impiété étoit une mauvaise compagne de la conscience, puisqu'il étoit très difficile qu'un homme pût parler bien hardiment, lorsque sa conscience lui reprochoit quelque chose, & qu'il croyoit que quelque divinité étoit justement irritée contre lui.

Que le chemin des enfers étoit bien facile, puisqu'on y alloit les yeux fermés.

Que ceux qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la philosophie, & qui s'attachoient aux sciences humaines, étoient comme les amans de Penelope, qui n'avoient commerce qu'avec les servantes de la maison, faute d'avoir pû gagner la Maitresse.

Un jour comme Bion étoit à Rhodes, il vit que tous les Athéniens qui étoient dans cette Isle ne s'appliquoient qu'à l'Eloquence & à la déclamation; il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisoit pas comme les autres: J'ai apporté du froment, répondit Bion, veux-tu que je vende de l'orge. Il disoit, en parlant d'Alcibiade, que dans sa grande jeunesse il avoit débauché les maris d'avec

leurs femmes : mais qu'après être parvenu à l'âge viril, il avoit débauché les femmes d'avec leurs maris.

On demanda un jour à Bion, pourquoi il n'avoit pas gagné quelque jeune garçon pour demeurer avec lui ? C'est, répondit-il, parcequ'on ne sçauroit attirer un fromage mou avec un hameçon.

Quand on lui parloit de la peine des Danaïdes, qui tiroient perpetuellement de l'eau dans des paniers percés, il disoit : Je les trouverois beaucoup plus à plaindre si elles étoient obligées de tirer dans des vases qui n'auroient point de trous.

Pendant son séjour à Rhodes, il débaucha quantité de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité dans ce pays-là.

Enfin après avoir mené une vie infame, il tomba malade à

Chalcis & languit pendant long-tems. Comme il étoit assez pauvre, & qu'il n'avoit pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le Roi Antigonus lui envoya deux esclaves, & lui fit présent d'une chaise, afin qu'il le pût suivre quand il voudroit.

On dit que Bion pendant sa langueur se repentit d'avoir méprisé les Dieux : il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état ; il alloit fleurer les viandes des victimes, qui leur avoient été immolées : il confessa ses crimes & eut la foiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorciere à laquelle il s'abandonna : il lui tendit ses bras & son cou, afin qu'elle y attachât ses charmes. Il tomba dans des superstitions extraordinaires ; il orna sa porte de laurier, & étoit prêt de faire toutes choses au monde pour se conserver la

vie; mais tous ces remedes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin accablé de maux que ses débauches passées lui avoient causés.



EPICURE

Né la troisiéme année de la 109e Olympiade, mort la seconde de la 127e âgé de 72 ans.

EPICURE de la famille des Philaïdes naquit à Athénes vers la 109e Olympiade. Dès l'âge de 14 ans il s'appliqua à la philosophie ; il étudia quelque tems à Samos, sous Pamphile Platonicien ; il ne put jamais bien gouter sa doctrine ; il se retira de son Ecole, & ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la Grammaire, mais qu'il ne tarda guéres à s'en dégouter. Il se plaisoit beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il se servit utilement par la suite pour composer son systême.

A l'âge de trente-deux ans il

enſeigna la philoſophie à Méte-lin, & de là à Lampſaque. Cinq ans après il revint à Athénes, où il inſtitua une nouvelle Secte. Il acheta un beau jardin qu'il cultivoit lui-même : C'eſt là où il établit ſon Ecole ; il y menoit une vie douce & agréable, avec ſes diſciples qu'il enſeignoit en ſe promenant & en travaillant, & leur faiſoit répeter par cœur les préceptes qu'il leur donnoit. On venoit de tous les endroits de la Grece pour avoir le plaiſir de l'entendre & de le conſidérer dans ſa ſolitude.

Epicure faiſoit profeſſion d'une grande ſincerité, & d'une grande candeur d'ame. Il étoit doux & affable à tout le monde ; il avoit une tendreſſe ſi forte pour ſes parens & pour ſes amis, qu'il étoit entierement à eux, & leur donnoit tout ce qu'il avoit. Il recommandoit expreſſément à ſes diſ-

ciples d'avoir compassion de leurs esclaves ; il traitoit les siens avec une humanité surprenante; il leur permettoit d'étudier, & prenoit le soin de les instruire lui-même comme ses propres disciples.

Epicure ne vivoit en tout tems que de pain & d'eau, de fruit & de légumes qui croissoient dans son jardin. Il disoit quelquefois à ses gens : Apportez-moi un peu de lait & de fromage, afin que je puisse faire meilleure chere quand je voudrai. Voilà, dit Laërce, quelle étoit la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour un voluptueux.

Ciceron dans ses Tusculanes, s'écrie : Ah ! qu'Epicure se contentoit de peu !

Les disciples d'Epicure imitoient la frugalité & les autres vertus de leur maître ; ils ne vivoient que de légumes & de laitage non plus que lui, quelques-uns

bûvoient tant soit peu de vin ; mais tous les autres ne bûvoient jamais que de l'eau. Epicure ne vouloit pas qu'ils fissent bourse commune comme les disciples de Pythagore, parceque, disoit-il, c'est plutôt une marque de la défiance qu'on a les uns pour les autres, que d'une parfaite union.

Il croyoit qu'il n'y avoit rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie ; que les jeunes gens ne pouvoient commencer trop-tôt à philosopher, & que les vieux ne devoient jamais s'en lasser, puisque le but qu'on s'y proposoit, étoit de vivre heureux, & que c'étoit là où tout le monde devoit tendre.

La felicité dont parlent les Philosophes, est une felicité naturelle, c'est-à-dire, un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure la fait consister dans

le

le plaisir; non pas dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit & dans la santé du corps. Il n'avoit point d'autre idée du souverain bien, que de posseder ces deux choses en même tems.

Il enseigna que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parcequ'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement & selon les regles de l'honnêteté; de n'avoir rien à se reprocher; de ne se sentir atteint d'aucun crime; de ne nuire à personne; de faire du bien autant qu'il est possible, & enfin de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il infere de-là qu'il n'y sçauroit avoir d'heureux que les honnêtes gens, & que la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il ne pouvoit se lasser de louer la sobrieté & la continence, qui servent merveilleusement à tenir

l'esprit dans une assiete tranquille, à conserver la santé du corps, & même à la réparer quand elle est une fois affoiblie. Il faut, disoit-il, s'accoutumer à vivre de peu, c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquerir. Outre que les choses les plus communes font autant de plaisir lorsqu'on a faim, que les mets les plus délicieux, on se porte beaucoup mieux quand on vit simplement, on n'a jamais la tête embarrassée, l'esprit est libre, & on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connoître la verité. & le sujet qui nous porte à prendre un parti plutôt que l'autre dans toutes nos actions ; enfin les festins qu'on fait de tems en tems en font beaucoup plus agréables, & on est bien plus disposé à souffrir les revers de la fortune quand on sçait simplement se passer du peu que la nature demande, que lors-

qu'on est accoutumé à vivre dans les délices & dans la magnificence. On ne sçauroit, ajoute-t-il, éviter avec trop de soin les débauches qui corrompent le corps & abrutissent l'esprit, & quoique tout plaisir soit un bien desirable par lui-même, on doit cependant s'en éloigner beaucoup lorsque les maux qui l'accompagnent surpassent la satisfaction qui nous en revient : de même qu'il est avantageux de souffrir un mal qui sûrement doit être recompensé par un bien plus considérable que le mal qu'on est obligé de souffrir.

Il croyoit, contre l'opinion des Cyrenaïques, que l'indolence étoit un plaisir perpetuel, & que les plaisirs de l'esprit étoient beaucoup plus sensibles que ceux du corps ; car, disoit-il, le corps ne sent que la douleur présente, au-lieu que l'esprit, outre les

maux présens, sent encore les passés & les futurs.

Epicure tient que notre ame est corporelle, parcequ'elle meut notre corps, qu'elle participe à toutes ses joies aussi-bien qu'à ses infirmités, qu'elle nous reveille en sursaut lorsque nous sommes le plus endormis, & qu'enfin elle nous fait changer de couleur selon ses differens mouvemens. Il assure qu'elle ne pourroit jamais avoir aucun rapport avec lui si elle n'étoit pas corporelle.

Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.

Il a conçû qu'elle n'est rien autre chose qu'un tissu de matiere fort subtile répandue par tout notre corps dont elle faisoit une partie, de même que le pied, la main ou la tête; d'où il conclût que par notre mort elle périt, qu'elle se dissipe comme une vapeur, & qu'il n'y reste

aucun sentiment non plus que dans le corps; que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal: car bien & mal consiste dans le sentiment. Or la mort est une privation de tout sentiment. C'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, & que pendant que nous sommes elle n'est point, & que dès qu'elle est nous ne sommes plus. Qu'à la verité quand on se trouvoit au monde, il étoit fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachoit: mais qu'on ne devoit pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on en avoit ordinairement à quitter la table aprés avoir bien mangé.

Il disoit que trés peu de gens sçavoient tirer parti de la vie; que tout le monde méprisoit

l'état présent dans lequel il étoit, & que chacun se proposoit de vivre plus heureux dans la suite : mais qu'on étoit surpris de la mort avant que d'avoir pû executer ses projets, & que c'étoit ce qui rendoit la vie des hommes si malheureuse. Qu'ainsi rien n'étoit plus à propos que de jouir du tems présent, sans compter sur l'avenir : Qu'il ne falloit pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre : mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. Une vie courte & agréable, disoit-il, est beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue & ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons repas, & non pas une grande abondance de viandes mal préparées. Que si nous considérons qu'après la mort nous serons privés pour jamais de tous

les avantages de la vie, il faut aussi s'imaginer que jamais nous n'aurons plus de desir de les posseder, que nous en avions avant que de naître.

Que c'étoit une grande foiblesse d'avoir peur de tout ce qu'on dit des enfers. Que les peines de Tantale, Sysiphe, Titie & des Danaïdes sont des fables inventées à plaisir pour faire connoître les troubles & les passions dont les hommes sont tourmentés dans ce monde; & qu'enfin on devoit se défaire de toutes ces frayeurs qui ne servent qu'à troubler le repos & la douceur de la vie.

Il fait consister la liberté dans une entiere indifference; il rejette le destin. Il tient que l'art de deviner est une chose frivole, & qu'il est impossible à aucun être de connoître jamais les choses futures, lorsqu'elles dépendent

du caprice des hommes & qu'elles n'ont point de causes nécessaires.

Epicure a toujours parlé magnifiquement de la Divinité. Il vouloit qu'on en eût des sentimens fort relevés. Il défendoit expressément qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité, & de la souveraine beatitude. L'impie, disoit-il, n'est pas celui qui rejette les Dieux qu'adore le peuple : mais celui qui attribue aux Dieux toutes les impertinences que leur attribue le peuple.

Il a conçû que la Divinité méritoit nos adorations par l'excellence de sa nature, & que nous devions les lui rendre par cette seule considération, & non par la crainte d'aucun châtiment, ni en vûe d'aucun interêt. Il a blâmé les superstitions dont on abuse le peuple, & qui

servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La Religion dans laquelle il étoit né n'exemtoit les Dieux d'aucune des foiblesses humaines. Quant à lui, il les consideroit comme des êtres bienheureux dont la demeure étoit dans des lieux agréables, où on ne connoissoit ni vent ni pluie, ni neige; & où ils étoient toujours environnés d'un air serein, & d'une brillante lumiere; & perpetuellement occupés dans la jouissance de leur felicité.

Il éloignoit d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embarasse. Il les a crû indépendans de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchés ni de nos bonnes, ni de nos mauvaises actions. Il croyoit que s'ils prenoient soin des hommes, ou que s'ils se mêloient du gouvernement du monde, cela troubleroit leur félicité.

Il conclut de-là que les invocations, les prieres, & les sacrifices étoient entierement inutiles; qu'il n'y avoit aucun mérite à recourir aux Dieux, ni à se prosterner devant leurs autels dans tous les accidens qui nous arrivoient; mais qu'il falloit regarder toutes choses d'un air tranquille & sans s'étonner.

Il ajoute, que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des Dieux; & que la crainte que tous les hommes ont de ces êtres tranquilles, ne vient que de ce que souvent en rêvant on s'imagine voir des phantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur & une fierté convenable à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes; & comme d'ailleurs ces phantômes reviennent

dans tous les tems, & qu'il y a quantité d'effets merveilleux dont les causes paroissent inconnues, lorsque les gens peu éclairés considérent le soleil, la lune, les étoiles, & leurs mouvemens si réguliers, ils s'imaginent aussi-tôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels & tout puissans. Ils les placent au milieu du firmament, d'où ils voyent venir le tonnerre, les éclairs, la grêle, la pluie & la neige : ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde, & leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leur sont inconnues. C'est de-là, à ce qu'il prétend, qu'est venue cette grande quantité d'autels qu'on voit par tout le monde ; & il croit que le culte qu'on rend aux Dieux, n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui eſt de ces lieux enchantés où les Dieux faiſoient leurs demeures, Lucrece, dans le ſentiment d'Epicure, dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils ayent aucune relation avec les Palais que nous connoiſſons en ce monde, que les Dieux étant d'une matiere ſi ſubtile qu'ils ne peuvent tomber ſous aucun de nos ſens, qu'à peine même pouvons-nous les appercevoir des yeux de l'eſprit, il faut de néceſſité que ces lieux-là ſoient proportionnés à la ſubtilité de la nature de ces Etres qui les habitent.

Tous les Philoſophes conviennent que ſelon le cours ordinaire de la nature rien ne ſe fait de rien, & qu'aucune choſe ne ſe réduit à rien : l'experience nous apprend que les corps ſe font du débris des uns des autres, & conſéquemment qu'ils ont un

sujet commun : & c'est ce sujet commun qu'on appelle matiere premiere.

Il y a plusieurs opinions pour sçavoir ce que c'est que cette matiere premiere. Epicure croit que ce sont des atômes, c'est-à-dire, des corpuscules insécables dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atômes, il admet encore un autre principe qui est le vuide : mais il ne le considére pas comme un principe de composition des corps ; il ne l'admet uniquement que pour le mouvement ; parceque, dit-il, s'il n'y avoit de petits vuides répandus par toute la nature, rien n'auroit jamais pû se mouvoir, toute la masse de la matiere seroit restée perpetuellement jointe ensemble comme un roc, & par consequent il ne se seroit jamais fait aucune production.

Il prétend que ces atômes ont été de toute éternité, que le nombre de leur figure est incompréhensible, quoique finie : mais que sous chaque differente figure il y a une infinité d'atômes. Il a cru que c'étoit leur propre poids qui étoit la cause de leur mouvement, qu'en se choquant les uns les autres, ils s'accrochoient souvent, & que la differente maniere dont ils s'arrangeoient, produisoit les differens effets que nous voyons dans la nature, sans qu'aucun de ces effets fût redevable de son être à d'autres puissances qu'au hazard qui avoit fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atômes de telle & telle figure. Il comparoit ces atômes aux lettres de l'alphabet qui forment des mots differens selon la differente maniere dont elles sont arrangées, comme par exemple,

estre, & *reste*, sont deux mots tout differens quoique composés de mêmes lettres ; aussi les atômes qui composent certains corps lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine maniere, en composent un tout different lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine façon. Cependant, selon lui, toutes sortes d'atômes ne sont pas propres à entrer indifferemment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a grande apparence, par exemple, que ceux qui composent un peloton de laine, ne sont pas tous propres à composer un diamant, de même que nous voyons souvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croyoit que ces petits corps étoient dans un perpetuel mouvement, & que c'étoit de-là qu'aucune des choses de la nature ne restoit jamais en même état ; que

les unes diminuoient, & les autres augmentoient du débris de celles qui étoient diminuées; les unes vieillissoient, & les autres prenoient tous les jours de nouvelles forces, & que par conséquent chaque Etre n'avoit qu'un tems dans le monde; qu'à mesure que quelque chose se corrompoit, les atômes qui s'en détachoient se joignoient avec d'autres, & formoient ordinairement un corps tout different de celui dont ils venoient d'être détachés. Qu'ainsi rien ne périssoit jamais, quoique tout n'eût qu'un tems, & que chaque chose semblât disparoître à la fin, comme si elle avoit été entierement anéantie.

Epicure a imaginé qu'il y avoit eû un tems auquel tous les atômes étoient séparés, & que par leur concours fortuit, ils ont composé une infinité de mondes.

dont chacun périt au bout de certain tems ; soit par le feu, comme si le soleil s'approchoit si près de la terre, qu'il la brûlât ; soit par quelque grande & horrible secousse, qui en un moment bouleversera toutes choses, & ruinera la machine du monde ; qu'enfin il y avoit plusieurs manieres dont chaque monde pouvoit périr ; mais que de ces débris il s'en composoit un autre, qui commençoit aussi-tôt à produire de nouveaux animaux ; il semble même que celui que nous habitons ne soit qu'un tas de ruines de quelque grand & terrible fracas qui soit arrivé autrefois ; témoins ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, ces longues & larges couches de rochers, dont les uns sont situés de travers, les autres de bas en haut, & d'autres de

biais ; témoins cette grande inégalité au dedans de la terre, tous ces fleuves souterrains, tous ces lacs, toutes ces cavernes ; témoins enfin cette autre grande inégalité de la surface de la terre qui se trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'isles, de montagnes.

Epicure tient que l'Univers est infini ; que ce grand tout n'a ni milieu, ni extremités, & que de quelque point qu'on imagine dans le monde, il reste encore un espace infini à parcourir, sans que jamais on en puisse trouver le bout.

Il dit que c'est être fou que de se flatter que les Dieux ayent fait le monde pour l'amour des hommes ; qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si longtems tranquilles, ils se fussent avisés de changer leur premiere maniere de vie, pour en prendre

une differente, & que d'ailleurs il étoit fort aiſé de juger par tous les défauts que nous y connoiſſons, que ce n'eſt point un ouvrage des Dieux.

Il a cru que la terre avoit produit les hommes, & tous les autres animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers, & de toutes ſortes d'inſectes. Il tient que dans ſon commencement, lorſqu'elle étoit encore toute nouvelle, elle étoit graſſe & nitreuſe, & que le ſoleil l'ayant peu à peu échauffée, elle ſe couvrit d'herbes & d'arbriſſeaux; que quantité de petites tumeurs commencérent à s'élever de deſſus la ſuperficie, comme des champignons, & qu'après certain tems, lorſque chaque tumeur étoit venue en maturité, la peau de deſſus ſe rompoit, & qu'il en ſortoit auſſi-tôt un petit animal, qui ſe

retiroit peu à peu du lieu humide d'où il venoit de naître ; & qui commençoit à respirer ; la terre faisoit écouler de ces endroits-là, des ruisseaux de lait pour la nourriture de ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux il s'en trouva beaucoup de monstrueux ; les uns sans pieds, les autres sans tête, d'autres sans bouche, d'autres avoient les membres colés au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri faute de se pouvoir nourrir ou de pouvoir multiplier leur espéce par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux qui se trouvérent bien disposés, & ce sont les espéces de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans ce premier commencement du monde le froid, la chaleur & les vents n'étoient pas si violens qu'ils sont aujourd'hui ;

toutes ces choses étoient dans leur nouveauté aussi-bien que tout le reste; ces hommes sortis de terre étoient beaucoup plus robustes que nous ne sommes; ils avoient le corps tout couvert d'un poil hérissé comme celui des sangliers, la mauvaise nourriture ni l'inclemence des saisons ne les incommodoit point; ils ne connoissoient point encore l'usage des habits; ils se couchoient nuds par terre dans tous les endroits où la nuit les surprenoit; ils se cachoient sous de petits arbrisseaux pour se garantir de la pluie; ils n'avoient encore aucune societé; chacun ne songeoit qu'à soi & ne travailloit qu'à se procurer ses commodités particuliéres. La terre avoit aussi produit de grandes forêts dont les arbres croissoient tous les jours; les hommes commencérent à vivre de gland, de

fruits d'arboisier, & de pommes sauvages. Ils avoient souvent à démêler avec les sangliers & les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes; ils s'occupérent à la chasse, & trouvérent moyen de se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avoient tués. Chacun choisit sa femme, & vécut en particulier avec elle; il en vint des enfans, qui adoucirent par leurs caresses, l'humeur farouche de leurs peres. Voilà le commencement de toutes les societés. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins, & cessérent de se nuire les uns aux autres. D'abord ils montroient du bout du doigt les choses dont ils avoient besoin; ils inventérent ensuite pour leur commodité, certain nom qu'ils donnérent au hazard à chaque

chose; ils en composérent un jargon dont ils se servirent pour communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avoit fait connoître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé; c'étoit à l'ardeur des rayons de cet astre qu'ils faisoient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportoient de la chasse; mais un jour un éclair tomba sur quelque chose de combustible qu'il embrasa tout d'un coup: aussi-tôt les hommes qui connoissoient déja l'utilité du feu, au lieu de l'éteindre, ne songérent qu'à le conserver, chacun en emporta dans sa cabane, & s'en servit pour faire cuire ce qu'il avoit à manger.

On bâtit ensuite des villes, & on commença à partager les terres, mais inégalement; les gens qui se trouvérent avoir plus de forces ou le plus d'adresse, eu-

rent les meilleures portions. Ils s'érigérent en Rois; ils contraignirent les autres hommes à leur obéir, & firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises de leurs voisins.

Les hommes dans ce tems-là n'avoient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents, des pierres ou des bâtons; c'étoient là les armes dont ils se servoient pour vuider leurs differends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quel sujet, ils virent du métail qui couloit par des veines de terre dans des petites fosses où il se figeoit; l'éclat de ce métail leur causa de l'admiration; ils conçurent de ce qu'ils voyoient couler, que par le moyen du feu, ils en feroient tout ce qu'ils voudroient: ils ne songérent d'abord qu'à en faire des armes, c'est pour ce sujet qu'ils

qu'ils estimoient beaucoup davantage l'airain que l'or, parceque les armes d'or étoient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain ; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des socs de charrue pour labourer la terre ; & enfin toutes les choses dont ils se trouvérent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisoit les habits de choses differentes, qu'on nouoit ensemble : mais dès qu'on eut sçu accommoder ce métail à toutes sortes d'usages, on trouva le moyen de faire des étoffes de laine & de fil pour la commodité des hommes.

Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes, dès le commencement du monde, remarquérent que les glands qui tomboient des chênes,

produisoient des arbres semblables aux chênes mêmes : quand ils voulurent faire venir des chênes en quelqu'endroit, ils y semerent du gland. Ils observerent la même chose à l'égard de toutes les autres plantes ; chacun commença aussi-tôt à semer de la graine des choses dont il pouvoit avoir besoin ; & comme ils voyoient que tout venoit beaucoup mieux quand la terre étoit bien cultivée, chacun commença à s'appliquer particulierement à l'agriculture.

La force & l'adresse avoient toujours prévalu jusqu'à ce tems-là : mais dès que l'or vint à la mode, & que tout le monde se fut laissé surprendre par la splendeur de ce métail, chacun ne songea qu'à en faire provision. Certaines gens s'enrichissant extraordinairement par ce moyen, le peuple abandonna aisément le

parti des premiers Rois qui n'avoient point d'autre mérite que leur force & leur adresse ; chacun s'attacha aux riches. Les Rois furent massacrés ; le gouvernement depuis devint populaire. On établit des Loix, & on choisit des Magistrats pour les faire observer, & pour avoir soin des affaires publiques.

A mesure que ces premiers peuples perdoient de leur férocité, la societé augmentoit entr'eux. Ils commencerent à faire des festins les uns chez les autres, & après avoir bien mangé, ils se réjouissoient à entendre le chant des oiseaux ; ils s'efforçoient de les imiter, & composoient des chansons sur les mêmes airs des oiseaux qu'ils avoient appris.

Les vents qui faisoient un agréable murmure en traversant les roseaux, leur donnerent occasion d'inventer les flutes, &

l'admiration qu'ils eurent des choses céleftes, les porta à s'appliquer à l'Aſtronomie.

L'avarice ſe mêla dans leurs mœurs. Ils ſe firent la guerre les uns aux autres pour s'entredépoſſeder de leurs biens. Cela fit naître des Poëtes pour écrire les belles actions qui s'y étoient paſſées, & des Peintres pour les repreſenter. Enfin la tranquillité & le grand loiſir dont ils jouirent par la ſuite, leur donna moyen de s'occuper à perfectionner les arts que la néceſſité leur avoit fait trouver, & même d'en inventer de nouveaux pour la commodité de la vie.

Sur ce qu'on peut objecter, que la terre ne produit point aujourd'hui d'hommes, de lions & de chiens, Epicure répond : Que la fécondité de la terre eſt épuiſée ; qu'une femme avancée en âge ne fait plus d'enfans ; qu'une

terre qu'on n'a jamais cultivée, rapporte beaucoup plus les premieres années que par la ſuite; qu'enfin, lorſqu'on arrache une forêt, le fond de la terre ne produit plus d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés; il en produit ſeulement d'autres qui dégénérent, comme de petits ſauvageons, des épines, ou des ronces; & que peut-être il y a encore à preſent des lapins, des liévres, des renards, des ſangliers & d'autres animaux parfaits qui naiſſent de la terre; mais parce-que cela arrive dans des lieux retirés, & que cela ne nous eſt pas connu, nous ne croyons pas que cela ſoit; de même que ſi nous n'avions jamais vû d'autres rats que ceux qui naiſſent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eût qui naquiſſent de la terre.

Les Philoſophes ſont partagés

touchant la regle que nous avons pour connoître la verité. Epicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des ſens ; que nous ne connoiſſons rien poſitivement que par leur rapport, & que nous n'avons point d'autre marque pour diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui eſt de l'entendement, il tient qu'au commencement il n'a aucune idée ; qu'il eſt comme une table raze ; que lorſque les organes corporels ſont formés, les connoiſſances lui viennent peu à peu par l'entremiſe des ſens ; qu'il peut penſer aux choſes abſentes, qu'ainſi il ſe peut tromper en prenant pour preſent ce qui eſt abſent, ou même ce qui n'eſt point du tout ; & qu'au contraire nos ſens n'apperçoivent que des objets actuellement preſens, & que par

conséquent ils ne peuvent jamais se tromper quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas en ce cas-là, le rapport des sens pour avoir recours à des raisons.

Il y a plusieurs maniéres differentes dont les Philosophes expliquent la vision. Epicure a cru qu'il se détachoit perpetuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes; que ces petites superficies remplissoient l'air, & que c'étoit par leur moyen que nous appercevions les objets exterieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumiére & les autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'ame; il a cru que toutes ces choses étoient réellement hors

de nous de la même maniere qu'elles nous paroissent, & qu'une certaine quantité de matiere figurée & mûe d'une certaine façon, étoit réellement odeur, son, chaleur, lumiere indépendamment de toutes sortes d'animaux. Que, par exemple, les petites particules qui se détachent perpetuellement des fleurs d'un parterre, remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable & semblable à ce qu'un homme sentiroit s'il se promenoit pour lors dans ce parterre; que lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de tintemens aigus semblables aux sons que nous entendons pour lors; & que dès que le soleil commence à paroître, il y a dans l'air quelque chose de brillant & semblable à la lumiere que nous appercevons dans ce tems-là; qu'enfin, lorsque la même

chose paroît differemment à deux animaux differens, cela vient de ce que la configuration interieure de ces animaux est differente. Si la feuille de saule, par exemple, paroît amere à un homme & douce à une chévre, c'est que l'homme & la chévre ne sont pas faits au-dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la ciguë empoisonne les hommes & engraisse les cailles.

Les Stoïciens qui faisoient profession d'une vertu fort austére, & qui dans le fond étoient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis & de disciples qui s'attachoient à Epicure, dont la doctrine étoit d'ailleurs fort differente de celle qu'ils enseignoient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier, & même ils semerent dans leurs livres, diverses sortes de calom-

nies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, & qui n'ont connu Epicure que par le canal des Stoïciens, s'y sont laissé surprendre, & ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très reglées.

Saint Gregoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce Philosophe. „ Epicure, dit „ ce Pere de l'Eglise, a dit que „ le plaisir étoit la fin où tendent „ tous les hommes : Mais afin „ qu'on ne crût pas que ce fût le „ plaisir sensuel, il vécut toujours „ très chaste & très reglé, con„ firmant sa doctrine par ses „ mœurs.

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la République ; il préfera toujours son repos & la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les sta-

tues que les Athéniens lui érigerent publiquement, témoignoient bien l'estime distinguée qu'ils avoient pour ce Philosophe, tous ceux qui se sont attachés à lui, ne l'ont jamais quitté, à la reserve de Metrodorus qui le changea pour étudier dans l'Academie sous Carneade; mais il n'y fut que six mois; il revint aussi-tôt trouver Epicure, & resta avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque tems avant celle d'Epicure. Son école est demeurée perpetuellement dans une égale splendeur; & même dans des tems que toutes les autres étoient presque abandonnées.

A l'âge de 72 ans il tomba malade à Athénes, où il n'avoit point discontinué d'enseigner: Son mal étoit une rétention d'urine qui lui causoit des douleurs épouvantables; il souffroit tout cela fort tranquillement. Quand

il se sentit approcher de sa fin, il affranchit une partie de ses esclaves, disposa de son bien, ordonna qu'on solemnisât tous les ans le jour de sa naissance & celle de ses parens, vers le dixiéme du mois Gameleon. Il donna son jardin & ses Livres à Hermacus de Mételin, qui lui succeda, à la charge que cela passeroit successivement à tous ceux qui occuperoient cette place. Il écrivit à Idomenée en ces termes :

„ Me voilà graces aux Dieux, „ à l'heureux & dernier jour de „ ma vie ; je suis si tourmenté de „ la violence de mon mal qui „ me ronge la vessie & les inte- „ stins, qu'on ne sçauroit rien „ imaginer de plus cruel ; au „ milieu de mes douleurs cepen- „ dant, je sens une grande con- „ solation, lorsque je repasse „ dans mon esprit tous les bons

raisonnemens dont j'ai enrichi «
la Philosophie : Je vous prie «
par l'attachement que vous «
avez toujours fait paroître pour «
moi & pour ma doctrine , d'a- «
voir soin des enfans de Metro- «
dorus. «

Quatorze jours après que cette maladie eut commencé, Epicure se mit dans un bain chaud qu'il s'étoit fait préparer exprès ; dès qu'il y fut entré, il demanda un verre de vin pur, il le but & expira aussi-tôt, en avertissant ses amis & ses disciples qui étoient là présens, de se souvenir de lui, & des préceptes qu'il leur avoit donnés. Cette mort arriva la premiere année de la 127e Olympiade. Tous les Athéniens en témoignerent un regret très-sensible.

ZENON.

Mort dans la 129e Olympiade.

ZENON chef de la Secte des Stoïciens, étoit de la ville de Cittie dans l'Isle de Chypre. Avant que de se déterminer à rien, il alla consulter l'Oracle, afin de sçavoir ce qu'il devoit faire pour vivre heureux. L'Oracle lui répondit, qu'il devînt de même couleur que les morts. Zenon conçut que ce Dieu lui vouloit dire qu'il falloit qu'il s'attachât à lire les livres des Anciens. Il prit cela fort sérieusement; il commença à s'y appliquer; & à employer tous ses soins pour suivre les conseils de l'Oracle.

Un jour comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phenicie, il fit naufrage au port de

Pyrée ; cette perte le rendit fort triste ; il s'en revint à Athénes ; il entra chez un Libraire, & se mit à lire le second livre de Xenophon, pour se consoler ; il y prit beaucoup de plaisir, cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xenophon. Cratès le Cynique passa par hazard ; le Libraire le montra du bout du doigt, & dit à Zenon : Tenez, suivez cet homme-ci. Zenon étoit pour lors âgé de trente ans ; il suivit Cratès, & commença dès ce jour-là à être son disciple. Zenon avoit beaucoup de pudeur & de retenue ; il ne pouvoit s'accoutumer aux manieres effrontées des Cyniques. Cratès s'apperçut que cela lui faisoit de la peine, il voulut le guérir de sa foiblesse : il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles,

& lui commanda de traverser le Bourg de Ceramique avec cette marmite : Zenon rougissoit de honte, & se cachoit, de crainte que quelqu'un ne le vît. Cratès s'approcha de lui, il lui donna un grand coup de bâton au travers de la marmite & la cassa en plusieurs morceaux ; toutes les lentilles lui couloient le long des cuisses & des jambes. Cratès lui dit : Comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu puisque tu n'as point eu de mal ?

La Philosophie plaisoit fort à Zenon : Il remercioit ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. Ah ! disoit-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étoient favorables ! Il étudia plus de dix ans sous Cratès, sans se pouvoir jamais accoutumer à l'impudence des Cyniques. A la fin, quand il le voulut quitter pour

aller sous Stilpon de Mégare, Cratès le prit par son manteau & le retint de force : O Cratès, lui dit Zenon, on ne sçauroit retenir un Philosophe que par les oreilles ; persuadez-moi par de bonnes raisons que votre doctrine est meilleure que celle de Stilpon, sinon quand vous m'enfermeriez, mon corps seroit bien à la verité chez vous, mais mon esprit seroit perpetuellement chez Stilpon.

Zenon passa dix autres années chez Stilpon, Xenocrate, & Polemon ; ensuite il se retira, & établit une nouvelle Secte. Sa réputation ne tarda guéres à se répandre par toute la Grece. Il devint en peu de tems le plus distingué de tous les Philosophes du pays. Quantité de gens venoient de divers endroits pour s'attacher à lui & être ses disciples, & comme Zenon ensei-

gnoit ordinairement sous une gaлerie, c'est de-là que ses Sectateurs ont été appellez Stoïciens.

Les Athéniens l'honoroient tellement, qu'ils l'avoient fait le Dépositaire des clefs de leur Ville. Ils lui érigerent une Statue; & ils lui firent present d'une couronne d'or. Le Roi Antigonus ne pouvoit se lasser d'admirer ce Philosophe. Il ne venoit jamais à Athénes, qu'il n'allât écouter ses leçons; souvent même il alloit manger chez Zenon, ou bien il le menoit souper avec lui chez Aristocle le joueur de harpe. Mais Zenon évita dans la suite de se rencontrer dans aucun festin, ni dans des assemblées, de crainte de se rendre trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui: Zenon s'excusa de faire ce voyage, & envoya en sa place Perseus & Philonide, & lui fit

réponſe, qu'il avoit une joie très ſenſible de la forte inclination qu'il faiſoit paroître pour les ſciences : Que rien n'étoit plus propre à le détourner des plaiſirs ſenſuels, & à lui faire embraſſer la vertu que l'amour de la Philoſophie. Enfin, ajoute-t-il, ſi la vieilleſſe & ma mauvaiſe ſanté ne m'empêchoient de ſortir, je ne manquerois pas de me rendre auprès de vous comme vous le ſouhaitez : mais puiſque cela ne ſe peut, je vous envoye deux de mes amis qui me valent bien quant à l'eſprit & à la doctrine, & qui ſont beaucoup plus robuſtes que moi. Si vous converſez ſérieuſement avec eux, & que vous vous appliquiez à ſuivre les préceptes qu'ils vous donneront, vous verrez qu'il ne vous manquera rien de ce qui regarde le ſouverain bonheur.

Zenon évitoit la foule. Il ne

ſe faiſoit jamais accompagner que de deux ou trois perſonnes au plus. Lorſqu'il y en avoit davantage qui le vouloient ſuivre malgré lui, il leur donnoit de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois quand il ſe voyoit preſſé par la grande multitude dans la galerie où il enſeignoit, il montroit à ceux qui l'embarraſſoient, certaines pieces de bois qui étoient au-deſſus de ſon Ecole, & il leur diſoit : Tenez, voyez-vous bien ces pieces de bois que voilà là-haut, elles n'y ont pas toujours été : Elles étoient autrefois au milieu de cette place comme vous : mais comme elles embarraſſoient, on les a ôtées & miſes où vous les voyez : retirez-vous donc en arriere & ne m'embarraſſez pas davantage.

Zenon étoit grand & menu, & avoit la peau fort noire : C'étoit de-là que quelques-uns l'ap-

pelloient le *Palmier d'Egypte.* Il avoit la tête panchée sur une des épaules ; ses jambes étoient grosses & mal-saines ; il s'habilloit toujours d'une étofe très legere & du plus bas prix qu'il la pouvoit trouver ; il vivoit en tout tems d'un peu de pain, de figues, de miel & de vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Il étoit d'une si grande continence, que quand on vouloit louer quelqu'un sur ce sujet, on disoit, il est plus chaste que Zenon. Il eut pourtant quelque commerce avec une petite servante : la vertu des payens n'étoit pas ferme. Il avoit la démarche grave, l'esprit vif, l'humeur sévére. En parlant il ridoit son front, & tordoit sa bouche ; quelquefois cependant dans ses parties de plaisir, il étoit fort gai, & réjouissoit toute la compagnie. Quand on lui deman-

doit la raiſon d'un ſi grand changement, il répondoit : Les lupins ſont naturellement amers ; mais quand on les a laiſſé quelque tems tremper dans l'eau, ils s'adouciſſent. Il affectoit une très grande auſterité, en ſorte que ſa maniere de vivre tenoit davantage d'une ſimplicité barbare, que d'une veritable frugalité ; & hors l'effronterie dont il étoit fort éloigné, il avoit retenu beaucoup de la morale des Cyniques ; c'eſt ce qui a fait que Juvenal a dit, que les *Stoïciens* & les Cyniques ne differoient entr'eux que par leurs habits : mais que leur doctrine étoit la même.

Il étoit fort concis dans tous ſes diſcours. Quand on lui en demandoit la raiſon, il diſoit que les ſyllabes dont ſe ſervent les ſages devoient toutes être bréves, ſi cela ſe pouvoit. Quand il vou-

ſoit faire une réprimande à quelqu'un, il n'y employoit jamais que très peu de paroles, & toujours indirectement.

Il ſe rencontra un jour dans un feſtin avec un homme fort gourmand, qui faiſoit mourir de faim tous ceux qui mangeoient avec lui : Zenon prit pour ſa part un grand poiſſon, & sembla ne le vouloir partager avec perſonne. Le gourmand le regarda auſſi-tôt de travers : Comment, lui dit Zenon, crois-tu qu'on te laiſſera faire tous les jours de pareils tours, ſi tu ne peux pas ſouffrir que je le faſſe une fois ?

Un jour un jeune homme le preſſoit avec beaucoup d'inſtance ſur une matiere au-deſſus de la portée de ſon eſprit. Zenon fit apporter un miroir, il le fit regarder dedans, & lui dit : Te ſemble-t-il que ces queſtions-là conviennent avec ton viſage ?

Il disoit que les mauvais discours des orateurs ressembloient à la monnoie d'Alexandrie qui étoit belle en apparence, mais dont le métail ne valoit rien.

Il disoit que le plus grand tort qu'on pouvoit faire aux jeunes gens, étoit de les élever dans la vanité; qu'il falloit les accoutumer à être civils & à ne rien faire qu'à propos. Caphestus, ajoutoit-il, voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, il lui donna un souflet, & lui dit: Quand tu seras élevé au-dessus des autres, tu ne seras pas honnête homme pour cela; mais si tu es honnête homme, tu seras élevé au-dessus des autres.

Il croyoit qu'il étoit dangereux à un jeune homme, qui avoit envie de devenir sçavant, de s'appliquer à la Poësie.

Quand on lui demandoit ce que c'étoit que son ami: C'est

un

un autre moi-même, répondit-il.

Il disoit qu'il valoit mieux glisser des pieds que de la langue, & qu'il n'y avoit rien dont la perte nous dût si sensiblement toucher que celle du tems, parcequ'elle étoit la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisoit aux Ambassadeurs de Ptolomée. Il ne dit rien pendant tout le soupé. Ces Ambassadeurs en furent surpris; ils lui demanderent s'il ne vouloit rien faire sçavoir au Roi Ptolomée: Dites-lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sçait se taire.

Les Stoïciens tenoient que la fin qu'on devoit se proposer étoit de vivre selon la nature; or que de vivre selon la nature étoit de ne faire rien de contraire à ce que nous dictoit la raison qui

étoit une loi générale & commune à tous les hommes.

Que chacun devoit embrasser la vertu à cause d'elle-même, sans avoir égard à aucune récompense; qu'elle suffisoit pour rendre les gens heureux, & que ceux qui la possédoient jouissoient d'un parfait bonheur même au milieu des plus grands tourmens.

Qu'il n'y avoit rien d'utile que ce qui étoit honnête, & que rien de criminel ne pouvoit jamais être utile.

Que le bien honnête, est celui qui rend parfaits tous ceux qui le possedent.

Qu'il y avoit des choses qui n'étoient ni un bien ni un mal, quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre apetit, & de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres; comme la vie, la santé, la beauté, la force, les

richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire; & celles qui leur étoient opposées, comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur, & l'ignominie : Car, disoient-ils, aucune chose ne sçauroit être bonne, si elle ne rend heureux ceux qui la possedent, & si elle ne rend malheureux ceux qui en sont privés : Or la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possedent, ni malheureux ceux qui en sont privés : Donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté ne sont ni des biens, ni des maux. D'ailleurs, ajoutoient-ils, les choses, dont nous pouvons nous servir en bien & en mal, ne sont ni un bien, ni un mal; or nous pouvons nous servir & en bien & en mal de la vie, de la santé & des richesses. Donc la vie, la

ſanté, ni les richeſſes ne ſont ni un bien ni un mal.

Enfin ils admettoient une autre eſpece de choſes indifferentes qui n'étoient pas capables de faire aucune impreſſion ſur notre eſprit; comme d'avoir un nombre pair ou impair de cheveux à la tête, étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils diſoient que les plaiſirs ſenſuels n'étoient pas un bien, parcequ'ils étoient deshonnêtes: Or que rien de deshonnête ne pouvoit jamais être un bien.

Que le Sage ne craignoit rien, qu'il n'avoit point de faſte, parcequ'il étoit indifferent pour la gloire & pour l'ignominie. Que le caractere du Sage étoit d'être ſévére & ſincere. Qu'il ne lui étoit pas défendu de boire du vin; mais qu'il ne devoit jamais s'enyvrer, afin de ne pas perdre

un ſeul moment de la vie l'uſage de ſa raiſon. Qu'il devoit avoir un grand reſpect pour les Dieux, leur faire des ſacrifices, & s'abſtenir de toute ſorte de débauches.

Qu'on pouvoit appeller offices en général tout ce que nous faiſons par inclination ; que les bons offices étoient d'honorer ſes parens, défendre ſa patrie, ſe faire des amis & les aſſiſter : Les mauvais au contraire ; négliger ſes parens, mépriſer ſa patrie, n'avoir aucune complaiſance ni affection pour ſes amis.

Ils croyoient que tous les biens & les maux étoient égaux, qu'ils ne pouvoient jamais être augmentés ni diminués ; car, diſoient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui eſt vrai, & rien de plus faux que ce qui eſt faux ; auſſi il n'y a rien de meilleur que ce qui eſt bon, ni rien de plus

méchant que ce qui est méchant. Et comme un homme qui ne seroit éloigné que d'un stade de Canope, ne seroit pas davantage dedans qu'un homme qui en seroit éloigné de deux cens stades : ainsi celui qui ne commet qu'un péché médiocre, n'est pas davantage dans la vertu, que celui qui en commet un énorme.

Que le seul sage étoit capable d'amitié ; qu'il devoit se mêler des affaires de la République, pour empêcher le vice, & exciter les Citoyens à la vertu ; qu'il n'y avoit que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'Etat, puisqu'il étoit le seul qui pût décider de tout ce qui regardoit le bien & le mal ; qu'il n'y avoit que lui d'irrépréhensible, & incapable de nuire à personne, & qu'il étoit le seul qui n'admiroit rien de tout ce qui avoit coutume de surprendre le reste des hommes.

Ils tenoient, comme les Cyniques, que toutes choses appartiennent aux Dieux, & qu'entre amis toutes choses sont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un si grand enchaînement les unes avec les autres, qu'on n'en peut jamais posseder une, sans les posseder toutes.

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice & la vertu; car, disoient-ils, comme il est absolument nécessaire qu'on soit droit ou tortu, aussi toute action doit être bonne ou mauvaise.

Que le sage étoit le seul heureux; qu'il n'avoit jamais besoin de rien; qu'il devoit s'exposer aux tourmens les plus cruels pour sa patrie & pour ses amis; qu'il ne craignoit rien; qu'il faisoit du bien à tout le monde, & qu'il étoit incapable de nuire à personne; qu'enfin il étoit

de toutes ſortes de profeſſions, quand même il n'en exerceroit aucune ; & qu'on le pouvoit comparer à un Comédien parfait qui ſçait repreſenter également le perſonnage d'Agamemnon, & celui de Therſite.

Zenon vouloit que toutes les femmes fuſſent communes entre les ſages, & que chacun eût commerce avec la premiere qu'il rencontreroit, ſans s'attacher à aucune ; que c'étoit le moyen d'empêcher la jalouſie, & les ſoupçons de l'adultere, & que chacun regarderoit en particulier tous les jeunes gens comme ſes propres enfans.

Les Stoïciens tenoient qu'il n'y avoit qu'un ſeul Etre ſouverain ; mais qu'on lui donnoit differens noms ; qu'on l'appelloit quelquefois Deſtin, quelquefois Eſprit, & d'autres fois, Jupiter ; que cet Etre étoit un animal im-

mortel, raisonnable ; parfait ; bienheureux & éloigné de tout mal. Que c'étoit sa Providence qui gouvernoit le monde, & tous les Etres qui y étoient.

Ils admettoient deux principes, l'agent & le patient ; c'est-à-dire Dieu & le monde.

Ils tenoient que la matiere étoit divisible à l'infini ; qu'il n'y avoit qu'un seul monde, & que ce monde étoit de figure ronde qui est la plus propre au mouvement. Ils croyoient comme Pythagore & Platon, qu'il étoit animé par une substance spirituelle répandue dans toutes ses parties ; que cette substance n'étoit point distinguée de Dieu, & qu'elle formoit avec le monde un même animal, dont les uns disoient que la principale partie étoit les cieux, & les autres le soleil ; que le monde étoit placé au milieu d'un espace infini

de vuide ; que tout étoit plein dans le monde, parceque la matiere fluide qui s'accommode à toutes sortes de figures remplissoit les espaces que laissoient les corps grossiers qui ne pouvoient pas se toucher immédiatement par tout à cause de leur irrégularité.

Que le monde étoit corruptible : Car, disoient-ils, un tout est corruptible, lorsque chacune de ses parties est corruptible : Or chacune des parties du monde est corruptible, donc le monde entier est corruptible. Que les étoiles fixes étoient emportées par le mouvement du ciel. Que le soleil étoit un feu dont la masse étoit plus grosse que celle de la terre, puisque la terre jettoit son ombre en cône : Que le soleil & les autres astres se nourrissoient des vapeurs qui s'exhalent de la terre & de la mer. Ils

ont connu la véritable cause des éclipses du soleil & de la lune, & celle du tonnerre & des éclairs. Ils tenoient que les deux Zones glaciales étoient inhabitables à cause du grand froid; & que la Zone torride l'étoit aussi à cause de la chaleur excessive.

Le Stoïcien Ariston vouloit bannir la Logique, il comparoit ordinairement ses argumens subtils aux toiles d'araignées, qui faisoient bien paroître quelque chose de fort ingénieux & de bien arrangé, mais entierement inutile.

Chrysippe au contraire estimoit fort la Logique; & excelloit tellement dans cet art, que tout le monde convenoit que si les Dieux eussent eu besoin de Logique ils ne s'en seroient jamais servi d'autre que de celle de Chrysippe.

Zenon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans sans avoir jamais eû aucune incommodité. Il fut fort regreté après sa mort. Quand le Roi Antigonus en apprit la nouvelle il en parut sensiblement touché. Bons Dieux, dit-il, quel spectacle ai-je perdu ! On lui demanda pourquoi il estimoit tant ce Philosophe ; C'est, répondit-il, parceque tous les grands présens que je lui ai faits ne l'ont jamais pu obliger à faire aucune bassesse.

Il députa aussi-tôt vers les Athéniens pour les prier de faire enterrer Zenon dans le Bourg de Ceramique.

Les Athéniens de leur côté ne sentirent pas moins vivement la perte de Zenon que le Roi Antigonus. Les principaux Magistrats le louerent publiquement après sa mort, & afin que cela fût plus autentique, ils en firent un Decret public en cés termes :

DECRET.

PUISQUE Zenon fils de Mnasée de Citrie a passé plusieurs années à enseigner la philosophie dans cette Ville : Qu'il s'est montré homme de bien dans toutes sortes de choses : Qu'il a perpetuellement excité à la vertu les jeunes gens qu'il avoit sous sa discipline : Qu'il a toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit : Le peuple a jugé à propos de le louer publiquement, & de lui faire present d'une couronne d'or qu'il a justement méritée à cause de sa grande probité, & de sa temperance ; & de lui ériger un tombeau dans le Bourg de Ceramique aux dépens du public. Le peuple veut qu'on choisisse cinq hommes dans Athénes pour avoir soin de faire la cou-

„ronne & le tombeau, que le „Scribe de la République grave „ce present Decret sur deux „colonnes, dont l'une sera „mise dans l'Academie, & l'au-„tre dans le Lycée; & que l'ar-„gent nécessaire pour cet ouvra-„ge soit promptement mis en-„tre les mains de celui qui a soin „des affaires publiques, afin que „tout le monde connoisse que „les Athéniens ont soin d'ho-„norer les gens d'un mérite di-„stingué, & pendant leur vie „& après leur mort.

Ce Decret fut donné pendant qu'Arrhenidas étoit Archonte d'Athénes, quelques jours après la mort de Zenon.

Or voici de quelle maniere on rapporte que finit Zenon.

On dit qu'un jour comme il sortoit de son école, il se heurta contre quelque chose, & qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour

un avis que les Dieux lui donnoient qu'il devoit bien-tôt mourir. Il frappa aussi-tôt la terre avec sa main, & dit : Me demandes-tu ? Je suis tout prêt : Et sans tarder davantage, au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang froid. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit ans qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique.

FIN.



De l'Imprimerie de la Veuve RONDET, rue S. Jacques, au Compas.

Oeuvres posthumes de Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FENELON, *Archevêque, Duc de Cambray, &c.*

LES Avantûres de Telemaque fils d'Ulysse. Nouvelle Edition conforme au Manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très considérables, & un beau Discours sur la Poësie. Enrichie de 28. figures en taille-douce, *in-douze*, 2 vol. 4 l. 10 s.

— Le même, *in-quarto*, 2 vol. 18 l.

— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Académie Françoise, sur la Rhetorique, la Poësie, &c. *in-douze*, 2 l. 5 s.

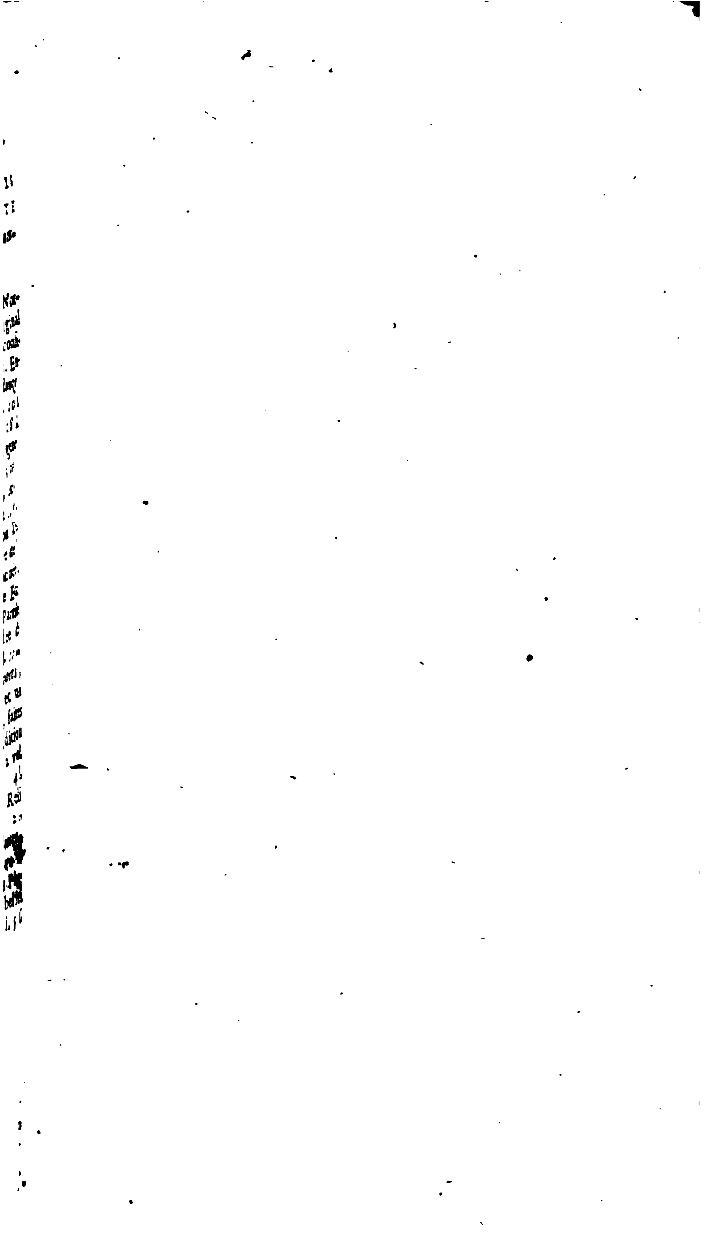
— *Du même.* Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples; troisiéme Edition, *in-douze*, augmentée d'une seconde Partie, qui traite des Attributs de Dieu, de l'idée de l'Etre infini, &c. 2 l. 10 s.

— *Du même.* Nouveaux Dialogues des morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un Prince; seconde Edition plus correcte que la premiere, *in-douze*, 2 vol. 4 l.

— *Du même.* Lettres Théologiques sur la Religion, la Métaphysique, &c. 2 l.

— *Du même.* Sermons choisis [illegible]

— *Du même.* Abregé des Vies [illegible] losophes, avec un Recueil de leurs [illegible] maximes, un vol. *in-douze*, 2 l. 5 s.



Librairie M. Slatkine & Fils
30.6.1987

